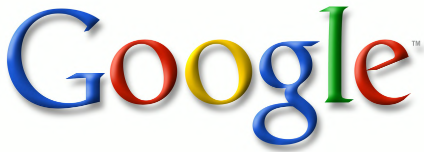
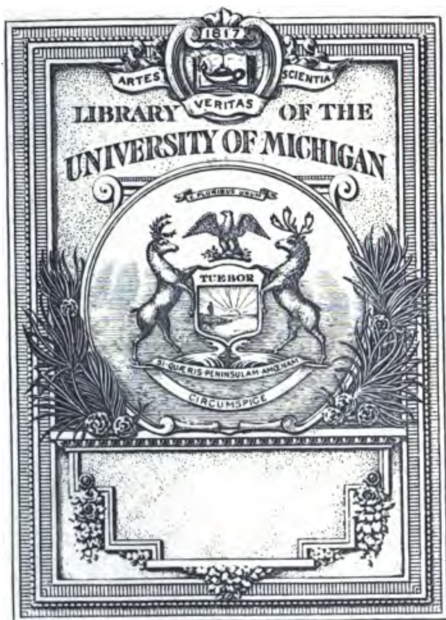
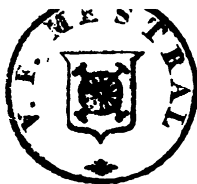

Google


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE


V. E. MESTRAL

LES ENFANS

DU VIEUX CHÂTEAU.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR
QUI SE TROUVENT CHEZ LE MÊME LIBRAIRE,

TABLEAUX HISTORIQUES,
pouvant servir de complément
aux ENFANS DU VIEUX CHATEAU,
3 vol. in-18. Prix : 5 fr. et 6 fr.

GASTON DE SÉMUR,
2 vol. in-12. Prix : 5 fr. et 6 fr.

LES ENFANS
DU VIEUX CHÂTEAU,

OUVRAGE DESTINÉ A L'INSTRUCTION
ET A L'AMUSEMENT DE LA JEUNESSE.

Par M.me Emilie Millon-Journel.

II.e ANNÉE.

TOME TREIZIEME.

DEUXIÈME EDITION.

PARIS,
Chez M.me V.e RENARD, Libraire;
rue Caumartin, N.o 12.

1825.

LES ENFANS DU VIEUX CHÂTEAU.

Je suis l'aînée, dit Caroline, et je dois passer la première. — Il n'en sera rien, répondit Alphonse. — Mon dieu, entrez ensemble, dit Théophile, et je resterai derrière vous. Caroline courut vers la porte et l'entr'ouvrit, mais si peu, si peu, qu'à peine aurait-elle pu se glisser elle-même par l'ouverture. Alphonse, se dressant sur la pointe des pieds, passa la tête par-dessus celle de sa cousine. — Maman, cria-t-il de toutes ses forces, je vous souhaite une bonne année. Mme de Jonchère leur tendit les bras, la dispute fut abandonnée, ils s'y précipitèrent tous les trois. — Maman,

on a pris une fois son parti. . . . . .

M.me DE JONCHÈRE. Ainsi donc, plus d'étourderies?

ALPHONSE. Oh! pas l'apparence.

M.me DE JONCHÈRE. Ni d'impatience?

ALPHONSE. Le calme, la modération, voilà désormais mon caractère.

M.me DE JONCHÈRE. Et la gourmandise? . . . .

ALPHONSE. Ah! fi donc! vous n'y pensez pas; vous me faites injure.

M.me DE JONCHÈRE. Eh bien! je vais te récompenser en t'apprenant une bonne nouvelle: M.me de Dinange est arrivée.

ALPHONSE. Est-il possible? et depuis quand?

M.me de JONCHÈRE. Depuis hier au soir seulement.

CAROLINE. Et vous le savez déjà, ma tante?

M.me DE JONCHÈRE. Avant de se coucher elle a eu l'attention de me l'écri

Théophile. Et moi, la jolie petite Joséphine, quoique je fusse très-piqué l'année dernière de ce qu'elle me préférait Alphonse.

Caroline. C'est peut-être aussi parce qu'elle n'aime que les gens raisonnables.

M.me de Jonchère J'avais prévu que vous auriez trop de regret de ne pas aller aujourd'hui au château de Dinange. M. de Jonchère va vous y conduire, mais il reviendra de bonne heure, ramènera Caroline, et j'enverrai le soir Lapierre pour vous chercher. Comme Alphonse a résolu de devenir sage, et qu'il est parfaitement sûr de lui, c'est à toi seul, mon cher Théophile, que je recommande d'être raisonnable. On va mettre les chevaux; allez, préparez-vous.

Les enfans sortirent en sautant de joie. Ils allèrent d'abord embrasser

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR
QUI SE TROUVENT CHEZ LE MÊME LIBRAIRE,

TABLEAUX HISTORIQUES,
pouvant servir de complément
aux ENFANS DU VIEUX CHATEAU,
3 vol. in-18. Prix : 5 fr. et 6 fr.

vîte. — Plaît-il, monsieur, criait Lapierre qui était sourd, et Alphonse, pour ne pas démentir sa modération, ne répliquait pas. A moitié chemin on s'arrêta pour laisser souffler les chevaux; on remisa à l'ombre d'un bosquet de frênes. M. de Jonchère, sa nièce et Théophile, firent quelques pas sous le feuillage; Alphonse resta près de Lapierre; et, plus libre alors, parvint à lui faire entendre qu'il mourait d'envie d'arriver, et qu'il lui ferait grand plaisir de fouetter les chevaux à tour de bras. — Vraiment oui! répondit Lapierre, j'estropierai mes pauvres chevaux pour vous divertir; d'ailleurs, ce serait peine perdue, ils ont pris leur pli, ils n'iront jamais plus vîte. Alphonse imagina tout-à-coup un excellent moyen de réveiller leur ardeur assoupie. — Je leur ferai bien perdre ce mauvais pli, dit-il en lui-même, et tandis que Lapierre s'écarte

à son tour, il ramasse des
ıardons et les place sous l'
chevaux, de sorte que le
ıt à chaque pas sur le dos
devait presser cet aiguillon.
ıère se rapproche, et le sage
monte en voiture.
ème eût tout le succès qu'il
ıdu. Les pointes des char-
ient sentir, et les chevaux s'a-
ɩien que le bon Lapierre avait
ɩines du monde à les tenir.
u, disait-il, je ne sais ce
maudites bêtes; je crains
finissent par s'emporter.
lphonse, vous qui les trou-
nquilles, je crois que vous
ɜté un sort. Alphonse riait
'effet de sa ruse et des sac-
les chevaux donnaient à la
ıs ces mots répétes, *je crains*
'emportent, commencèrent à

l'alarmer. Lapierre, dit-il, est-ce que s'ils s'emportaient, il y aurait quelque danger? — Je le crois bien; nous verserions d'abord, et puis la calèche fracassée, et puis Dieu sait ce qui nous arriverait à nous-mêmes..... Dans cet instant l'un des chevaux se cabra. — Mon père! ô mon père! s'écrie Alphonse, et s'élançant de dessus le siége, il court au cheval qui se débat et le délivre, ainsi que son compagnon, des paquets d'épines. M. de Jonchère, ignorant encore ce qu'il voulait faire, le rappelait avec inquiétude; Caroline et Théophile poussaient des cris perçans. Enfin, tandis que Lapierre fait relever le cheval avec peine et répare le désordre des harnais, Alphonse remonte dans la calèche, se jette au col de son père, lui raconte l'espièglerie qu'il a faite sans en prévoir les conséquences, le serre *de toutes ses forces* en sanglotant, tend

la main à sa cousine, à son frère, et répète cent fois d'une voix entrecoupée : Et si vous vous étiez fait mal, j'en aurais été la cause ! M. de Jonchère, d'un air grave que dérangeaient à chaque instant de nouvelles caresses, de nouvelles exclamations d'Alphonse, lui représente tous ses torts, et l'inconvénient de céder toujours à une idée soudaine parce qu'elle lui paraissait plaisante, sans réfléchir un moment aux suites qu'elle pouvait avoir. Il termine en disant : N'en parlons plus, car il ne pouvait oublier avec quelle vivacité il s'était précipité au milieu des chevaux pour le sauver du danger. Mais Alphonse n'en fut pas quitte à si bon marché avec Lapierre; celui-ci avait juré d'en parler long-tems. — Une belle espièglerie, vraiment ! répétait le vieux cocher entre ses dents. Jouer à nous faire rompre le col, tuer mes chevaux, des chevaux

que j'aime comme mes propres enfans, qui n'ont pas plus de vingt ans, et sont doux comme des agneaux! Briser une calèche réparée à neuf de l'année dernière, qui sort pour ainsi dire de chez le sellier!.... et à chaque exclamation il se retournait pour s'assurer qu'Alphonse, qui était alors au fond de la voiture, l'avait bien entendu. — Lapierre, disait Caroline, si vous tournez toujours la tête, vous nous jetterez dans l'ornière. — Non, non, mademoiselle, soyez tranquille, lorsque je mènerai tout seul, il n'arrivera jamais d'accidens, mais des enfans! reprenait-il, des enfans!.... Enfin l'on avait passé la grille du château de Dinange, que Lapierre grommelait encore.

Alphonse, que ces murmures fatiguaient singulièrement, tressaillit de joie en entrant dans la cour. Ses bons amis étaient sur le perron et lui faisaient

des signes auxquels il répondit en battant des mains. On descend, on s'embrasse. Dinange avait effectivement beaucoup grandi, et le séjour de Paris lui avait donné un maintien si posé qu'Alphonse, pour n'avoir pas l'air moins avancé que son ancien camarade, se redressa et prit un ton sérieux. Joséphine sauta au col de Caroline, puis elle regarda Alphonse en dessous, d'un air malin; mais sa gravité lui parut si nouvelle, si étonnante, qu'elle en resta tout interdite. On passa dans le salon. A l'aspect du déjeûner, Alphonse sentit qu'il s'humanisait, et Joséphine, qui commençait presque à douter que ce fût lui-même, le reconnut dès qu'il fut à table. M. de Jonchère repartit une heure après, exprimant ses regrets à M.me de Dinange, et ses deux fils restèrent au château.

On parla d'abord de ce que les jeunes

voyageurs avaient vu de plus intéressant à Paris. Dinange avait admiré les édifices, les curiosités, les tableaux, Joséphine les boutiques du Palais-Royal ; mais à l'unanimité l'on convint que rien n'était comparable aux boulevards garnis de tréteaux, de pierrots et de paillasses, qui faisait assurément de Paris la première ville du monde. Mais qu'est-ce que la plus belle ville auprès de la campagne ? Quel dommage si l'on était revenu à Dinange trop tard pour pouvoir glisser sur la glace ! il était important d'arriver avant le dégel, et c'est ce que maman à bien senti, ajoutaient-ils très-sérieusement. Cependant les habitans du village, charmés du retour de M.me de Dinange, s'étaient réunis pour la complimenter sur son heureuse arrivée et sur le nouvel an. M.me de Dinange voulut faire de ce jour là un jour *de fête* ; elle fit venir un joueur de mu-

sette, fit préparer un repas rustique et l'on dansa dans la grange jusqu'au soir. Alphonse et Théophile ne s'étaient jamais mieux amusés ; ils sautaient de touttes leurs forces, et l'on disait autour d'eux qu'ils dansaient à merveille. On distribuait du vin nouveau, des galettes et des pommes en abondance. Le sage Alphonse acceptait toujours. Cependant le ménétrier ; qui avait passé la nuit précédente au cabaret, s'endormait sur sa musette. Monté sur un tonneau, la tête penchée, il faisait rendre par fois à l'instrument des sons étouffés ou plaintifs qui excitaient de grands éclats de rire. Alors il se réveillait en sursaut et ouvrait de grands yeux fixes et troublés qui divertissaient prodigieusement Alphonse. Enfin le musicien abandonna pour un moment son poste ; il alla chercher au buffet de quoi se réveiller ou plutôt de quoi s'assoupir da-

vantage. — Que l'on n'interrompe pas la danse, dit Alphonse, je m'en vais jouer à sa place. L'idée de représenter le ménétrier ronflant et d'exécuter sur la musette des passages de la plus burlesque mélodie, le transporte d'impatience et de joie; il s'élance avec la dernière impétuosité sur le tonneau qui cède à cette brusque secousse, et se défonce. Alphonse culbute dans le tonneau, tombe et roule avec lui tout à travers de l'assemblée. Les femmes crient et se sauvent, les hommes arrêtent les tonneaux et en retirent le malheureux enfant, pâle et ensanglanté. Sa tête avait frappé sur le bord du tonneau; il s'était fait une large blessure. Dinange court avertir sa mère dont l'ame sensible est alarmée; elle fait porter Alphonse au château, le panse et le console. — Maman, ma pauvre maman! disait-il en pleurant. Il son-

geait à l'inquiétude qu'il allait lui causer. M.me de Dinange y songeait aussi, elle était mère. Elle fit déshabiller Alphonse dont les vêtemens couverts de sang auraient saisi d'éffroi M.me de Jonchère. On cacha l'appareil sous les cheveux et sous le chapeau, mais la fête était entièrement troublée; on ne sortit plus du salon. Alphonse songeait toujours à sa mère, à ses promesses du matin, à la peine qu'il avait donnée à M.me de Dinange, aux plaisirs dont il privait ses amis. Pour comble de chagrin et de honte, les fruits et la galette entassés dans son estomac, troublés dans leur digestion par sa chûte, par son émotion et les breuvages qu'on lui avait fait avaler, commençaient à lui causer des nausées et des pesanteurs insupportables. Il soupirait et regardait tristement son frère et Joséphine sa bonne amie qui s'essuyaient, encore les yeux.

Lorsque Lapierre arriva pour chercher ses jeunes maîtres on était plus calme, mais morne et silencieux. On s'attendrit en se disant adieu. Alphonse remercia en balbutiant M.me de Dinange. — Eh bien! monsieur, lui dit le rancuneux Lapierre tandis qu'il montait en voiture, mettez-vous encore des aiguillons à mes chevaux? Alphonse ne répondit pas, il n'était pas, cette fois, si pressé d'arriver. Lapierre, surpris de son silence, se retourna dix fois dans la route. — Mais qu'avez-vous donc, monsieur Alphonse? quelle sagesse! mais, on ne vous reconnaît pas; et chaque mot était un coup de poignard pour le pauvre enfant. En arrivant au vieux Château il tremblait de tous ses membres. Son changement de costume frappa sur-le-champ M.me de Jonchère. — Je .... j'ai gâté mes habits, dit Alphonse, on m'en a prêté d'autres. — Vous êtes-vous bien

amusés ? demanda Caroline.—Beaucoup, bonsoir, ma cousine. — Avez-vous tenu votre parole, mon fils ? avez-vous été bien sage ? — Je suis très-fatigué ; je vais me coucher, maman, si vous le permettez. Il ne respira librement que lorsqu'il se vit dans sa chambre. Il souffrait beaucoup moins de la tête que de l'estomac ; il espérait se soulager en se mettant au lit, mais il se trompait ; il ne put fermer l'œil. M.me de Jonchère arriva près de lui aux premiers rayons du jour. Son changement d'habit, son empressement à s'aller coucher au lieu de causer avec sa cousine, enfin l'air consterné de Théophile, air qu'il prenait toujours malgré lui quand son frère s'était compromis, tout avait excité les soupçons de M.me de Jonchère. En l'apercevant, Alphonse lui tendit les bras, saisit sa main et fondit en larmes. Il lui raconte enfin l'accident qui lui est arrivé. M.me de

Jonchère pâlit, examine la blessure et bénit les soins de M.me de Dinange. Alphonse l'assure qu'il ne se ressent pas de sa chûte, mais il lui révèle d'autres douleurs. La galette était tenace, il fallut médicamenter le sage Alphonse de la tête aux pieds ; ce ne fut pas sans qu'il fît plus d'une grimace et plus d'une réflexion sur les inconvéniens de l'intempérance. — Eh bien ! mon fils, disait M.me de Jonchère, voilà donc de quelle manière vous avez commencé l'année ? vous ne deviez plus, disiez-vous, vous montrer susceptible d'étourderie, d'impatience, de gourmandise. Récapitulez les hauts faits de votre journée, les conséquences qui en résultent, toutes celles qui auraient pu en résulter encore. Vous étiez si sûr d'être sage ! . . . . — Ah ! maman, répondait-il, épargnez votre pauvre Alphonse. Je suis puni, bien puni ; car, sans parler de mon

indigestion et de ma tête cassée, j'ai exposé mon père, je vous ai fait frémir ..... Ah ! je ne serai plus sûr de rien, mais je travaillerai sans cesse à devenir plus sage.

En effet, depuis ce jour mémorable on le vit quelquefois résister à des tentations pressantes, sacrifier quelques inventions heureuses où la fécondité de son imaginaton brillait plus que la prudence, et s'occuper sérieusement des chagrins qu'elles pourraient causer à sa mère ... Chacun, surpris de ces traits d'héroïsme, se rappelait alors du jour de l'an et admirait de quelle manière il avait commenccé à devenir sage.

CHAPITRE VI.

Les troubles de cette année ayant nui à la culture des terres, la disette se fit sentir. Comme le sénat aurait pu prévenir ce malheur en faisant venir du bled de chez les étrangers, les tribuns prétendirent qu'ils ne l'avaient pas fait parce qu'il avaient le dessein d'affamer le peuple, les patriciens avec leurs richesses ne pouvant souffrir beaucoup eux-mêmes de la cherté et de la rareté de vivres. Le sénat fit chercher du bled de tous côtés, et Gélon, roi de Syracuse, en envoya en présent qu'on voulait qui fut distribué gratuitement aux pauvres. Un jeune patricien, surnommé Coriolan, parce qu'il avait pris sur les Volsques la ville de Corioles, s'y opposa. Il était fort irrité

contre le peuple de ce qu'il ne l'avait pas nommé consul, et il osa conseiller en plein sénat d'affamer les plébeïens jusqu'à ce qu'ils eussent rendu aux patriciens une entière autorité. Les tribuns qui se trouvaient à l'assemblée en sortirent indignés, convoquèrent les comices et condamnèrent Coriolan à être précipité du haut de la roche Tarpeïenne. Ils ordonnèrent aux édiles qui étaient des officiers de police, de le saisir, mais le peuple un peu calmé lui donna quelque têms pour se justifier, et dans une seconde assemblée il fut enfin condamné à un exil perpétuel. Il se retira chez les Volsques auxquels il offrit ses services contre les Romains. Il vint mettre le siége devant Rome et le peuple, très-alarmé, lui fit offrir son rappel qu'il refusa. Les prêtres vinrent le trouver pour lui représenter de quel crime il se rendait coupable envers les dieux et la patrie,

mais il les renvoya durement. Enfin Véturie sa mère, la seule personne pour laquelle, dans toute sa vie, malgré son caractère violent, son respect ne se fut jamais démenti, se rendit à sa tente accompagnée de plusieurs dames non moins vénérables. Coriolan, en apercevant sa mère, alla pour se jeter dans ses bras, mais elle le repoussa et lui déclara qu'elle ne le nommerait plus son fils qu'il ne lui eût promis de laisser son pays en paix. Coriolan eut bien de la peine à y consentir ; enfin, par obéissance pour sa mère, il le promit et se retira le lendemain ; mais les Volsques lui reprochèrent d'avoir trahi leurs intérêts, s'ameutèrent contre lui et l'égorgèrent. Ce fut environ dans le tems du bannissement d'Aristide dont la modération offre un exemple bien différent.

Les débats continuels entre le sénat *et le peuple* ayant fait sentir le besoin

d'avoir un code de lois dont personne à l'avenir ne pût s'écarter, le tribun Terentillus proposa d'envoyer en Grèce des commissaires étudier les lois des principales républiques, pour adopter celles qui conviendraient le mieux aux Romains. Le sénat, qui craignait de voir encore limiter son pouvoir, s'y opposa tant qu'il le put. Ce ne fut qu'après quarante années de contestations à cet égard qu'il consentit à envoyer à Athènes demander les lois de Solon. On nomma ensuite dix commissaires pour les examiner et y faire les changemens nécessaires relatifs aux mœurs et aux anciennes constitutions des Romains. Ces décemvirs * reçurent pour un an une autorité souveraine et l'on n'élut pendant ce tems ni consuls ni tribuns. Appius Claudius, petit-fils de celui qui vivait lors de la

* Decemvirs, 449 av. J. C., 303 an de Rome.

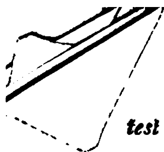
retraite du peuple sur le Mont-Sacré et qui paraissait avoir hérité de la rudesse de son aïeul, se montra dès qu'il fut décemvir, plein de douceur et d'affabilité. Leur travail n'ayant pu être fini dans la première année, il fallut élire de nouveaux décemvirs, et Appius, pour mieux gagner le peuple, proposa d'y comprendre trois plébéïens. Le sénat ne put l'empêcher, et le peuple, par reconnaissance, nomma non-seulement Appius, mais tous ceux qu'il jugea devoir lui être agréable. De ce moment, Appius changea de conduite; il devint arrogant, absolu, et les autres décemvirs imitèrent son exemple. On attendait avec impatience que l'année fut révolue; mais à cette époque ils déclarèrent qu'ils ne renonceraient point à leur charge. Le peuple, le sénat, intimidés par leurs partisans, n'osèrent y mettre obstacle et *les* Romains eurent dix tyrans.

premiers decemvirs avaient été
la même année où Cimon fit signer l
entre les Grecs et Artaxerce Lon
main.

VENEZ, mes amis, dit M.me de Jonchère, je vais ouvrir ce coquillier que j'ai été forcée de dérober à votre première enfance. A peine en resterait-il quelques débris, si je l'avais livré aux désirs curieux de mon Alphonse.

ALPHONSE. Maman, j'en jouirai bien mieux aujourd'hui, et vous auriez eu bien tort de me l'abandonner autrefois.

M.me DE JONCHÈRE. Quoique cette collection ne soit ni bien précieuse ni bien considérable, elle suffira pour vous faire connaître les divisions principales des coquilles et la forme ordinaire de chaque coquille appartenant à ces divisions. Vous savez que chaque coquille renferme un *mollusque*, c'est-à-dire un animal dont la chair est molle et un peu transparente. Il est attaché à un



test par des muscles. Vous aurez pu remarquer tout cela bien aisément dans les limaçons terrestres et dans les huîtres ?

CAROLINE. Oh ! oui, ma tante ; mais qu'appellez-vous son test ?

M.me DE JONCHÈRE. Les coquillages s'appellent *testacées*, ce qui veut dire recouvert d'un test ou coquille. Il y a peu d'animaux qui, dans une même espèce, diffèrent autant par la structure de leurs corps, la position de leurs organes, et aussi par l'arrangement et l'éclat de leurs couleurs. Les uns marchent, les autres nagent, les autres ne peuvent quitter le rocher où ils se sont trouvés fixés au moment de leur naissance. Dans le limaçon vous distinguez facilement une tête, une bouche, des yeux placés au bout des cornes comme au bout d'un tuyau de lorgnette, et un pied qui est cette partie mobile qu'il

tire de sa coquille et qui lui sert pour ramper. Ses poumons et son anus sont placés dans une même ouverture, auprès du col, du côté droit . . . . . .

ALPHONSE. Ah ! maman, que dites-vous donc ? vous allez me faire croire qu'ils respirent et qu'ils . . . . qu'ils digèrent par le même endroit.

M.me DE JONCHÈRE. Oui, du moins on nous l'assure. Mais pourquoi te récrier ainsi sur la conformation d'un animal qui n'est sûrement pas le plus extraordinaire de son espèce. L'huître que je prends toujours pour exemple parce que vous en avez vu cent fois, l'huître a nécessairement tous les organes qui servent à l'existence des animaux, mais je te défie de rien concevoir à la manière dont ils sont disposés.

THÉOPHILE. Quoi ! l'huître a des yeux, des poumons, une bouche ?

M.me DE JONCHÈRE. Oui, mon fils,

mais la tête est forte applatie ; la bouche, dans les coquillages dont le test est composé de deux battans, ainsi que celui de l'huître, est toujours placée au fond de sa loge ; les poumons sont cachés sous cette membrane qui s'élargit dans la coquille et qu'on appelle le manteau.

ALPHONSE. Maman, de quoi vivent les testacées ?

M.me DE JONCHÈRE. Les terrestres vivent d'herbages, et le limaçon, entre autres, est très-vorace et très-destructeur. Les autres vivent d'insectes, d'œufs de poissons, de vase et de limon. Les uns vont chercher leur proie ; les autres, tels que les huîtres qui sont immobiles, ouvrent leurs battans et attendent que quelque flot bienfaisant leur apporte d quoi vivre.

ALPHONSE Cela est dur. Je --
qu'elles font souvent abstinence,

qualité d'huître me paraît fort désagréable.

M.me DE JONCHÈRE. Il y a donc des coquillages terrestres, des coquillages de mer et des coquillages fluviatiles, c'est-à-dire d'eau douce. Les premiers sont tous de l'espèce du limaçon ; parmi les autres il y en a d'amphibies, c'est-à-dire qui vient alternativement et à volonté sur terre et dans l'eau ; ce sont ceux qui ont des bras, des pattes ou enfin un gros pied dans le genre de celui du limaçon. Les coquilles se divisent en trois familles principales ; les *univalves* qui sont d'une seule pièce, les *bivalves* qui sont à deux battans, les *multivalves* qui sont composées d'un plus grand nombre de pièces. Ces trois grandes familles se divisent ensuite en plusieurs autres qui se subdivisent encore. Chaque coquille porte un nom particulier ; mais je simplifierai, je ré-

duirai infiniment cette nomenclature qui ne ferait que vous ennuyer et fatiguer votre mémoire.

Vous voyez dans ce tiroir tout ce je possède de coquilles univalves. Chaque branche de cette noble famille a sa petite case particulière.

CAROLINE. Mon dieu, que cela est joli! c'est comme un parterre.

M.me DE JONCHÈRE. Voici des *limaçons*. C'est une classe bien riche, bien variée. Il y en a d'énormes, ce sont ceux qui s'appellent *burgaux*, dont l'ouverture est toute ronde. En voici un des plus petits; il est tout en nacre de perles.

CAROLINE. Ma tante d'où vient donc la nacre de perles?

M.me DE JONCHÈRE. Tu sais bien que les perles se trouvent dans une certaine espèce d'huîtres. L'intérieur de ces huîtres est doublé de nacre; les coq

elles-mêmes se forment par une humeur pierreuse qui suinte des pores de l'animal, qui se moule autour de lui, se dessèche et s'endurcit sous l'apparence d'une porcelaine ; mais toutes les parties du corps ne produisent pas une humeur d'une couleur uniforme : l'animal, par ses mouvemens, déplace aussi cette humeur dans le tems où elle commence à s'endurcir, et de là viennent ces taches bizarres, ces bigarrures dont les coquilles sont émaillées. Mais il y a plu sieur coquillages qui laissent transpirer une liqueur argentée, et cette liqueur produit la nacre. Il arrive quelquefois que cette liqueur, trop épaisse, au lieu de s'étendre et de polir l'intérieur de la coquille, se roule et forme des pelotes, des grumeleaux ; ce sont ces grumeleaux qu'on appelle des perles. On en trouve dans toutes les coquilles nacrées, de telle famille qu'elles soient, mais cela

... ques côtes en Amérique, qu'on trouve le plus communément. On imi les perles avec de la cire qu'on recouvr des écailles argentées d'un petit poisso nommé ablette.

Voici une seconde espèce de limaçon dont l'ouverture est à demi ronde comme une voûte ; les bords en sont dentelés ; on l'appelle *nérite*, Ensuite, parmi les nérites, on forme plusieurs classes, suivant l'arrangement de leurs couleurs Tenez, celle-ci, par exemple, s'appelle la quenote saignante, parce que les petites dents de l'ouverture sont couleur de rose.

THÉOPHILE. Ah ! quel drôle de nom !

M.me DE JONCHÈRE. Il y en a de trè plaisans. Cousidérez encore cette tr sième espèce de limaçons dont l'o

ture est aplatie et forme un carré long ; on les appelle généralement *sabots*, parce qu'ils ressemblent un peu à ces grosses toupies ou sabots que les écoliers font tourner à l'aide d'une ficelle. Ce qu'il y a de remarquable parmi les univalves, c'est qu'elles sont presque toutes à spires ou spirales, c'est-à-dire qu'elles font plusieurs tours sur elles-mêmes en s'éloignant du centre, et l'on prétend que c'est l'effet de l'accroissement de l'animal qui, en grandissant, se trouve logé trop à l'étroit et augmente sa coquille d'une spiral, jusqu'à ce qu'il soit parvenu au terme que la nature lui a fixé. Mais comme il pourrait s'introduire dans leur demeure quelques hôtes fort incommodes, fort indiscrets, la plupart des univalves ont une espèce de porte qu'on appelle une *opercule* ou ombilique. C'est un petit battant qu'elles soulèvent et laissent retomber à volonté,

par le moyen d'un muscle qui y correspond. Cette opercule n'est point considérée comme une valve, en raison de son peu de solidité ; elle se détache presque toujours de la coquille après la mort de l'animal ou se réduit en poussière. Le limaçon terrestre, qui n'a point d'opercule, y supplée en amoncelant à son ouverture une humeur gluante qui forme une espèce de vître, comme vous l'avez vu souvent, et qui suffit pour empêcher la poussière, l'humidité et les petits insectes de pénétrer dans son asile.

CAROLINE. Ah ! cela est vrai.

M.me DE JONCHÈRE. Voilà des *lepas* ou *patelles* qui n'ont point de spires et ressemblent à une petite écuelle dont le dessous serait un peu tiré en pointe.

Voilà des *olives*, ou, si vous l'aimez mieux, des *cylindres*, des *rouleaux*. Ces coquilles sont minces, alongées et res-

semblent à un morceau de pâte roulé sur lui-même.

Ici les *porcelaines*, qui sont aplaties du côté de l'ouverture et bombées de l'autre. Cette ouverture est souvent dentelée. Approchez-là de votre oreille.

THÉOPHILE. Ah! que cela est singulier! elle chante.

M.me DE JONCHÈRE. L'air qui circule dans les spires de cette espèce de coquilles leur fait rendre ce son, ce sifflement. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il faut qu'elles soient vides pour qu'il opère cet effet. Quand l'animal occupe encore son appartement, il le remplit ordinairement de manière à ce que l'air ne puisse de même s'y engouffrer. Parmi les porcelaines, voyez ces petites coquilles blanches nommées cauris; elles ne vous paraissent d'aucune valeur; eh bien! elles servent de menue monnaie chez les Africains.

CAROLINE. Quoi ! l'on donne des coquilles au lieu d'argent ?

M.me DE JONCHÈRE. Oui. Elles s'emploient aussi comme parure, et, à défaut des grains de verre dont vous savez que les sauvages sont très-avides, ils forment des rangs de cauris qui, par leur blancheur éclatante, tranchent parfaitement bien sur leur peau noire. Ils en font des colliers, des ceintures et les entrelacent dans le tissu laineux qui couvre leurs têtes. Voici d'autres porcelaines moins régulières ; l'ouverture est plus évasée.

CAROLINE. Oh ! ma tante, et cette coquille percée tout à l'entour de petits trous, elle est en nacre de perles.

M.me DE JONCHÈRE. C'est *l'oreille de mer*, ainsi nommée parce qu'elle ressemble un peu à une oreille. On y trouve quelquefois d'assez jolies perles.

L'animal qui habite cette autre coquille,

nommée *nautile*, est très-extraordinaire. Il a plusieurs bras qu'il tire quand il veut du fond de sa retraite. Sa coquille, comme vous le voyez, ressemble à un limaçon arrondi ; il la retourne de manière à ce que l'ouverture soit horizontalement au-dessus de l'eau. Il élève deux de ses bras vers le ciel et étend une membrane qui les joint, à peu près comme la membrane des ailes de chauve-souris. Elle lui tient lieu de voile, tandis que ses autres bras, plongés dans l'eau, font l'office de rames en s'agitant. De cette manière, il se dirige et accélère sa marche sur les flots. On dit que c'est de lui que les anciens ont pris l'idée de leurs premiers navires.

CAROLINE. Oh ! que je voudrais voir naviguer un nautile !

M.me DE JONCHÈRE. Cela serait curieux effectivement. Voici des *tonnes*. Elles ressemblent à des rouleaux dont l'ou-

verture est très-agrandie. Celle-ci, qui sont cannelées, ressemblent un peu à la harpe du roi David. Les cordes sont figurées par les cannelures, aussi les appelle-t-on des harpes. Regardez quel travail, quelle variété, et tout à la fois quelle symétrie dans le coloris de cette coquille !

Ici sont les *volutes* ou *cornets* qui ressemblent aussi aux rouleaux, mais avec cette différence qu'ils sont extrêmement pointus à l'une de leurs extrémités, et que de l'autre les spirales forment un sommet large aplati, ou du moins très-légèrement tiré en cône, ce qui leur donne réellement l'air d'un cornet.

Voilà d'énormes coquilles : des *casques*, des *scorpions*, des *arraignées*. . . .

ALPHONSE. Oh ! quelles sont bizarres ! Toutes ces pointes qui s'alongent, qui se tortillent ; on dirait réellement que ce sont des pattes. Et celles-ci, toutes hérissées d'épines.

M.me DE JONCHÈRE. On les appelle généralement des *rochers* ou *murex*.

Voici des *buccins* ou *trompettes*, remarquables par la forme de leur ouverture qui est torse, échancrée et toujours alongée. Dans cette famille sont les *tours*, les *musiques* et les *fuseaux*, ainsi nommés à cause de leurs spirales très-menues et qui s'alongent prodigieusement.

Celles-ci sont des *pourpres*, bien célèbres dans l'antiquité. Elles étaient fort multipliées sur les côtes de la Phénicie. L'animal qui habite cette coquille est imprégné d'une liqueur qu'on exprime en l'écrasant ; elle est verdâtre au premier moment et devient rouge en restant exposée à l'air. Les Tyriens furent les premiers qui eurent l'idée de l'employer dans leurs manufactures pour teindre leurs étoffes ; mais comme l'animal est fort petit et qu'il devint moins commun

de jour en jour les étoffes couleur de pourpre furent très-précieuses, très-chères et réservées pour l'ornement des rois ou des chefs de républiques: aussi l'expression de prendre la pourpre signifiait-elle la même chose que prendre la couronne ou acquérir du moins une dignité éminente. On y supplée à présent par la cochenille, autre espèce d'animal dont je vous ai fait l'histoire. Parmi les pourpres, celles-ci ressemblent aux buccins, et vous les prendriez pour des trompettes ou des fuseaux, si l'inspection de leur ouverture ne servait à vous les faire distinguer. Celles-ci ressemblent à des tonnes, mais leurs spirales plus alongées les font reconnaître aisément. Quelques personnes confondent ensemble les murex, les buccins et les pourpres, parce que les deux premières espèces ont aussi la propriété de donner une couleur rouge

ais moins précieuse que la dernière.

Dans cet autre tiroir est contenue la famille des bivalves. Voici d'abord les *conques*, dans la classe desquelles on range l'huître commune. En voici d'autres bien singulières ; ce sont des marteaux. Les valves adhèrent l'une à l'autre, mais elles peuvent s'entr'ouvrir par l'effet d'un muscle très-gros et très-fort que l'animal contracte ou dilate à volonté. C'est la vigueur de ce muscle qui forme la résistance que l'on trouve à ouvrir les huîtres, et qui est prodigieuse relativement à la grandeur de l'animal.

Voici des *cames*, qui diffèrent des conques en ce que leurs valves sont également creusées, au lieu que dans les précédentes celle qui sert de couvercle est ordinairement très-aplatie. Il y a une espèce de cames plus longues que larges qui s'appellent des *palourdes*. Les anciens *sculptaient* ces coquilles, qui

sont dans l'intérieur d'une blancheur éblouissante, comme vous voyez, et c'est de ce genre de sculpture qu'est venu le nom de camée. On l'imite à présent en peinture par un blanc mat avec des ombres légères. Les cames ne sont pas fixées aux rochers comme les huîtres ; elles voguent d'une manière fort industrieuse, qui ne vaut pas cependant celle des nautiles, parce que la nature leur a refusé des bras, mais elles soulèvent perpendiculairement une de leurs valves et la présentent au vent comme une voile.

Voici des *pétoncles* ou pélerines. On leur a donné ce dernier nom parce que les pélerins en ramassaient autrefois sur les bords lointains et les attachaient à leur manteau. Elles sont faciles à reconnaître, à cause de deux petites oreilles qui sont au coin de la charnière : il y en a qui sont striées dans toutes leur surface.

Voyez, cela ressemble aux dents d'un peigne ; aussi ce nom de peigne leur est-il souvent donné.

Vous reconnaissez celles-ci, vous en avez vu de fluviatiles ; ce sont des *moules*. Il y en a de charmantes par leurs couleurs. Une espèce de moule qui n'est point ici, s'appelle *pinne-marine* et pèse quelquefois jusqu'à quinze livres.

ALPHONSE. Ah ! c'est une maison !

M.me DE JONCHÈRE. C'est une hôtellerie, ou plutôt c'est l'asile de l'amitié.

CAROLINE. Que voulez-vous donc dire ? ma tante.

M.me DE JONCHÈRE. Je veux dire que la pinne-marine n'habite pas seule dans sa coquille. Quoique toutes les moules soient amphibies et aient la faculté de ramper à l'aide d'un pied comme le limaçon, la pesanteur de celle-ci lui ôte la faculté de se mouvoir, et elle risquerait souvent de mourir de faim ; mais

M.me DE JONCHERE. On appelle crustacées les animaux qui ne sont pas recouverts d'un test, mais d'une sorte d'écaille plus ou moins solide, comme les écrevisses et les crabes. Il y en a de diverses espèces, de diverses grandeurs. Celui-ci a pris de sa compagne le nom de pinnotère. Admirez, mes enfans, combien le besoin mutuel rapproche tous les êtres! combien il rend les animaux fidèles aux traités qu'ils semblent avoir rédigés entre eux! Vous avez pu l'observer déjà au sujet des abeilles et des fourmis, qui rapportent au logis avec tant d'intégrité le butin qu'elles doivent

toutes partager. Mais entre animaux de la même espèce, dirigés par le même instinct, cela paraît moins extraordinaire; ici ce sont deux animaux de forme et de mœurs bien différentes. Il semble qu'ils se soient dit l'un à l'autre: — toi qui ne peux faire un pas pour aller chercher quelque nourriture et que la capacité de ton estomac rend cependant très-vorace, tu as besoin d'un serviteur agile qui aille t'en chercher au loin. — Toi dont le corps est nu et que le moindre bruit effraie, tu as besoin d'un refuge dont les remparts soient bien épais et les portes bien closes: prends soin de ma substance, je prendrai soin de ta sûreté.

CAROLINE. Quoi ! ma tante, le pinnotère va lui chercher à manger ?

M.me DE JONCHÈRE. Oui, mon enfant; mais si dans le voyage quelque chose vient à l'effrayer, il accourt, il se ré-

fugie au fond de la coquille et la pinne-marine referme ermétiquement ses valves jusqu'à ce que le danger soit passé. Quelques auteurs révoquent en doute cette touchante intimité et la traitent de fable populaire. Je vous avoue que voilà de ces fables que j'aime à me persuader ; il m'est doux d'ajouter foi aux traits de sociabilité, de générosité, même parmi les animaux.

Voici d'autres espèces de moules. Vous voyez qu'en général elles ont la forme d'une huître alongée ; mais celle-ci, qu'on appelle *telline*, se distingue en ce que la charnière, au lieu d'être placée à l'extrémité de la coquille, est placée de biais et la divise en deux côtés inégaux ; quelquefois cette charnière se trouve à peu près au milieu et rend alors la coquille plus large que longue ; il y a, au contraire, d'autres moules si alongées qu'on les appelle *manche de couteau*.

Les moules, ainsi que je vous l'ai dit, ont un pied comme les limaçons, qui leur sert à se traîner sur la terre, mais avec beaucoup de peine ; la forme de leur coquille n'étant pas favorable à cet exercice ; aussi n'en font-elles pas un grand usage. Elles s'attachent ordinairement dans quelque endroit qui leur paraît agréable et commode, avec des fils qu'elles tirent de leur corps, à la manière des chenilles, et qu'elles vont, avec leurs pieds, coller en rayons tout autour d'elles sur l'objet qu'elles ont choisi pour leur servir de point d'appui. Ce fil est laineux, doux et d'une finesse extrême. La pinne-marine en fournit abondamment. On a essayé de le filer : on en a fait des bas très-chauds, très-jolis, et assurément très-curieux.

Dans la famille des multivalves que vous voyez dans ce troisième tiroir, sont les *oursins*. En voici un avec toutes

épines. Cet autre, qui en est dégagé, laisse voir comme un réseau entremêlé de perles d'émail de diverses couleurs. Toute cette armure ne contient qu'un animal auquel ces pointes servent de point d'appui quand il veut changer de place. Voici un paquet de *glands de mer* qui se collent les uns aux antres et se soutiennent ainsi mutuellement contre le mouvement des flots. Ces *pholades*, composées de quatre pièces distinctes, font avec leurs petites mâchoires, à force de patience et d'une espèce de salive corrosive qui ronge insensiblement la pierre, des trous aux plus durs rochers où elles s'ensevelissent volontairement Le *pousse-pied* est une coquille qui a, comme vous le voyez, un péduncule par lequel il est attaché aux rochers, sous la figure d'un champignon.

Parmi les coquillages fluviatiles on

trouve principalement des nérites, des moules, des tellines, de petits pétoncles. Leurs couleurs sont moins variées, moins vives, et leur taille beaucoup moins grande que celles des coquilles de mer.

CAROLINE. Ma tante, ce quatrième tiroir est bien profond; que peut-il contenir encore, puisque les trois grandes familles sont épuisées.

M.me DE JONCHÈRE. Le voilà ouvert, mes enfans. Il contient des *zoophytes* ou *polypiers*. Zoophytes signifie animaux-plantes, parce que ces polypiers, qui sont peuplés d'animaux, ont effectivement, pour la plupart, la forme d'une plante.

THÉOPHILE. Oh! que cela est joli!

CAROLINE. Ces petits arbres sont remplis d'animaux?

M.me DE JONCHÈRE. Il n'y en a plus dans *ceux-ci*, on en a extirpé les ha-

bitans, aussi bien que de mes coquilles ; mais on en recueille souvent que les *polypes* n'ont pas encore abandonnés.

ALPHONSE. Qu'est-ce que c'est donc que des polypes ?

M.me DE JONCHÈRE. Ce sont des animaux de la même nature que les coquillages ; ce sont des mollusques, mais pourvus d'une multitude de bras. Les uns sont recouverts d'un test d'une espèce différente de celui des coquillages ; d'autres n'en ont pas du tout. Parmi ces derniers il y en a, dit-on, d'aussi gros que des baleines sur les côtes de la Norwége, où cette terrible bête est appelée kraken. Les plus communs sont d'une taille beaucoup moins effrayante. Ceux qui composent les zoophytes sont de la plus petite espèce. Ils se réunissent en société comme les abeilles et se construisent des nids, à l'aide de cette humeur pierreuse qui suinte de leur

corps comme de celui des coquillages. Ces nids sont ordinairement adhérens par leur base à la voûte d'un rocher sous les eaux, ou à tout autre corps qui forme une sorte d'arceau; car ces nids, comme ceux des guêpes, sont construits de haut en bas, en sorte qu'ils représentent un arbrisseau renversé. Là, du fond de sa cellule, chaque habitant chasse à la pipée, passant ses petits bras par les fenêtres qui sont fabriquées d'étage en étage, pour attraper les passans.

CAROLINE. Comment donc ?

M.me DE JONCHÈRE. Oui, sans doute. Ils vivent d'insectes, de petits poissons, et étendent leurs griffes pour les saisir; ils passent leurs bras par ces petits trous que vous voyez tout autour de ces rameaux.

ALPHONSE. Et pourquoi ces nids ont-ils la forme de rameaux ?

M.me DE JONCHÈRE. Parce que si les

cellules étaient adossées les unes aux autres, chaque polype ne pourrait plus étendre ses griffes au-dehors. Mais cette forme n'est pas universelle; il y a des polypiers qui ne ressemblent point à des arbrisseaux, et probablement l'animal qui les construit et qui les occupe, n'a pas non plus la même forme. Les zoophytes, comme vous voyez, n'ont pas tous la même couleur. Le plus estimé, le plus précieux est le *corail;* il est d'un rouge éclatant, assez dur pour être taillé, poli, et il sert à faire des bijoux. Voici les *madrépores* ou coraux blancs, bien plus connus que les premiers, et dont les débris forment, avec ceux des coquillages, des bancs souvent fort considérables sur les bords de la mer. On s'en sert pour faire de la chaux, dans les pays qui manquent de pierres propres à cet usage. Vous remarquerez dans les madrépores, plus

distinctement que dans le corail, les petits trous qui servent aux polypes pour passer leurs bras. Leurs formes sont aussi bien plus variées. Voyez ces éventails, ces buissons, ces champignons, ces espèces de cervelles et de mains, ces *rétépores* ou réseaux de pierre qui ressemblent à une dentelle. Les polypiers qui n'ont point la forme d'une plante, mais qui sont aussi d'une nature pierreuse, s'appellent lithophytes. Il y en a d'autres nommés cératophytes ou corallines, qui sont d'une nature différente, souple et élastique; telles sont les éponges. Tous les petits trous d'une éponge ont servi de loges à des polypes. Telle est encore la mousse de Corse qu'on emploie dans la médecine. Ces dernières substances sont enveloppées cependant de matières graveleuses dont on les dégage avec peine. En voilà d'autres d'*un beau rouge*, mais qui n'ont

ni la dureté ni la forme du corail ; on les appelle *millepores* ou orgues de mer. C'est un assemblage de petits tuyaux pierreux, qui servent de ruches à des espèces de vermisseaux.

Les petits polypes nus ont la consistance, la couleur, et aussi, à cause de la multitude de leurs bras, la forme d'un paquet de petits vers blancs. Ils sont si avides, qu'il leur arrive souvent de dévorer leurs bras avec la proie qu'ils portent à leur bouche. Mais ce bras repousse en peu de tems, et si l'on coupe un polype en plusieurs morceaux, on assure qu'il pousse à chacun de ces morceaux ce qui lui manque pour faire un animal entier ; en sorte qu'ils se multiplient par boutures, aussi bien que le font la plupart des plantes.

ALPHONSE. Ah ! maman, quelle histoire !

M.me DE JONCHÈRE. Je n'en ai pas fait

l'expérience, et ce fait m'étonne tout comme toi; cependant ce n'est pas le seul animal dont les membres se renouvellent comme les branches d'un arbre. Arrachez la queue d'un lézard, la patte d'une écrevisse, elles repoussent incontestablement. J'ai vu même dans ce cas un lézard privé auquel j'arrachai la queue involontairement en voulant jouer avec lui, et à la place de cette queue, il en poussa trois autres, ce qui le rendit vraiment hideux.

CAROLINE. Un lézard privé, ma tante?

M.me DE JONCHÈRE. Oui, mon enfant. Je t'ai dit que dans l'Inde ils habitent non-seulement les vieux murs, comme dans ce pays-ci, mais l'intérieur des maisons. Il y en avait un qui venait souvent rôder sur une console où je tenais un sucrier; dès qu'il entendait remuer sur la table, il accourait, espérant pro-

fiter de quelques miettes échappées à mon opulence, et qu'il recueillait modestement. Insensiblement, je l'accoutumai à venir à mon appel. Je n'avais qu'à frapper de petits coups sur la console, et je le voyais paraître. Après lui avoir donné du sucre d'un peu loin, puis d'un peu plus près, il finit par venir le chercher dans la main.

CAROLINE. Oh! cette pauvre petite bête!

THÉOPHILE. Moi, je vous assure qu'un lézard est fort laid. Hier encore j'en ai mis un sous le verre de notre microscope, et j'ai cru voir un crocodile.

M.me DE JONCHÈRE. Voici nne autre espèce de polype, c'est l'*étoile de mer*. Il est recouvert d'un test, mais ce test n'a pas, à beaucoup près, l'éclat et le poli des coquilles; il est brut, grisâtre, raboteux. L'étoile de mer a quinze cents bras ou jambes.

ALPHONSE. Quinze cents jambes! Ah! comme elle doit courir!

Mme DE JONCHÈRE. Elles l'embarrassent beaucoup plus qu'elles ne lui sont utiles; d'ailleurs ces jambes sont si menues et si molles, qu'elles ont bien de la peine, à elles toutes, à soutenir et à faire mouvoir cette masse de pierre. L'étoile de mer, ainsi que l'oursin, a la bouche placée du côté concave, regardant la terre, et l'anus immédiatement au-dessus, et formant le centre de sa coquille. La *tête de Méduse* ou *soleil de mer* est bien plus singulière encore que l'étoile. Voyez cette multitude de rayons, comme ils se ramifient! Que de divisions, de subdivisions! eh bien! ce sont autant de petits tuyaux, de véritables étuis qui contiennent des jambes innombrables. Celle-ci s'appelle *plume de mer* ou *palmier marin*, parce que sa forme tient *un peu* de celle d'une feuille de palmier.

ou d'une plume à écrire. C'est une espèce de scolopendre, dont le corps s'alonge dans le tuyau de la prétendue plume, et les pattes passent par ces petits étuis qui figurent les barbes de la plume.

Il y a encore parmi les polypes un animal singulier et fort laid, mon cher Théophile, c'est la *sèche*. Elle a deux ou trois pieds de long, et elle est couverte d'une peau épaisse. Son test consiste en un seul os placé sur le dos, large comme la main, blanc et friable. Tu le connais bien, Caroline, tu en as un suspendu dans ta volière pour aiguiser le bec de tes petits oiseaux. Les grands dessinateurs s'en servent quelquefois pour réparer le dommage fait à leur papier. La sèche a dix bras de nature élastique comme le cuir, et armés de plusieurs crochets; elle a un bec de perroquet, et au-dedans du bec plusieurs

rangées de dents ; elle a deux gros yeux écartés l'un de l'autre, et l'on trouve dans son corps une liqueur noire, que l'on dit être employée dans la composition de l'encre de la Chine.

En voilà bien assez, mes amis, sur la conchyliologie *; Théophile à présent va nous réciter son chapitre d'histoire romaine.

* On prononce conkiliologie.

CHAPITRE VII.

Appius ayant vu une jeune fille nommée Virginie, eut envie d'en faire son esclave, et chargea un de ses amis de la réclamer comme si elle était née d'une esclave à lui, et qu'elle eût été enlevée furtivement à sa naissance pour être portée chez la femme de Virginius, qui l'avait fait passer pour sa fille. Appius convint avec ce vil ami, appelé Claudius, qu'il lui remettrait Virginie aussitôt qu'il aurait jugé en sa faveur. En effet Claudius se saisit un jour de Virginie. Le peuple, attiré par ses cris et ceux de ses domestiques, s'ameuta; Claudius débita l'imposture convenue avec Appius, et invoqua la justice de ce décemvir. Celui-ci, après avoir entendu

les réclamations de Claudius, voulait prononcer sur-le-champ, sans donner le tems à Virginius, qui était à l'armée, de venir défendre sa fille; mais Icilius, à qui Virginie avait été promise en mariage, parla pour elle avec tant d'éloquence, qu'il émut le peuple, et Appius n'osa refuser le délai nécessaire pour que Virginius pût comparaître. En même-tems, il envoya un ordre secret aux généraux pour qu'on lui refusât son congé, mais il était trop tard; Virginius, prévenu par sa famille, l'avait déjà obtenu, et s'avançait à grands pas vers Rome. Il parut donc au jour marqué et soutint que Virginie était sa fille; mais Appius jugea en faveur de Claudius, et avait déjà donné des ordres pour qu'on s'emparât de Virginie, lorsque son père demanda la grâce de l'embrasser une dernière fois. Troublé par son désespoir, il lui enfonça un couteau dans le cœur; il

montra ensuite au peuple le corps tout sanglant de sa malheureuse fille, et l'exhorta à renverser les monstres qui l'avaient poussé à cette extrémité. Il retourna ensuite à l'armée, où il fit soulever les soldats, et il se retira avec eux sur le mont Aventin. Le peuple vint l'y rejoindre sous la conduite d'Icilius. Rome fut déserte une seconde fois, et le sénat députa encore vers le peuple, pour savoir les conditions qu'il mettait à son retour. La principale fut l'abolition des décemvirs. Virginius voulait qu'ils fussent brûlés vifs, mais on le fit consentir à ce qu'ils fussent seulement abolis. On renomma des consuls et des tribuns, et les premiers tribuns furent Virginius et Icilius. Ils n'avaient pas renoncé à une juste vengeance, et aussitôt qu'ils furent en place, ils accusèrent Appius et Claudius devant le peuple. On les mit en prison, on exila

les autres décemvirs et on confisqua leurs biens. Appius, se doutant bien que sa sentence serait beaucoup plus sévère, la prévint en s'ôtant la vie. Claudius fut condamné à mort, mais Virginius se laissant fléchir, se contenta de le voir s'éloigner avec les autres. L'établissement des décemvirs n'avait duré que trois ans.

Cinq ans après, les tribuns, ayant Canulerius à leur tête, proposèrent deux lois qui déplurent également au sénat; l'une pour autoriser les mariages entre les familles patriciennes et plébéiennes, l'autre pour qu'on pût élire indifférem-ment les consuls dans les unes et dans les autres. La guerre s'étant déclarée contre les Véïens, le peuple déclara qu'il ne s'enrôlerait pas que ces deux lois n'eussent été acceptées. Le sénat souscrivit enfin à la première et remit à discuter l'autre après la paix; mais la

peuple ayant refusé de nommer des consuls avant que cette affaite fût décidée, le sénat proposa de nommer à leur place trois tribuns militaires patriciens ou plébéïens *. Cet arrangement appaisa si bien le peuple qu'il les choisit tous patriciens. Les tribuns militaires voyant, quelques mois après, que cette querelle était assoupie, se demirent de leur emploi, et l'on nomma des consuls comme par le passé.

* Mariages plébéïens et tribuns militaires, 441 av. J.-C 311 an de Rome.

Ma mère, ma bonne mère! dit Alphonse en embrassant de toute sa force M.me de Jonchère ; ma petite maman dit Théophile en passant son bras sous le sien d'un air caressant ; pour Caroline, elle ne parla pas, mais elle racommoda le feu, rapprocha le tabouret des pieds de M.me de Jonchère, arrangea les fauteuils, regarda sur la petite table si le dé, les ciseaux, le fil, étaient à leur place, et ensuite elle fixa sa tante, qui se mit à sourire.— Que me voulez-vous donc, mes enfans, leur dit-elle — Oh ? répondit Alphonse, nous pensions seulement que Zerbain nous amuserait beaucoup un jour ; — Et que ce pourrait bien être aujourd'hui, continua Théophile. Caroline se redressa sur sa chaise et enfila son aiguille d'un air grave. — Je le

pense comme vous, dit M.me de Jonchère. Allons suivez l'exemple de votre cousine ; elle est déjà tout établie, et d'après les précautions qu'elle a prises nous n'aurons de long-tems aucun motif de nous interrompre. Je vais donc entreprendre mon récit.

ZERBAIN OU LA PREMIÈRE CROISADE.

Le héros de l'histoire était un troubadour.

THÉOPHILE. Oh ! qu'est-ce que c'est d'abord qu'un troubadour, ma chère maman ?

M.me DE JONCHÈRE. Lorsque les francs sortirent de la Germanie pour conquérir les Gaules sur les Romains, la langue latine était seule admise dans cette contrée parmi les gens d'une classe distinguée ; malgré la conquête des Francs elle continua d'être employée, et le fut,

même par eux dans les tribunaux, dans tous les actes publics, dans l'histoire et la poésie. La raison en était toute naturelle : le tudesque, qui était la langue des Francs, n'avait point de caractères alphabétiques ; ce peuple sauvage n'avait jamais senti le besoin de l'écriture. Devenu maître d'un empire vaste et policé, des lois vagues, des conventions verbales, ne pouvaient plus lui suffire ; il fallut écrire, il fallut avoir recours, non-seulement à la langue qui s'écrivait, mais à ceux qui en faisaient usage. Les ecclésiastiques qui étaient alors les agens les plus instruits du royaume, acquirent, par leurs talens, une grande influence ; et le titre de clerc, qui est un des premiers grades du sacerdoce, devint le synonime de savant ; en sorte qu'on le donna dans la suite à ceux mêmes qui, sans être dans les ordres sacrés, possédèrent des connaissances

peu communes. Du mélange du tudesque, du goth, du latin et du gaulois, se forma une espèce de langage dont le peuple se servit dans l'habitude de la vie, et qu'on nomma langue romance. Quelques poètes, plus ingénieux que savans, qui ne composaient qu'en langage vulgaire, mais qui voulaient cependant conserver leurs ouvrages, imaginèrent d'emprunter les caractères latins, et d'écrire à peu près comme ils prononçaient. Cette invention, qui parut très-commode, très-heureuse, et qui l'était en effet, illustra les troubadours: c'était le nom qu'on leur donnait. La langue romance se perfectionna de jour en jour : on lui imposa des lois, une orthographe; et après bien des changemens et des corrections, elle est devenue enfin la langue française, telle que nous la parlons et l'écrivons aujourd'hui. Les troubadours joignaient presque tous aux dons de la poésie le talent

de la musique ; ils allaient de château en château , de ville en ville , faire admirer leurs prodiges. Les grands génies qui parlaient latin commençaient à n'être plus entendus ; les troubadours charmaient les dames et les jeunes chevaliers par leurs contes qu'ils appelaient des romans , leurs lais ou complaintes , et leurs odes ou sirventes où ils célébraient les grands coups de lance des héros. On les recevait partout , non-seulement avec bienveillance , mais avec de grands honneurs et des transports de joie. Plusieurs d'entre eux ont laissé des ouvrages où l'on admire encore la grâce , la naïveté , la fécondité de leurs pensées , mais il n'est pas facile de comprendre ce vieux langage. Quant à Zerbain , je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'a jamais existé , et comme j'ai lié son histoire à celle de la première croisade , j'aurai soin de vous *avertir* dans l'occasion afin que

vous ne confondiez jamais la fiction et la vérité.

THÉOPHILE. Je vous remercie, ma chère maman; continuez, je vous en prie.

M.me DE JONCHÈRE. Zerbain était né dans un petit village du comté de Toulouse, tout à fait au pied des Pyrénées. Ses parens y coulaient des jours paisibles sous la protection de leur seigneur.

Ce bon seigneur, chéri de ses vassaux, de ses serfs eux-mêmes, n'avait jamais voulu les quitter pour aller à la cour.

THÉOPHILE. Ah mon dieu, maman, et qu'est-ce que c'est à présent que des serfs et des vassaux?

M.me DE JONCHÈRE. Tu sais déjà ce que c'était qu'un seigneur suzerain: ceux qui lui prêtaient foi et hommage étaient ses vassaux. Ceux-ci quelquefois en avaient d'autres eux-mêmes qui étaient moins riches et moins puissans,

mais les vassaux étaient libres, ils devenaient même souvent rebelles; ils refusaient à leur seigneur le service militaire et les impôts ou redevances auxquels les obligeait leur vassalité : pour les serfs, ils étaient entièrement asservis et souvent bien cruellement opprimés. A l'époque de la conquête de la Gaule par les Francs, ceux-ci s'emparèrent des terres et des serfs ou esclaves qui les cultivaient. Sans ces esclaves, les domaines leur auraient été bien inutiles : on conserva donc l'habitude de vendre les terres et les serfs tout à la fois. Les Romains avaient droit de vie et de mort sur leurs esclaves, cet usage barbare se perpétua. Ce fut le roi Louis le Gros, en France, qui donna le premier l'exemple d'affranchir les serfs en accordant la liberté à tous les siens; mais il existe encore en Europe quelques contrées, comme la Russie, la Bohême, la

Danemark, où les paysans sont toujours esclaves.

Quant au bon seigneur d'Artigues, (c'était le nom du village) il était plutôt le père que le maître de ses serfs et de ses vassaux. Il avait à la cour de Toulouse des parens qui l'avaient engagé souvent à venir auprès d'eux, ou du moins à leur envoyer son fils le jeune Médard. Le bon seigneur avait constamment résisté. Il était noble, le seigneur d'Artigues, mais il n'était pas bien riche; et, quoiqu'il ne fût pas fier, il aimait mieux être le premier dans sa paroisse qu'un pauvre vieux chevalier à la cour du comte Raymond. Le château d'Artigues n'était pas grand, n'était pas beau, et surtout n'était pas jeune; les murs en étaient fendus du haut en bas, et dans les tems d'orages on ne pouvait tenir dans la salle des cérémonies, parce qu'il y pleuvait presque aussi fort que dans le jardin

mais il avait de plus que les bâtimens du village quatre tourelles avec des girouettes ; un portail avec des créneaux sur lesquels se déployait un grand étendard, et enfin un vieux pont-levis qu'on pouvait lever et baisser encore en prenant quelques précautions. Cet aspect en imposait beaucoup aux habitans du hameau ; on s'étonnait qu'avec tant de splendeur et de magnificence, on pût être aussi affable, aussi accessible que le bon seigneur. Il sentait qu'à la cour il n'aurait pas été si grand, si bon, à si peu de frais, et, heureux dans sa retraite, il voulait que son fils le devînt comme lui à son tour. Cependant, pour que l'éducation de Médard ne souffrît pas de ses refus, il fit venir de Toulouse un ménestrel qui passait pour un grand clerc dans toutes sortes de sciences.

THÉOPHILE. Comment, un ménestrel ?

M.me DE JONCHÈRE. Les ménestrels,

comme les rapsodes chez les Grecs, ornaient leur mémoire des ouvrages des grands poètes. Celui-ci savait par cœur une foule de romances, jouait passablement du luth, se rappelait un peu de quelques vieilles chroniques qu'il avait apprises d'un moine dans sa jeunesse, à cela près qu'il n'était pas bien sûr lequel avait régné le premier dans les Gaules, de Clovis ou de Pharamond. Avec des connaissances si nombreuses, si approfondies, il vint s'établir au château d'Artigues, et commença l'éducation du jeune seigneur qui avait déjà quinze ans.

CAROLINE. Ah! il était tems!

ALPHONSE. Et Zerbain, maman, vous n'en parlez plus?

M.me DE JONCHÈRE. Zerbain était depuis son enfance l'ami, le compagnon de Médard. Zerbain était né de parens libres, mais pauvres et obscurs; l'ami-

le Médard qui l'avait distingué par-
tous les enfans du village, faisait
oir pour lui à sa famille les plus
antes destinées: il n'était pas né pour
petites choses, celui qui entrait au
eau dix fois par jour comme si ç'a-
été chez lui, qui tutoyait le jeune
neur, et qui même, une fois qu'il
avait reçu un coup de poing sur
eille, le lui avait fièrement rendu.
si, une vieille bohémienne ayant pas-
ans le village, les parens de Zerbain
donnèrent quelques oboles pour
lle tirât l'horoscope de leur enfant;
leur prédit qu'il épouserait une prin-
e . . . . . et les parens n'en doutèrent
Ils en parlaient souvent à voix basse
e eux, après la veillée. Pour Zer-
, qui ne connaissait pas son *sort* ou
avait déjà assez d'esprit pour rire de
t de crédulité, il continuait à vivre
s l'intimité avec Médard, sans

autre ambition que de conserver une affection qu'il payait de toute la tendresse de son cœur, et les bontés du vieux seigneur auxquelles il répondait par la reconnaissance la plus vive et le respect le plus profond.

Tel était l'état des choses dans le canton d'Artigues, lorsque le ménestrel arriva de Toulouse. Jusqu'alors, la course, la pêche, la pipée et tous les jeux d'enfans avaient rempli les journées des deux amis. Il faut y ajouter cependant quelques promenades sur les bords du ruisseau où la jeune Agnès gardait les moutons et les chèvres, quelques bourrées aux fêtes du village où Médard honorait toujours le bal de sa présence afin de danser avec Agnès. Agnès était une orpheline, fille d'un serf autrefois chef des pâtres du seigneur d'Artigues. Une maladie contagieuse l'avait privée de tous ses parens : en nommant une autre chef

de bergerie, le bon seigneur avait exigé qu'Agnès conservât sa place dans la métairie, comme si son père y avait encore commandé. Agnès, qui avait eu si jeune de si grands malheurs à pleurer, était fort raisonnable pour ses douze ans. Médard avait été chargé plusieurs fois par son père de lui porter de petits présens pour adoucir sa misère, et il s'était chargé aussi du soin de la consoler. Les deux amis la voyaient tous les jours, mais sans la détourner de ses devoirs auxquels Agnès n'aurait pas voulu manquer. Rien ne pouvait la distraire du soin de son troupeau, des travaux de la laiterie, ni ralentir son fuseau. — C'est pour mon bienfaiteur que je travaille, disait-elle ; ah ! je voudrais pouvoir travailler nuit et jour ! Quand le ménestrel fut arrivé au château, il commença par faire apprendre à Médard la gamme et l'alphabet. Médard, pendant

toute la leçon, songeait aux jeux, à la promenade, à Agnès; il bâillait de toutes ses forces et n'avançait pas. Zerbain, qui était présent, y songeait bien aussi, mais, un peu plus âgé que Médard, plus intelligent et plus raisonnable, cela n'empêchait point qu'il ne comprît ce que disait le ménestrel; et, au lieu de rester oisif pendant l'heure de la leçon, il répétait volontairement ce que Médard ne pouvait concevoir, parce qu'il n'écoutait pas. Le ménestrel, qui était rebuté de l'indolence, du dégoût de son noble élève, flatté de l'attention que lui donnait Zerbain, lui permit d'ssayer la plume, de placer ses mains sur son luth. Zerbain sut écrire et chanter que Médard épelait et solfiait encore. Comment fais-tu donc? lui disait Médard, quoi! tu ne meurs pas d'ennui? — Bon! répondait Zerbain, c'est en étudiant à ta manière qu'on meurt de fatigue et

d'ennui Toujours la même chose depuis six mois, et toujours la même peine ! En m'appliquant, je me suis débarrassé plus vîte des choses les moins intéressantes et les plus difficiles ; je commence déjà à travailler sans effort et à jouir de mes progrès. — Mais, disait Médard, nous étions heureux dans notre ignorance ! — Il est vrai, mais cela n'aurait pas duré, à ce que dit le ménestrel, et je suis tenté de le croire, car, au fait, on ne joue plus à vingt ans : et toi, Médard, un grand seigneur qui n'est point destiné au travail comme tes vassaux le sont à cet âge, à quoi emploieras-tu ton tems ? tu seras donc plus ignorant et plus malheureux que les habitans du village, car ils savent un métier enfin ; et ce métier, qui les occupe, leur fait trouver des charmes dans leurs loisirs. Moi, que mes parens ont destiné à te servir toujours de compa-

gnie, je suis charmé d'apprendre quelque chose qui nous divertisse, qui nous intéresse un jour lorsque, devenus grands, nous ne saurions que faire. Crois-moi, Médard, puisqu'il faut que tu étudies, étudie de bon cœur et de bonne grâce, c'est la manière de s'ennuier beaucoup moins.

CAROLINE. Il était de fort bon conseil, ce Zerbain.

ALPHONSE. Oh ! les conseils ne coûtent guère.

M.me DE JONCHÈRE. Mais Zerbain appuyait les siens pas son exemple, il étudiait chaque jour avec un nouveau zèle, avec un nouveau plaisir ; la nature l'avait doué d'une imagination vive, le ménestrel lui avait appris à chanter, et bientôt Zerbain lui fournit des chansons. Les charmes de la campagne, les délices de l'amitié, leur vie champêtre, les vertus du bon seigneur, voilà sur quels sujets il exerçait son génie. Il y joignait

quelques ballades naïves, dans lesquelles il rimait les douces expressions que Médard adressait souvent à Agnès. Un jour qu'assis près d'eux, sont luth à la main, il faisait entendre un joli refrein qui disait : *j'aime Agnès, je l'aimerai toute ma vie*, celle-ci, toute émue, se tourna vers-lui. — Ah ! lui dit-elle, ce sont les paroles de Médard ! serait-ce à vous de les répéter sans cesse ? il ne saura donc jamais les chanter ? Médard rougit ; et, pour la première fois, il fut honteux de son ignorance. Il sentit toute la supériorité que Zerbain avait acquise, et, sans être bassement jaloux de son ami, il regretta de ne pas l'égaler. Dès le soir même il prit sa leçon avec une application qu'il n'avait jamais eue, et s'étonna de concevoir, d'exécuter si bien ce qui la veille lui paraissait si difficile. Le lendemain il eut moins de peine encore, ou du moins cette peine n'était pas sans in-

térêt : le plaisir d'avoir réussi, l'espoir de faire de mieux en mieux le dédommageaient de chaque effort. Médard n'était pas né pour la poésie, il ne composa point comme Zerbain, mais il devint capable d'apprécier, de goûter un bon ouvrage : il joua du luth mieux que son maître, parla plus correctement que lui encore, emprunta de précieux manuscrits au couvent voisin, éclaircit la grande difficulté touchant Clovis et Pharamond, et chanta sur tous les tons : J'aime Agnès, je l'aimerai toute ma vie. Il forma dans la suite le langage de sa bergère, cultiva son esprit, la paya de cette manière, de l'heureuse émulation qu'elle lui avait inspirée, et il répétait souvent à Zerbain : — Tu avais bien raison, mon ami, à vingt ans nous n'aurions su que devenir : l'étude a multiplié, aggrandi nos idées, elle embellira notre vie entière.

Le bon seigneur, qui avait désespéré

pendant quelque tems des succès de son fils unique, se livrait à la joie la plus douce, quand il l'entendait chanter ou disserter. Le bon seigneur n'était pas fort instruit lui-même; mais, avec du bon sens, un esprit juste, il comprenait facilement de quoi il était question, et il s'intéressait vivement à la conversation. Un jour (Médard avait alors dix-huit ans) il embrassa étroitement son fils. — Que je me sais bon gré, lui dit-il, de t'avoir donné Zerbain pour ami! Son exemple, ses conseils ont vaincu ton indolence naturelle. Médard, tu connais ce petit coin de terre à l'extrémité du village? Je le donne à Zerbain, je l'assure à ses descendans, sous la seule condition de venir tous les ans chanter un couplet au château, en mémoire du motif de cette donation.

ALPHONSE. Ah! quelle idée! une terre pour un couplet!

M.me DE JONCHÈRE. Ces redevances étaient alors fort ordinaires. En accordant une terre à l'un de leurs vassaux, les seigneurs étaient maîtres d'exiger telle rente ou telle soumission qui leur plaisait. A l'époque de la révolution française, il existait encore, dans quelques terres seigneuriales de ces redevances bizarres, quelquefois même si ridicules qu'on ne les exigeait plus. Le champ donné par le seigneur d'Artigues à Zerbain était pour lui, pour sa famille, une fortune considérable, mais Zerbain ne croyait pas la mériter, il la refusa modestement. — Ce n'est pas à moi, dit-il, que vous devez les progrès de Médard, mes conseils n'avaient produit aucun effet sur son esprit; un mot d'Agnès a fait bien davantage, c'est elle qu'il faut récompenser. — Un coin de terre n'y suffira pas, s'écria Médard, il faut la seigneurie d'Artigues toute entière !

Son père le regarda d'un air étonné. — Oui, reprit Médard en baissant les yeux, je dois tout à Agnès ; sans elle je méconnaissais les bontés d'un père, je rendais inutiles tous les sacrifices qu'il faisait pour moi, sans elle je grandissais dans l'ignorance, je m'exposais à l'humiliation, au malheur d'une vie oisive; ma vertu, mon bonheur, votre estime, je lui dois tout ; je le répète, tout ce que je possède ou dois posséder un jour suffit à peine pour sa récompense. Mon père, continua-t-il, en se jetant à ses genoux, il faut que je me dépouille de tous mes biens en faveur d'Agnès, ou.... ou que je les partage avec elle, il faut enfin que je l'épouse. Le seigneur recula de quatre pas, ses sourcils se froncèrent, et ce visage si vénérable, si affable d'ordinaire, devint sombre et même menaçant.

Caroline. Oh! pourquoi donc\

M.[me] DE JONCHÈRE. Une serve ! une bergère ! s'écria le seigneur d'Artigues. Mon fils, y pensez-vous ? vous formez des projets ignobles et romanesques, tandis que vos parens à Toulouse vous destinent la main d'une jeune veuve dont la fortune doit rendre à notre famille son premier éclat. — Toulouse, la fortune, répéta sourdement Médard; mon père, ne sommes-nous pas heureux ici ? — Il est vrai, répondit le seigneur un peu troublé, mais, avec plus de richesse, nous le serions encore davantage. Nous ferions plus de bien, nous réparerions le château (c'était la seule ambition secrète du bon seigneur) et une femme aimable, bien élevée, instruite comme vous l'êtes vous-même.... — Aimable ! instruite ! s'écria Médard ; ah ! mon père, vous ne connaissez pas Agnès ! attendez un moment pour prononcer, je vous en conjure.

Médard partit comme un éclair. Le seigneur resta seul avec Zerbain; il se promenait dans la salle et jetait de tems en tems sur le jeune troubadour des regards sévères. Celui-ci, qui n'y était pas accoutumé, tremblait de tous ses membres, et se tenait debout en silence. — Zerbain, lui dit enfin le seigneur d'Artigues, vous étiez le confident de cette intrigue criminelle? vous avez laissé mon fils disposer de son cœur sans mon aveu? Zerbain resta tout étourdi, tout étonné de se trouver si coupable; il n'avait jamais imaginé que Médard voulût un jour épouser Agnès. Une serve! un seigneur! jamais cette union ne serait entrée dans sa tête, et l'amitié de Médard pour elle lui avait toujours paru aussi innocente que celle qu'il éprouvait lui-même. Médard reparut enfin avec Agnès, qu'il entraînait et qu'il amenait de cette manière du fond de sa laiterie au châ-

teau, sans qu'elle eût encore pu lui faire expliquer ses desseins. Agnès était en jupon rouge, en corset noir, en tablier blanc, et ses cheveux tressés par derrière, suivant la mode des montagnardes, descendaient jusqu'à ses talons. Dans cet équipage rustique, elle avait l'air si distingué, que le seigneur en demeura confondu. Il ne l'avait pas vue depuis l'âge de dix ans, époque de la mort de son père; il se figurait toujours la petite Agnès, trottant après ses chevreaux; c'était alors une belle demoiselle en habit champêtre. Enfin le seigneur se raffermit.
—Agnès, lui dit-il avec une grosse voix, vous avez donc osé vous faire aimer de mon fils? Agnès leva les yeux avec surprise, mais les rebaissa presqu'aussitôt.
— Hélas! je n'ai rien osé, répondit-elle si bas qu'on pouvait à peine l'entendre. Un torrent de pleurs inonda son visage. A cette vue, Médard perdit la raison. —

Elle pleure, mon père, s'écria-t-il, qu'a-t-elle fait pour mériter votre colère ? Vous vouliez récompenser Zerbain et vous maltraitez Agnès ! Le seigneur se recueillit un peu, puis il dit à Médard : — Je ne puis résister, mon fils, aux instances de vos parens, ni approuver vos projets. Allez à Toulouse, je l'exige, et demeurez-y pendant quatre ans. Durant ce tems, Agnès quittera sa bergerie, elle viendra habiter le château et soulager la vieille Pépita dans son gouvernement. Je jugerai mieux alors si, du moins par son cœur, par son esprit, elle est moins indigne de vous que je ne l'ai cru d'abord. Après ces quatre années d'épreuves, si vous pensez encore de même, si, par ses qualités personnelles, j'ai découvert qu'Agnès puisse faire oublier sa naissance, alors..... — Il suffit ! interrompit Médard avec un transport de joie ; si mon bonheur dépend de son mérite et de ma

constance, je suis sûr d'avance d'y parvenir. Agnès éperdue tomba sur ses genoux en silence. Zerbain laissait éclater dans ses yeux tout le plaisir et la surprise que lui causait l'espoir offert à ses amis. Le seigneur ne put soutenir ce spectacle ; leur satisfaction, leur confiance lui faisaient mal : il les laissa pour un moment s'y livrer en liberté, et sortit pour ordonner les apprêts du départ de Médard. Il y mit tant de célérité, que le lendemain, à la même heure, le jeune homme était sur la route de Toulouse, accompagné seulement du ménestrel, et croyant rêver en se voyant, pour la première fois de sa vie, éloigné de son village, séparé de son père, de son ami, de son Agnès. Quand il songeait que c'était pour quatre années, il était prêt à retourner sur ses pas, à conjurer son père de ne pas l'exiler pour si long-tems de sa présence; mais le

ménestrel lui représentait la nécessité d'obéir ; Médard songeait aussi au prix promis à cette obéissance, et il reprenait courage.

Tandis que Médard cheminait vers la cour, vers son grand oncle, vers ses cousins, et la noble veuve, tout le monde était en larmes dans le château, dans le village d'Artigues. Le bon seigneur avait fait un grand effort de courage, en se séparant de Médard ; il avait fallu, pour l'y résoudre, tout le mécontentement que lui causait le plan formé sans son aveu ; ainsi, par son imprudence, Médard avait altéré le repos de son père et le bonheur dont il jouissait lui-même. Le seigneur avait reçu ses adieux avec toute la fermeté dont il était capable. Il avait placé Médard sur son coursier, malgré les pleurs que Médard répandait en abondance, mais à peine eût-il franchi le pont-levis, que le seigneur tomba

dans les bras de Zerbain, et fondit en larmes à son tour. — Zerbain, lui dit-il, tu vois à quelle extrémité il me réduit! S'il avait attendu mon choix, au lieu d'en faire un lui-même, nous ne nous serions jamais séparés. — Médard a tort, répondit Zerbain, qui de son côté sanglotait de toutes ses forces, mais vous aussi, monseigneur, vous n'auriez pas raison de choisir la noble veuve pour votre fille. Mieux vaudrait encore votre humble sujette, du moins vous resteriez parmi nous; et si Médard épouse un jour la belle dame, vous nous quitterez pour aller à Toulouse. — Moi, jamais! au contraire. Mme de Sénac, en épousant mon fils, viendra s'établir chez moi; nous réparerons le château, nous... — Ne vous en flattez pas, dit Zerbain; elle a vécu à la cour, elle voudra y vivre encore; et vous, qui ne pouvez exister loin de Médard, vous irez bientôt l'y

joindre. Au lieu d'être réparés, ces murs abandonnés achèveront de tomber en poudre; l'orage sifflera au travers des ronces qui viendront couvrir leurs débris; nos yeux se tourneront en vain vers ces tourelles où les malheureux trouvaient toujours un protecteur, et vos vassaux n'auront plus de père! Le bon seigneur frémit à cette image; il jeta des regards inquiets sur ces murailles dont on lui prédisait la chute, il croyait déjà les voir s'écrouler.... En cet instant Agnès arriva. Le seigneur avait donné l'ordre qu'on l'envoyât au château aussitôt après le départ de Médard. Le moment était favorable, et le seigneur la reçut moins mal que la veille. Elle était bien triste, bien timide, mais son maintien était toujours noble et décent. Le seigneur fit appeler Pépita, qui depuis quarante ans jouissait du privilége de gouverner sa maison. La charge

n'était pas grande, les domestiques n'étaient pas nombreux, et les détails se bornaient au soin du linge, de la basse-cour et d'une table assez frugale; néanmoins, la place passait dans le village pour une chose fort importante, et l'air capable de Pépita, l'aigreur de son caractère, et les révérences qu'elle exigeait du curé lui-même, ne contribuaient pas peu à en donner une haute idée. Le seigneur lui montrant Agnès, lui dit qu'il avait pensé qu'une jeune fille lui devenait nécessaire à son âge, pour la soulager dans ses travaux; qu'il était bien aise que cette orpheline se formât sous ses yeux à l'intégrité, à l'activité, et à toutes les vertus de son sexe, dont elle donnait depuis si long-tems l'exemple. Il se retira en achevant ces mots. Malgré le compliment du seigneur, M.me Pépita trouva fort extraordinaire et fort mauvais qu'on imaginât qu'elle fût déjà si

vieille, et qu'une petite créature de cette espèce pût lui être de quelque utilité. — Ainsi donc, lui dit-elle en la regardant avec de petits yeux perçans qui firent trembler la pauvre Agnès, vous imaginez avoir assez d'esprit, assez de lumières pour remplir des fonctions aussi importantes que les miennes ? — Oh ! madame, je n'imagine rien du tout, répondit Agnès d'un air bien soumis. — Vous croyez peut-être qu'il suffit d'un jour pour embrasser tous les détails qui, grace à dieu n'ont jamais surpassé mes forces et mon intelligence, mais qui feraient tourner la tête à bien d'autres ? — Vous me commanderez et j'obéirai, madame, dit Agnès. Malgré l'humeur revêche de Pépita, cette réponse ne put lui déplaire. — Allons, marchez, dit-elle d'un ton plus radouci, et surtout préparez-vous, petite fille, à n'être jamais oisive, jamais dissipée

ni coquette. Les toquets, les colifichets sont bannis depuis long-tems du château ; vous serez mise comme moi-même; plus de danse, de babil ni de promenade ; le travail, la soumission et la modestie, voilà ce qui vous rendra digne de mes bontés.

CAROLINE. Ah ! les bontés de M.me Pépita pour Agnès à qui le seigneur avait fait espérer de devenir un jour sa bru !

M.me DE JONCHÈRE. Agnès n'espérait guère ; et Zerbain, qui était le confident de toutes ses inquiétudes, ne contribuait pas à les diminuer. Il avait lu dans le cœur du seigneur ; il avait vu qu'en éloignant son fils, il s'était flatté qu'il oublierait bientôt une petite villageoise, et que, malgré sa promesse, il ne consentirait pas aisément à son mariage avec elle. Cette espèce d'engagement était un secret pour tous les habitans d'Artigues,

mais sans le savoir on disait souvent à la veillée des choses qui faisaient trembler Zerbain. On parlait du jeune seigneur, de tout ce qu'il verrait, de tout ce qu'il ferait à la cour; les hommes s'extâsiaient sur ses équipages, sur la belle armure qu'il aurait dans les tournois; les jeunes filles demandaient s'il ne choisirait pas une dame, et les vieilles disaient, en branlant la tête, qu'il en choisirait plus d'une; qu'à la cour les hommes sont bien légers. Zerbain pensait que Médard ne songerait pas longtems à la pauvre Agnès. Le silence de son ami vis-à-vis de lui-même le lui confirmait encore. — Il nous oubliera tous, disait le jeune troubadour avec amertume, et il composait d'avance des élégies sur l'inconstance de Médard. Il est vrai que celui-ci n'écrivait qu'à son père, jamais à Zerbain, quoique Zerbain lui écrivit sans cesse. Quand il de-

mandait au seigneur des nouvelles de Médard, il lui répondait : Tout va bien, et n'en disait pas davantage. Tout va bien, répétait Zerbain en lui-même ; ah ! tout va donc mal pour Agnès.

Cependant les mois s'écoulaient, l'hiver était arrivé, on glaçait au château d'Artigues ; le froid, l'ennui, le silence, la défiance et les regrets, il y avait de quoi périr. Depuis si long-tems que le seigneur était accoutumé à des conversations intéressantes, à de charmans concerts, il trouvait dur d'être privé de tout dans sa vieillesse. Zerbain lui tenait compagnie, mais Zerbain était pensif, et s'il chantait il endormait le bon seigneur, car ses chansons étaient si tristes ! Un jour il trouva Agnès qui tenait un livre ; elle avait quitté M.me Pépita un moment pour se distraire par la lecture. Agnès ne regrettait ni le babil, ni la promenade, ni les toquets, mais

elle aimait l'étude, et autrefois, dans sa laiterie, elle allait successivement de ses livres à ses fromages. — Quoi! vous savez lire? dit le seigneur, et il l'interrogea sur sa lecture. Il fut surpris de son érudition, de son goût et de ses réflexions sensées. Ce n'était point avec un ton dogmatique, avec un air d'assurance qu'elle répondait à ses questions, mais sa voix douce, ses expressions modestes prêtaient, au contraire, un nouvel intérêt aux traits étonnans de sa mémoire et de sa raison. — Agnès, dit le bon seigneur, les soirées sont longues à présent, vous viendrez me voir tous les soirs. Agnès fit la révérence et se retira, car elle pensa que M.me Pépita l'attendait. Mais le soir elle se rendit, avec sa quenouille, aux ordres du bon seigneur. Il était seul avec Zerbain, suivant son usage. Zerbain, surpris mais charmé de cette nou-

veauté, sentit renaître une partie de son enjouement. Il apprit la découverte que le seigneur avait faite des talens d'Agnès, et le désir de les faire mieux connaître lui inspira mille saillies. Agnès, toujours timide mais toujours aimable et sage, répondait avec esprit, avec justesse. Enfin Zerbain prit son luth, Agnès chanta. Jamais le bon seigneur, depuis le départ de son fils, n'avait passé une soirée aussi agréable. Il examinait Agnès : elle était mise comme M.me Pépita, ainsi qu'elle l'avait dit elle-même, et la mode avait bien un demi-siècle de date ; n'importe, ce n'était plus un habit de paysanne et cet habit allait à merveille à la jeune Agnès ; mais il était d'étoffe un peu grossière, et le lendemain le seigneur commanda qu'on lui en achetât un autre. M.me Pépita fut dabord fort étonnée et fort jalouse des attentions du bon seigneur et du plaisir qu'il trouvait

dans la société de l'orpheline, mais comme Agnès n'en était pas moins soumise ni moins laborieuse, elle s'y accoutuma. Dans la suite, M.me Pépita eut une attaque de rhumatisme et elle eut à s'applaudir d'avoir Agnès, non-seulement pour la remplacer dans ses fonctions, mais pour la soigner. Agnès semblait se multiplier; elle veillait à tout, consolait la gouvernante, conseillait le bon seigneur. M.me Pépita resta souffrante et moins agile; la jeune Agnès conserva l'autorité dans le château et tout n'en alla pas plus mal. Elle était si active, si économe et si habile que la basse-cour n'avait jamais été si florissante, les meubles mieux rangés, la table mieux servie, et qu'au bout de l'année le bon seigneur eut dans son épargne de quoi faire réparer une de ses tourelles. Jugez s'il dut s'attacher à Agnès! oui, il s'y attachait beaucoup;

il n'aurait pu se passer d'elle, elle faisait alors tout le bonheur de sa vie, mais il ne disait pas un mot qui eût rapport à son fils. Zerbain trouvait ce silence bien bizarre, et Zerbain avait tort. Le seigneur aimait, estimait Agnès, mais elle était sans naissance et sans fortune ; il ne pouvait encore se résoudre à l'adopter pour sa fille.

Déjà deux ans s'étaient écoulés ; Zerbain n'y pouvait plus tenir. Cette amitié qui avait fait le charme et l'orgueil de son enfance était donc anéantie du côté de Médard ? Ses parens, qui avaient conçu pour lui de si grandes espérances, lui répétaient sans cesse que le jeune seigneur ne reviendrait plus, qu'il devrait l'aller trouver à Toulouse, que c'était-là peut-être que l'attendait cette grande princesse qu'il devait épouser un jour. Zerbain souriait au nom de la grande princesse, mais l'idée d'aller

rejoindre Médard, de s'éclairer sur sa situation; par ses sentimens, ne lui paraissait pas si déraisonnable. Il se familiarisait avec ce projet de voyage; il ne se [illegible] pas des talens merveilleux; mais [illegible] il pouvait prétendre au titre de troubadour. Il résolut de marcher sur leurs traces; et un jour, sans en rien dire au château, n'ayant mis que ses parens dans sa confidence, son luth suspendu à son baudrier, il quitta le village d'Arrigues et partit pour la capitale.

CAROLINE. Ah! je suis aussi curieuse que lui, pour le moins, de savoir ce qu'y faisait Médard.

M.me DE JONCHÈRE. Le comté de Toulouse renfermait à cette époque la plus grande partie des provinces méridionales de la France. Le vieux Raymond qui en était possesseur, célèbre par ses exploits, par ses vertus, se préparait à partir pour la croisade.

TÉOPHILE. Mais enfin, maman, qu'est-ce que c'était donc que la croisade ?

M.me DE JONCHÈRE. Je vais te l'expliquer, mon enfant. Tu sais que les Selgioucides s'étaient emparés sur les Fatimites, de la Syrie et de la Palestine que ceux-ci avaient précédemment conquises sur les Abbassides. Sous le règne des différens califes, les chrétiens que la dévotion portait à faire le pélerinage de la Terre sainte y étaient traités avec indulgence, mais sous la domination des Selgioucides ils éprouvèrent des vexations de toutes les espèces. Les uns étaient dépouillés, d'autres emprisonnés, battus de verges ou réduits en esclavage. Un moine de Picardie nommé l'ermite Pierre, ayant fait lui-même ce voyage, peignit à son retour avec tant de véhémence les maux qu'ils avaient à souffrir, que l'indignation s'empara

de tous les cœurs. On disait hautement qu'il était honteux pour la chrétienté que les saints lieux restassent au pouvoir des infidèles, et le pape Urbain II encouragea le zèle des guerriers qui parlaient de venger cet affront et de marcher à la conquête de Jérusalem. Il promit les indulgences, c'est-à-dire la rémission de leurs péchés, à ceux qui s'enrôleraient pour cette pieuse entreprise. Dans un concile tenu à Clermont, il prononça un long discours pour y déterminer les assistans, et ceux qui firent le serment d'aller combattre les infidèles reçurent de ses mains une petite croix de drap rouge. C'est de là que vinrent le nom de croisade que l'on donna à ces expéditions, et celui de croisés que portèrent ceux qui y concoururent. La première troupe de ces croisés, au nombre de quatre-vingt mille, sans compter les femmes, les

enfans, les moines et les religieuses qui, excités par l'espoir des indulgences, voulurent absolument être du voyage, se mit en route sous la conduite de l'ermite Pierre et d'un chevalier nommé Gautier Sans-Avoir.

THÉOPHILE. Pourquoi donc, Sans-Avoir ?

M.me DE JONCHÈRE. Parce qu'il ne possédait rien au monde que son épée; mais il espérait bien se procurer une principauté dans la Palestine. Il n'est pas étonnant qu'un pareil aventurier s'engageât volontiers dans cette entreprise; mais l'enthousiasme gagnant par degrés, on vit des princes, comme Raymond, comte de Toulouse, abandonner des états vastes et florissans, des chevaliers vendre leurs domaines pour aller, disaient-ils, en chercher d'autres à la Terre sainte. Quels avantages pouvaient-ils trouver à cet échange et que

de dangers, de maux à souffrir! Que de sang à répandre avant d'y parvenir! Aux rêves de l'ambition et du fanatisme se joignit encore un préjugé funeste qui couvrit presque de déshonneur les seigneurs, les rois mêmes qui ne partagèrent pas cet engouement. On les accusa de préférer le repos, la mollesse à la religion et à la gloire. Les quatre-vingt mille premiers croisés traversèrent la Hongrie, afin de se rendre à Constantinople, où régnait alors Alexis Comnène, dont ils espéraient obtenir du secours pour passer en Asie; mais ces soldats, mal disciplinés, mal gouvernés, manquant de vivres et de provisions en tout genre, commirent sur la route mille brigandages. Les Hongrois qui, pour la plupart, n'étaient pas encore convertis, leur parurent aussi coupables pour le moins que les Musulmans, et poussés à la fois par le be-

soin et l'horreur de l'idolâtrie, ce fut contre eux qu'ils dirigèrent leurs premiers coups. Ceux-ci opposèrent aux croisés une juste résistance ; ils les poursuivirent, les massacrèrent, et il n'arriva pas à Constantinople la moitié des croisés qui avaient quitté leurs foyers pour la Palestine. L'Empereur grec, très-alarmé de leur arrivée, feignit d'applaudir à leur zèle, et se hâta de leur donner tous les moyens possibles pour sortir de ses états. Ils traversèrent le Bosphore, et s'avancèrent sur les terres des Selgioucides. Kilidge Arslan, l'un d'eux, sultan, ou, comme disent quelques écrivains, soudan de Nicée, tailla en pièces ces malheureux chrétiens. Gautier Sans-Avoir perdit la vie ; le reste des croisés prit la fuite, et l'ermite Pierre n'en ramena que trois mille à Constantinople, où ils attendirent les nombreux renforts qu'on leur préparait en France et [illegible]

Italie, et parmi lesquels devait marcher le comte Raymond [illegible]ème. Tout ceci, mon enfant, est consigné dans l'histoire.

ALPHONSE. Maman, et Zerbain, que fit-il à Toulouse ?

M.me DE JONCHÈRE. Il n'alla point chercher Médard; il se logea dans un petit réduit écarté, mais il questionna tous les gens qu'il rencontra dans les promenades publiques sur ce qui se passait à la cour. Il apprit avec un grand serrement de cœur que l'on s'occupait beaucoup alors du mariage prochain d'un jeune chevalier avec une riche et belle veuve, M.me de Sénat. Elle avait fait des difficultés d'abord, mais elle s'était laissée gagner par les instances du chevalier. Zerbain crut alors que toutes les vieilles commères d'Artigues étaient des sorcières. Ah! dit-il, je le verrai, il m'entendra, je vaincrai ma timidité

pour ramener mon ami. Il se présente aux portes du palais ; il ne dit pas son nom, mais il montre son luth, et s'annonce comme un troubadour arrivant d'une contrée lointaine. Il est introduit, car Raymond aimait les arts et les encourageait constamment. Zerbain était bien ému en arrivant au milieu du cercle. En sortant du village, jugez combien tant d'éclat, de magnificence et tant d'auditeurs devaient l'interdire ! Il chercha des yeux Médard, et l'aperçut auprès d'une belle dame, éblouissante de pierreries. Médard éperdu, venait de reconnaître le troubadour. Muet, immobile, le regard troublé, il ne pouvait encore démêler ce qui se passait dans son cœur, ni deviner ce qui amenait Zerbain à la cour. Le jeune troubadour s'incline devant Raymond, excuse d'une voix faible et tremblante l'embarras qu'il éprouve, On lui apporte un

siéger. Il s'assied, prend son luth, s'excite au courage, et prélude en tremblant encore. Cependant sa jeunesse, sa modestie, son air doux et naïf intéressaient déjà l'assemblée. Un murmure flatteur se fait entendre. Zerbain commence; insensiblement sa voix se rassure, il se surpasse; le premier morceau obtient des applaudissemens nombreux. Zerbain continue, et quelles romances va-t-il choisir? Celles précisément dont le sujet lui a été fourni par Médard, celles où il a peint les charmes de leur amitié mutuelle et les grâces touchantes d'Agnès. Ce nom retentit au fond de l'ame de Médard. Zerbain qui l'observe, s'en aperçoit; il veut frapper un dernier coup. Il annonce une autre romance. On fait silence. Zerbain fait entendre des sons si plaintifs, qu'ils disposent tout le monde à l'attendrissement; il s'attendrit bientôt lui-même, sa voix prend une

inflexion plus touchante; il improvise enfin ces trois couplets, c'est-à-dire, qu'il en compose sur-le-champ les paroles et la musique.

Un chevalier de haut lignage
Au fond d'un champêtre séjour
Avait passé son premier âge,
Sans jamais songer à la cour.
Loin d'une grandeur mensongère
il avait placé son bonheur,
Et ne désirait que le cœur
D'une aimable et simple bergère.

Par les doux nœuds du mariage
Un jour ils devaient être unis;
Au retour d'un pélerinage
L'un à l'autre ils étaient promis.
Vain espoir! durant le voyage
Le chevalier changea d'amour,
Et pour les dames de la cour
Oublia bientôt son village.

Dans un tems hélas! plus prospère,
Il avait connu l'amitié.
Mais l'ami, comme la bergère,
De l'ingrat se voit oublié.

Atteints d'une douleur mortelle,
Ils confondent en vain leurs vœux;
Et le désespoir de tous deux
Est l'ouvrage d'un infidèle.

Il n'avait pas fini la ritournelle que Médard était dans ses bras. — Non, non, s'écriait-il, je me suis abusé moi-même, et je n'ai pas cessé de vous aimer l'un et l'autre! Viens, Zerbain, arrache-moi de ces lieux enchantés; je veux les fuir, je veux retourner au village. A ces mots, le grand oncle se lève et demande l'explication d'une scène si imprévue. Médard se tourne vers Raymond, et raconte avec ingénuité tout ce qui s'est passé, d'abord au château d'Artigues, ensuite à Toulouse, son embarras vis-à-vis de ses parens, son admiration naissante pour M.me de Sénac, enfin sa résolution de l'épouser et d'obéir; mais Zerbain a détruit cette résolution; il ne causera pas la mort d'Agnès; il n'ou-

bliera plus les amis de son enfance. La belle veuve l'écoutait d'un air irrité. — Quel outrage! s'écrie-t-elle. Médard, je te rends ta parole, je méprise ta personne et ton cœur; mais sera-t-il dit qu'aucun chevalier ne voudra venger mon injure? Je promets ma main au vainqueur de Médard. A l'instant, vingt héros se lèvent, et la veuve se rassied triomphante. Zerbain pâlit; il commence à sentir à quels dangers son zèle inconsidéré vient d'exposer son ami. — C'est trop, dit Raymond, je ne permettrai qu'un combat. Que l'on tire au sort. On obéit : le sort désigne le chevalier de Florillac. Il met un genou en terre devant la veuve, et jette son gant aux pieds de Médard qui le ramasse. Le comte remet le combat au lendemain. Cependant les parens de Médard, furieux contre lui, contre Zerbain, s'avancent et menacent

le troubadour. Le comte déclare qu'il le prend sous sa protection. Il ordonne qu'on laisse librement se retirer les deux amis, et Médard accompagne Zerhain à sa retraite. Là, Zerhain se jette à son col, fond en larmes, et lui demande cent fois pardon de ce qu'il a fait. — Je voulais ton bonheur, s'écrie-t-il, et je vais exposer ta vie! Il veut combattre à sa place; il le conjure de lui prêter son armure. Médard sourit; un combat ne le trouble pas; c'est d'Artignes, de son père et d'Agnès qu'il s'inquiète. Avec quel intérêt il apprend les bontés du seigneur pour l'orpheline, et l'espoir que Zerhain en avait conçu! La nuit s'écoule dans cet entretien. Médard, au point du jour, voulut sortir pour aller chercher ses armes. Zerhain était au désespoir; il s'attachait à lui, il se demandait en frémissant comment il avait pu quitter son

village pour opérer un pareil chef-d'œuvre ; il lui semblait alors qu'il l'aurait dû prévoir. — Que répondrai-je au seigneur d'Artigues, disait-il, quand il me redemandera son fils ? Que me répondrai-je à moi-même quand j'aurai perdu mon ami ? Médard s'échappe. L'heure se passe. Zerbain, à chaque instant, sentait croître son épouvante. D'abord, dans une agitation incomparable, il marchait, il bondissait dans sa petite chambre ; épuisé par ses tourmens, il s'était jeté enfin sur son lit, et y restait anéanti. Tout-à-coup Médard reparaît, il s'élance ; il était vainqueur. Zerbain tombe sur ses genoux et remercie l'Être suprême ; ensuite les deux amis s'occupent à composer une lettre pour le bon seigneur, où ils lui font un aveu naïf de tout ce qui s'est passé. Ils implorent son pardon, ils le conjurent de ne pas les accabler de sa colère, d'é-

pargner surtout l'innocente Agnès, et de renouveler la promesse qu'il avait faite à son fils à son départ. Jusqu'au retour du messager, Médard reste caché dans la petite chambre de Zerbain. Enfin, cette réponse qu'ils désiroient et qu'ils redoutoient, cette réponse arrive. Ils l'ouvrent en tremblant. Elle était sévère la lettre du seigneur d'Artigues! Zerbain était un traître, Médard un rebelle; cependant il voulait bien encore user envers eux de clémence, il voulait bien renouveler sa promesse, mais à d'autres conditions. Il fallait recommencer les quatre années d'épreuve, et les aller passer à la terre sainte; il fallait partir avec le comte Raymond, et partir sans même lui dire adieu. Il ne voulait revoir son fils que lorsque, par son obéissance et par ses exploits, il aurait expié sa faute. Quant à Zerbain, il était pour jamais exilé des

château d'Artigues, à moins qu'il ne suivît Médard à la croisade, qu'il ne veillât sur ses jours.... — Il m'aime encore! s'écria Médard, la bonté de son cœur le trahit malgré lui. Eh bien! soumettons-nous, Zerbain, partons ensemble; nous ne serons pas si malheureux; l'amitié nous fera supporter l'éloignement de notre patrie, de mon père, de tes parens et d'Agnès; nous reviendrons couverts de gloire, et nous aurons mérité peut-être le pardon qui nous est promis.

Les deux amis se rendirent au palais. Ils embrassèrent les genoux du comte, et lui demandèrent la croix. Raymond qui, à son âge, avec tant de devoirs à remplir, croyait acquitter le plus saint de tous, en partant pour la croisade, applaudit à la résolution des deux amis. Il se félicite d'emmener avec lui le jeune troubadour, dont les talens charmeront

les fatigues du voyage ; il se charge d'appaiser le grand oncle, les grands cousins et de réconcilier Médard avec eux. Le grand oncle répondit avec toute la déférence convenable aux sollicitations du comte ; il embrassa son neveu, mais il lui annonça le lendemain matin qu'il épousait lui-même M.me de Sénac. Toute la cour croyait rêver à la nouvelle de ce mariage. Médard la reçut sans humeur sans regret pour la fortune dont son oncle le privait de cette manière : car il avait déclaré que, s'il n'avait pas d'enfant, il ferait de sa femme son héritière. Médard apprenait du moins à juger des sentimens qu'il croyait avoir inspirés à la veuve ; elle ne craignait pas de dépouiller celui qu'elle avait fait semblant d'aimer. Il donna cependant un soupir au souvenir des tourelles que l'héritage du grand oncle aurait pu rétablir *un jour.* Il se flatte que l'écon-

nomie d'Agnès et les trésors qu'il allait recueillir à la terre sainte et sur lesquels il comptait fermement à l'imitation de tant d'autres, en dédommageraient son père. Il fut docilement rendre ses devoirs à sa tante qui le reçut avec hauteur et témoigna le plus profond dédain au troubadour. Quelques mois s'écoulèrent et les préparatifs de la croisade furent terminés. Médard et Zerbain suivirent le comte sur la frontière, laissant Mme d'Artigues enceinte à Toulouse le bon seigneur tranquille dans son château, bien recommandé aux soins de la tendre Agnès, et les parens du troubadour admirant les événemens extraordinaires dont la vie de leur fils était semée. Le voyage de Toulouse était déjà un grand effort ; celui de la Terre sainte avait de quoi les émerveiller, et ils ne doutaient pas que ce ne fût un acheminement à son hymen avec la grande

princesse qu'ils avaient toujours en perspective. Il était clair que cette princesse serait la fille de quelque soudan; voilà pourquoi dans la dernière lettre qu'ils lui firent écrire par le curé (car vous imaginez bien qu'ils n'écrivaient pas eux-mêmes) ils lui recommandèrent de ne pas l'épouser avant qu'elle fût chrétienne. Nous laisserons, mes amis, nos jeunes héros voler à la fortune et à la gloire; c'est un grand voyage, en effet, que celui de la Terre sainte! prenons le tems de nous y préparer.

THÉOPHILE. Maman, encore un mot, je vous en prie. Pourquoi donc avez-vous dit l'empereur grec en parlant de l'empereur de Constantinople? Est-ce qu'il n'était pas Romain?

M.me DE JONCHÈRE. Depuis que Rome ne leur était plus soumise, depuis qu'ils étaient séparés de la religion romaine et *qu'un autre* empereur régnait en Oc-

cident, on appelait Grecs les habitans de Constantinople, parce qu'il aurait été absurde de leur conserver alors le titre de Romains.

THÉOPHILE. Ah! Rome ne leur était plus soumise?

M.me DE JONCHÈRE. Non. Je t'ai parlé bien des fois des barbares sortis de la Germanie qui avaient envahi toutes les provinces occidentales de l'empire; les Hérules, les Goths, les Lombards dominèrent successivement en Italie. Charlemagne roi de France vainquit les Lombards, fut proclamé empereur par les Romains, et les papes les gouvernèrent sous sa protection.

THÉOPHILE. Et les habitans de Constantinople n'étaient plus chrétiens.

M.me DE JONCHÈRE. Ils étaient chrétiens, mais schismatiques, c'est-à-dire qu'ils admettaient quelques opinions, quelques pratiques religieuses qui ne

s'accordaient pas avec celles de l'église catholique. Ces différences composent la religion grecque qui est encore professée par les anciens habitans des provinces appelée aujourd'hui Turquie d'Europe et d'Asie, par les Russes, par les Coptes et par les Arméniens, à quelque différence près.

CHAPITRE VIII.

A PEU PRÈS à cette même époque on établit de nouveaux magistrats nommés censeurs *. Il fallait avoir été consul pour devenir censeur. Ils furent chargés d'administrer les revenus de l'état et de faire tous les cinq ans le cens ou dénombrement du peuple. On célébrait à cette occasion une fête qu'on appelait Lustrum, parce qu'on y faisait de grandes libations d'eau lustrale. C'était de l'eau dans laquelle les prêtres plongeaient un des tisons des sacrifices, et elle était réputée sacrée. Ce fut de là qu'on prit l'habitude d'appeler lustre l'espace de cinq années. Dans la suite

* Etablissement des censeurs, 440 ans avant J.-C., 312 an de Rome.

on donna aux censeurs le droit de surveiller les mœurs, et ils dégradèrent quelquefois des sénateurs eux-mêmes pour cause d'immoralité.

Il y eut une nouvelle guerre contre les Veïens; elle fut longue et meurtrière. Le siége de Veïes dura dix ans*. Le consul Camille imagina de faire creuser un chemin sous terre pour pénétrer dans la ville. Il y fit descendre une partie de son armée; il donna un assaut, qui attira tous les Veïens sur les remparts, et pendant ce temps les Romains, perçant la terre, vinrent les attaquer par derrière et les jetèrent dans l'étonnement et l'épouvante. Les Veïens furent vaincus et leur ville mise au pillage.

Camille, qui avait rendu un si grand

* Prise de Veïes, 393 av. J.-C., 359 an de Rome.

service aux Romains, leur devint odieux; d'abord parce qu'il fit atteler à son char de triomphe quatre chevaux blancs et que cet attelage était celui qu'on attribuait au soleil; mais surtout pour avoir fait vœu à Apollon, durant le siége, que, s'il prenait la ville, il consacrerait au temple de Delphes la dixième partie du butin. Ce ne fut pas sans de grandes difficultés, sans de grands murmures qu'on vint à bout de faire rendre à chacun la dixième partie de ce qu'il avait pris. Pour que le présent fût plus honorable, le sénat souhaitait qu'il fût en or. Ce métal était fort rare alors chez les Romains, même dans le trésor public. Leurs richesses consistaient principalement en terres, en denrées et en esclaves. Il fallut que les dames romaines donnassent leurs bijoux pour ajouter au présent. On fit faire une grande coupe d'or qui fut envoyée

à Delphes. Pour reconnaître le sacrifice que les dames avaient fait, on leur accorda le privilége d'arriver aux fêtes publiques montées sur des chars, et l'honneur d'être célébrées, après leur mort, dans des oraisons funèbres, ce qui jusque là avait été réservé aux hommes.

Camille, faisant la guerre aux Falisques quelque tems après, dut ses succès à sa générosité. Un maître d'école de la ville, espérant être bien récompensé, lui amena les fils des principaux citoyens de Falères, en lui disant qu'il pourrait désormais leur imposer telle condition qu'il lui plairait, qu'ils souscriraient à tout pour recouvrer leurs enfans. Camille eut horreur de cette perfidie. Il fit lier les mains derrière le dos à l'instituteur et le renvoya, avec ses élèves, aux Falisques, qui, touchés de sa grandeur d'ame, demandèrent à s'allier aux Romains.

Le peuple, depuis la prise de Veïes, demandait qu'on envoyât une colonie dans cette ville. Ce partage eût affaibli Rome, eût divisé les intérêts et les volontés des citoyens. Ce ne fut pas sans peine qu'on les détermina à se contenter de la distribution des terres. Camille, en s'opposant avec chaleur contre ce projet, acheva de se rendre odieux au peuple qui l'accusa de s'être approprié une partie de ce qui, dans le butin de Veïes, devait être remis au trésor public. Camille, qui vit bien qu'on cherchait un prétexte pour le perdre, s'exila volontairement à Ardée; mais en partant il céda au mouvement de sa colère et pria les dieux de mettre bientôt les Romains dans le cas de regretter Camille, prière bien contraire à celle qu'avait faite Aristide lorsqu'il avait été exilé d'Athènes. Puissent mes concitoyens, avait-il dit,

ne s'apercevoir jamais qu'il leur manque Aristide. Les vœux babares de Camille sont l'unique tache à sa gloire, et ils furent bien terriblement exaucés.

M.me DE JONCHÈRE. ALLONS, Alphonse, fais le bonheur de ton frère; parle-lui de la guerre de Troie.

ALPHONSE. Oui, maman. Que l'on prenne place; je tousse, j'éternue et je commence.

Pélops, fils de Tantale roi de Phrygie, qui le fit servir en festin aux dieux pour éprouver leur puissance, ayant été ressuscité par Jupiter, passa en Grèce, épousa Hippodamie proche parente d'Eurysthée et, en raison de cette alliance, prétendit lui succéder au royaume d'Argos. Il défia Hyllus fils d'Hercule à un combat singulier et, l'ayant vaincu, demeura paisible possesseur de l'Argolide; il étendit ensuite ses conquêtes et donna son nom à toute la presqu'île qui fut en conséquence appelée Péloponnèse.

THÉOPHILE. Mais nous savions déjà tout cela.

ALPHONSE. Tant mieux pour vous ; mais moi, je procède avec méthode, je commence par le premier commencement. Ah ! ça, *Peloponnèse*, j'en étais là quand Théophile m'a interrompu. Pélops eut pour fils Atrée et Thyeste, qui se détestèrent au moins autant qu'Etéocle et Polynice. Atrée ayant voulu épouser une jeune princesse nommée Erope, Thyeste la lui enleva, l'épousa lui-même, et elle était devenue grosse lorsqu'Atrée vainquit son frère. Il reprit Erope et fit élever comme le sien le fils de Thyeste, afin de s'en servir pour se venger un jour. Ce jeune homme nommé Plisthène, s'attacha naturellement à celui qu'il croyait son père, et Atrée lui ayant confié les torts dont son frère était coupable envers lui, sans réfléchir da-

vantage à cette action, il partit pour assassiner Thyeste. Il allait lui plonger son épée dans le sein lorsque Thyeste reconnut cette épée qui était la sienne et qui était demeurée entre les mains d'Erope pour la remettre à son fils. — Arrête ! lui cria-t-il, je suis ton père ! Plisthène, interdit, écouta le récit de Thyeste, et, révolté de la perfidie de son oncle, retourna dans Argos pour l'accabler de reproches. Alors Atrée jura de se venger à la fois du père et du fils. Il feignit d'être touché des discours de Plisthène et de vouloir se réconcilier avec son frère. Celui-ci, dont l'ame était plus sensible, fut charmé de ces dispositions favorables et quitta Sparte, où il régnait, pour se rendre auprès d'Atrée. Atrée fit égorger Plisthène et en fit servir les membres à son frère. Il lui apprit ensuite, avec une ironie féroce de quel mets il s'était r

tié, et l'on dit que le soleil lui-même recula d'horreur à l'aspect de ce festin. Le malheureux Thyeste en mourut de douleur. Egisthe son fils ; qu'il avait eu d'un autre mariage, punit Atrée en lui ôtant la vie, mais il fut mis en fuite par les fils de ce prince qui s'emparèrent de Sparte. Mélénas l'eut en partage ; son frère Agamemnon garda pour lui Argos et Mycènes. Agamemnon épousa Clitemnestre, et Ménélas épousa Hélène, toutes deux filles de Léda et de Tyndare roi d'Olympie, et sœurs de Castor et de Pollux. Ce fut cette Hélène, la plus belle des mortelles, qui fut avec une pomme d'or le sujet de la guerre de Troie.

THÉOPHILE. Mais que veux-tu donc dire, avec une pomme d'or?

ALPHONSE. Oui. Tu sais qu'il y avait une néréide nommée Thétis. Junon, voyant combien elle était belle, crai-

gnit qu'il ne prît fantaisie à Jupiter d
l'épouser et elle la maria elle-même au
vieux Pélée, fils d'Eaque roi d'Egine
et de Thessalie. Elle mit une grande
pompe à ce mariage et tous les dieux
y assistèrent ; on n'en exclut que la
Discorde que Jupiter avait déjà chassée
de sa présence. Pour se venger, elle se
glissa furtivement dans la salle du fes-
tin et jeta sur la table une pomme d'or
sur laquelle étaient inscrits ces mots :
« A la plus belle. » Toutes les déesses
aussitôt voulurent s'en emparer ; elles
se la disputèrent et les plus laides y
prétendirent comme les autres. Il fallut
que Jupiter interposât son autorité, ainsi
que le fait maman lorsque ma cousine me
querelle.

Caroline. Ah ! vraiment, Alphonse,
j'aime bien cette réflexion ! comme si
ce n'était pas toujours toi qui commen-
ces la dispute !

THÉOPHILE. Mon dieu, vous avez donc oublié que vous avez promis, depuis l'histoire d'Aristomène que vous seriez toujours d'accord.

M.me DE JONCHÈRE. Je m'étonne qu'Alphonse parle si légèrement de ses querelles avec sa cousine.

ALPHONSE. Oh ! ce n'est que pour plaisanter. Comme dit mon frère, nous ne nous querellons plus ; je parle du tems où j'étais tout petit, il y a deux mois. Enfin Jupiter fronçant ses noirs sourcils, ce qui suffisait pour ébranler tout l'Olympe, déclara qu'il n'y avait que Junon, Minerve et Vénus qui pussent prétendre au prix de la beauté, et qu'il ne s'agissait que de décider entre elles. Il aurait été difficile que les dieux fussent sans partialité à leur égard. On convint donc de s'en rapporter, pour cette décision, à un simple mortel, et l'on choisit un jeune berger,

nommé Pâris, élevé par les nymphes sur le mont Ida, non pas le mont Ida en Crète, mais en Asie. Les trois déesses n'épargnèrent rien en particulier pour le gagner. Junon lui promit des empires, Minerve la sagesse, et Vénus la plus belle femme de la terre. Après les avoir toutes trois bien contemplées, ce fut pour Vénus qu'il se décida.

THÉOPHILE. Oh! il aurait dû se décider pour Minerve, puisqu'elle lui offrait la sagesse, n'est-ce pas, maman?

M.me DE JONCHÈRE. Minerve ne donnait pas alors une grande preuve de la sienne, en disputant le prix de la beauté; d'ailleurs Pâris ne devait pas décerner ce prix en raison des avantages qu'on lui offrait; car, bien que ce jugement portât sur une chose très-frivole, il devait toujours être impartial.

ALPHONSE. Ce berger Pâris était fils de Priam, roi de Troie, qui avait suc-

cédé à ce même Laomédon qu'Hercule avait puni de sa mauvaise foi. Voulez-vous que je vous raconte l'histoire de Laomédon ?

THÉOPHILE. Non, non, nous nous en souvenons fort bien. Allons, va donc.

ALPHONSE. Priam avait déjà beaucoup d'enfans, lorsque sa femme Hécube étant grosse de Pâris, l'oracle déclara que cet enfant causerait la ruine de tous les autres. En conséquence, dès qu'il fut né, Priam donna l'ordre qu'on le fît mourir ; mais Hécube séduisit l'esclave chargé de cette exécution cruelle, et il consentit à l'exposer seulement sur le mont Ida. Là il fut recueilli par les nymphes, et, dans la suite, épousa l'une d'elles, nommée Œnone qui avait reçu d'Apollon des leçons dans la médecine et le don de prédire l'avenir. Elle lui apprit qui il était, et lui fit promettre qu'il

ne la quitterait jamais, afin de faire mentir l'oracle; mais après le jugement des trois déesses, la femme que lui avait promise Vénus, et dont il se faisait une idée ravissante, le dégoûta d'Œnone. Il s'ennuya sur le mont Ida, et il en descendait souvent pour aller dans la ville de Troie se mêler aux fêtes guerrières qu'on y célébrait. Un jour Pâris eut la gloire de vaincre Hector, fils aîné de Priam, et le héros le plus célèbre de l'Asie. Un tel exploit excita la surprise et la curiosité du roi. Il fit approcher le jeune vainqueur, lui demanda son nom, et Pâris, embrassant ses genoux, lui apprit qu'il était son fils. Priam ne put résister à ses grâces, à sa valeur, aux larmes d'Hécube, et, malgré l'oracle, serra Pâris entre ses bras. Il abandonna Œnone et resta près de son père. Quelque tems après, celui-ci l'envoya en ambassade chez Ménélas, pour redemander Hésione

sa tante, qui s'était retirée à Sparte après la mort de Télamon. Tu ne veux pas absolument que je te raconte l'histoire de Télamon.

THÉOPHILE. Eh non! je veux faire le siége de Troie.

ALPHONSE. Ah! vraiment, nous n'y sommes pas encore. Pâris vit alors Hélène, c'était la plus belle des femmes. Vénus la lui avait promise, et Hélène se détermina à abandonner son mari pour accompagner Pâris. Dans sa première jeunesse elle avait été enlevée par Thésée qui ensuite, saisi de remords, l'avait rendue à ses parens. Ménélas craignant qu'un jour elle ne lui fût ravie, avait fait jurer à un grand nombre de princes, qui étaient ses rivaux, que si ce malheur lui arrivait jamais, ils se joindraient à lui pour punir le ravisseur. La crainte de s'attirer tant d'ennemis à la fois avait servi en effet à contenir ces

amans jaloux ; ensuite ils s'étaient consolés. La plupart s'étaient mariés et ne pensaient plus ni à Hélène ni à leur serment, lorsque Ménélas en réclama l'exécution. Il avait fait redemander sa femme à Priam avec des expressions si insultantes que Priam, qui avait d'abord blâmé son fils et avait voulu renvoyer Hélène, crut alors son orgueil intéressé à la refuser à Ménélas. Il se flattait sûrement aussi que les Grecs ne franchiraient pas les mers en assez grand nombre pour la lui arracher, mais aux anciens adorateurs d'Hélène se joignirent plusieurs jeunes héros qui, sans avoir rien promis, saisirent cette occasion d'aller acquérir de la gloire.

M.me DE JONCHÈRE. Dis-nous, je te prie, les noms des princes les plus célèbres qui allèrent à la guerre de Troie.

ALPHONSE. Mais je crois que ce furent . . . . . attendez donc . . . . . les

deux Atrides, Ulysse, Ajax fils d'Oilée, Ajax fils de Télamon et Teucer, son frère fils de Télamon et d'Hésione, Achille et son ami Patrocle, Palamède, Diomède, Philoctète, Idoménée, Nestor, Stentor, Calchas, Acamas et Démophon, Machaon et Podalire.

M.me DE JONCHÈRE. Fort bien. Nous savons ce que c'était que les deux Atrides, dis-nous ce qu'était Ulysse.

ALPHONSE. Ulysse était fils de Laërte, roi d'Ithaque, qui lui avait cédé la couronne; il était regardé comme le plus habile de tous les Grecs; on le croyait protégé particulièrement par Minerve et on le surnommait le prudent Ulysse. Il avait depuis long-tems oublié Hélène qui n'avait d'autre mérite que sa beauté, et avait épousé Pénélope, la plus sage et la plus vertueuse des femmes de son tems. Ménélas envoya Palamède chercher Ulysse pour le mener à la guerre

de Troie. Ulysse, pour se dispenser de le suivre, imagina de contrefaire l'insensé. Il faisait toutes sortes d'extravagances ; et, un jour entre autres, il prit une charrue, se mit à labourer la terre et à y semer du sel, mais Palamède, qui devinait son stratagème, prit le jeune Télémaque, fils d'Ulysse, et le plaça dans le sillon ; celui-ci se détourna pour ne pas blesser son fils ; alors Palamède lui dit qu'il n'était pas si fou qu'il voulait le paraître, qu'il devait tenir son serment et qu'il le prendrait pour un lâche s'il refusait de se rendre à Aulis, petit port en face de l'île d'Eubée, où toute l'armée des Grecs se rassemblait. Ulysse n'osa résister plus long-tems, mais dans la suite il se vengea cruellement de Palamède.

Théophile. Qu'est-ce que c'était que Palamède ?

Alphonse. Le roi de l'île d'Eubée, célèbre par son génie. Il avait inventé

les poids et les balances et ajouté plusieurs lettres à l'alphabet. Dans la suite il inventa le jeu des échecs pour amuser les Grecs et leur faire prendre patience durant le siége de Troie qui, comme tu sais, dura dix ans. Ulysse, piqué de ce que Palamède l'avait obligé de quitter Ithaque, cacha dans la tente de ce prince un trésor, qu'il l'accusa ensuite de lui avoir dérobé. On découvrit ce trésor chez Palamède, et les Grecs, abusés par l'apparence, le condamnèrent à être lapidé.

THÉOPHILE. Et tu dis qu'il était le favori de Minerve ? Tu l'appelles le prudent Ulysse ? Vraiment, il avait bien autant de méchanceté que de prudence.

ALPHONSE. Oh! je ne soutiens pas Ulysse; il paraît bien que les Grecs, à cette époque, n'estimaient pas beaucoup la franchise, puisqu'ils ont tant célébré ce *prince*. Par une suite de sa rare pru-

dence, il commençait toujours par répondre un mensonge à chaque question qu'on lui faisait, et les Grecs s'adressaient toujours à lui, quand il était question d'imaginer quelque ruse ou d'employer quelque artifice.

THÉOPHILE. Et Ajax, fils d'Oilée?

ALPHONSE. Il était roi de Locres en Thessalie et très-célèbre par sa rare valeur. L'autre Ajax était aussi fort brave, mais il n'avait pas le même mérite, parce qu'il était invulnérable, excepté dans un endroit de la poitrine qui n'était connu que de lui. Acamas et Démophon étaient les fils de Phèdre et de Thésée. Calchas était le devin le plus célèbre de la Grèce. Machaon et Podalire étaient deux habiles médecins, fils d'Esculape. Diomède était fils de Tydée, roi de Calydon, et neveu, par conséquent, de Méléagre et de Déjanire. Idoménée était fils de Minos et

régnait alors en Crète. Nestor était fils de Neptune et roi de Pylos; il parvint à la vieillesse la plus avancée, et fut célèbre par sa valeur et par la sagesse que lui avait acquise une si longue expérience. Stentor avait une voix si forte et si sonore que, lorsqu'il parlait, on croyait entendre cinquante personnes à la fois. Quant à Philoctète, tu sais que c'était un ami d'Hercule, qui avait assisté à sa mort et enterré ses flèches, par son ordre, sur le mont Œta, après avoir promis de ne révéler à personne l'endroit où il les avait placées. Calchas ayant prédit qu'on ne prendrait point la ville de Troie, si l'on n'avait les flèches du grand Alcide, Ulysse se rendit en Thessalie, et là, par son adresse et son éloquence, il séduisit si bien Philoctète, que celui-ci, n'osant dire dans quel endroit les flèches étaient cachées, frappa du pied la terre, croyant ainsi

ne pas trahir son serment. Hercule, néanmoins, le punit sévèrement de ce parjure; une des flèches tomba sur son pied, et le venin de l'hydre de Lerne, dont elles étaient imprégnées, enflamma considérablement la blessure. Elle devint si profonde, si infecte, que les Grecs, embarqués dans la suite avec lui pour l'Asie mineure, ne purent supporter l'incommodité qu'il leur causait, et ayant relâché à l'île de Lemnos, ils profitèrent de son sommeil pour l'abandonner dans cette île: elle était encore déserte. Il y resta pendant plusieurs années, seul, malade, désolé, n'ayant pour nourriture que les coquillages qu'il allait ramasser en se traînant sur le rivage, et les oiseaux qu'il tuait avec ses flèches; mais Calchas ayant encore insisté sur la nécessité d'avoir les armes d'Hercule, Ulysse vint chercher Philoctète à Lemnos. Il le trouva si souffrant de sa bles-

sure, si aigri contre les Grecs, et en particulier contre lui, qui l'avait déterminé à trahir son serment, qu'il refusa long-tems d'aller à Troie. Il accabla d'abord Ulysse de reproches, mais enfin il partit avec lui; et Machaon et Podalire le guérirent de sa blessure.

THÉOPHILE. Et puis, qu'est-ce que c'était qu'Achille ?

ALPHONSE. Le fils de Thétis et de Pelée, aux noces desquels avait été apportée la fatale pomme, première cause de tout ce débat. Sa mère ne pouvant obtenir pour lui l'immortalité, le rendit du moins invulnérable, en le plongeant dans les eaux du Styx; mais comme elle le tenait par le talon pour l'y plonger, il resta susceptible d'être blessé dans cet endroit. On prédit à Thétis que son fils pourrait, à son choix, mener une longue vie sans honneur, ou mourir jeune et comblé de gloire. La tendresse

maternelle lui fit préférer le premi
parti ; et voyant que le centaure Chi-
ron, auquel elle l'avait confié depuis
sa naissance, cherchait à le rendre bel-
liqueux, ne l'ayant même nourri, dans
ce projet, que de la moëlle des lions et
des panthères, elle craignit qu'il ne lui
inspirât le désir d'aller à la guerre de
Troie. Elle le retira des mains du cen-
taure, et, comme il était bien jeune en-
core, elle l'habilla en femme, et le
conduisit, sous ce titre, à la cour de
Lycomède, roi de Scyros, qui le plaça
auprès de sa fille Déidamie. Achille se
fit connaître à cette princesse, l'épousa
secrètement, et en eut un fils nommé
Pyrrhus ou Néoptolème. Calchas dé-
clara que l'on ne prendrait jamais la
ville de Troie si l'on n'emmenait pas
Achille, et assura qu'on le trouverait
à la cour de Lycomède. Ulysse se ren-
dit à Syros, et y demanda vainement

Achille. Le roi soutint de très-bonne foi qu'il ne l'avait jamais vu. Alors Ulysse, présumant qu'il y avait déguisé, feignit de prendre congé du roi; puis il revint sous l'habit d'un marchand, et offrit aux dames qui entouraient Déidamie, des étoffes et des bijoux, parmi lesquels il avait mêlé des armes. Achille, dédaignant les parures, se jeta sur les épées et sur les javelots. Ulysse le reconnut à ce trait, le fit rougir de rester ainsi caché et travesti parmi des femmes, lui révéla son horoscope, et contribua à lui faire préférer une vie courte, mais glorieuse, à une longue et obscure. Achille partit pour Argos, abandonnant Déidamie, qu'il oublia bientôt pour Iphigénie, fille d'Agamemnon, qui lui fut promise en mariage.

Théophile. Mais il y avait bien aussi quelques héros parmi les Troyens?

Alphonse. Assurément. D'abord le

fameux Hector, et Pâris lui-même; Enée, fils de Vénus et d'Anchise, Memnon, fils de Tithon et de l'Aurore; Sarpédon leur allié, roi de Lycie; Laocoon, grand prêtre d'Apollon et fils de Priam. En comptant ses gendres, ses belles-filles et ses petits-enfans, Priam avait cinquante enfans dans les murs de Troie. On distingue parmi les femmes, Andromaque, femme d'Hector, Cassandre, qui avait été aimée d'Apollon et lui avait promis de l'épouser s'il lui donnait le don de connaître l'avenir; après avoir reçu ce don, elle refusa de tenir sa parole, et le dieu, pour la punir, déclara qu'elle le posséderait en vain, parce que personne ne voudrait croire à ses prédictions; enfin Polixène était la fille cadette de Priam.

M.me DE JONCHÈRE. En voilà bien assez. Repose-toi, mon fils; tu nous diras une autre fois ce qui arriva aux

Grecs dans le port d'Aulis, et ce qui se passa au siége de Troie.

ALPHONSE. Oui, maman. J'ajouterai seulement que les Grecs proclamèrent pour leur général Agamemnon, frère de Ménélas.

Eh bien! mon papa, dit Alphonse, avez-vous eu la bonté de penser à nous? Avez-vous cherché de quel voyageur vous pourriez nous raconter les aventures?

M. de Jonchère. Je ne vous ai point oubliés, mes amis. Je crois que les voyages de M. Gemelli Careri seront capables de vous amuser. Ils abondent, à la vérité, plus en descriptions qu'en événemens, mais ces descriptions ne sont pas sans attrait pour la curiosité; et la quantité de pays que le voyageur a parcourus, leur prête assez de variété pour qu'elles ne fatiguent pas l'attention.

Caroline. Mon oncle, M. Gemelli vit-il encore?

M. de Jonchère. Oh! mon dieu non,

mon enfant ; il y a même bien long-tems qu'il est mort. C'est dans l'année 1693 qu'il a entrepris les voyages dont je veux vous entretenir. Malgré ce long intervalle, ses relations ont perdu fort peu de leur exactitude ; les climats, d'abord, sont restés les mêmes, les aspects et les mœurs n'ont pas beaucoup changé ; d'ailleurs j'aurai soin de rectifier, d'après des ouvrages plus modernes, ce qui pourrait contribuer à vous induire en erreur.

Théophile. Eh bien ! mon papa, vous commencerez donc bientôt ?

Caroline. Mon oncle voudra bien nous dire d'abord ce que c'était que M. Gemelli.

M. de Jonchère. Un Napolitain qui exerçait la profession de jurisconsulte dans sa patrie. En 1693 (il y a plus d'un siècle, comme vous voyez) il avait déjà parcouru toute l'Europe, mais cette

première partie de ses voyages n'est pas parvenue jusqu'à moi.

ALPHONSE. Ah! tant mieux, mon papa, j'en suis bien aise.

M. DE JONCHÈRE. Comment, tant mieux? pourquoi donc?

ALPHONSE. Oh! mon papa, c'est que je n'aime pas les voyages qui n'ont rien d'extraordinaire. Faire le tour de l'Europe! Le beau mérite! Cela ne vaut pas la peine de se déranger.

M. DE JONCHÈRE. Tu permettras cependant que M. Gemelli te parle un peu de la Turquie dans ses nouveaux voyages?

ALPHONSE. Ah! passe pour la Turquie, à cause des grands sabres et des turbans.

M. DE JONCHÈRE. Oui, cela mérite bien que l'on fasse une exception. Eh bien donc! mes amis, M. Gemelli était âgé de quarante ans, lorsque des chagrins

domestiques le déterminèrent à s'éloigner encore pour long-tems de sa famille et de son pays. Il se rendit d'abord à Messine avec le projet de s'y embarquer pour l'Egypte ; mais ne trouvant pas de vaisseau qui pût l'y conduire directement, il fut obligé d'aller d'abord à Malte.

THÉOPHILE. Qu'est-ce que c'est que Malte, mon papa, s'il vous plaît ?

M. DE JONCHÈRE. Une petite île qui se trouvait alors au pouvoir d'un ordre de chevaliers, auxquels on donne encore le nom de chevaliers de Malte.

THÉOPHILE. Quoi ! des chevaliers à présent, mon papa ?

M. DE JONCHÈRE. Ils ont été institués à l'époque des premières croisades. Vous savez que le pélerinage de Jérusalem était fort commun alors et cependant fort dangereux ; quelques catholiques de cette ville s'associèrent et fondèrent

un hospice où ils recevaient et assistaient les pélerins malades ou réduits à la pauvreté ; on les nomma les chevaliers de l'hôpital ou les chevaliers de Saint-Jean. Dans la suite il se forma une autre société de chevaliers qui, au lieu de servir les pélerins, allaient au-devant d'eux sur les frontières de la terre sainte, les escortaient à leur arrivée et à leur départ. Ils furent nommés les templiers, parce qu'après la conquête de Jérusalem ils obtinrent un logement auprès de l'ancien temple de Salomon. Pour se livrer avec plus de zèle à leurs fonctions périlleuses, les templiers avaient imaginé de faire vœu de célibat ; à leur imitation la plupart des hospitaliers calculèrent qu'ils seraient plus dévoués au soin de leurs malades s'ils n'étaient pas distraits par ceux qu'exigent une femme et des enfans. Ceux qui n'approuvèrent pas cette

disposition se séparèrent des hospitaliers et prirent le titre de chevaliers de Saint-Lazare. Cet ordre est resté dans l'obscurité. Les hospitaliers et les templiers, au contraire, s'illustrèrent durant les croisades et prolongèrent par leurs exploits le règne des Chrétiens en Asie. Expulsés enfin par le sultan d'Egypte qui vainquit et chassa presque tous les catholiques de ces contrées, les templiers vinrent s'établir à Paris où ils occupèrent un palais qui s'appelle encore le Temple, en mémoire de ses fondateurs. Les hospitaliers s'emparèrent de l'île de Rhodes sur les Turcs en 1308, et y restèrent pendant longtems en guerre ouverte avec les infidèles, armant de nombreuses galères et faisant sur les souverains d'Egypte, de Barbarie et de Turquie, des captures considérables. On les appela alors les chevaliers de Rhodes. Soliman II,

empereur des Turcs, vint les assiéger dans cette île dont il s'empara en 1522, malgré les efforts vraiment prodigieux qu'ils firent pour la défendre. La relation de ce siége, écrite par M. l'abbé de Vertot, vous intéressera sûrement beaucoup, et je vous promets de vous la donner à lire; mais elle m'entraînerait trop loin si j'entreprenais aujourd'hui de vous en faire un extrait. Enfin les chevaliers capitulèrent; ils abandonnèrent l'île de Rhodes et errèrent quelque tems de rivage en rivage. Charles-Quint, empereur d'Allemagne, roi d'Espagne et d'une partie de l'Italie, leur céda la souveraineté de la petite île de Malte, où ils changèrent de nom pour la seconde fois. Ils s'y fortifièrent, et recommencèrent leurs courses contre les infidèles et soutinrent contre les Turcs un autre siége aussi célèbre et plus heureux que le premier. Ce n'est que

durant le cours de la révolution française que l'île et l'ordre de Malte, en tombant au pouvoir des Anglais, ont perdu toute leur splendeur. L'île n'a guère que vingt lieues de tour; elle est naturellement si aride qu'on y transporte de la terre des pays voisins, et sur ce sol presque factice croissent les plus beaux orangers, les plus beaux figuiers de l'univers, dont les fruits composent la plus grande partie du commerce des habitans. Ces habitans étaient, à l'époque du voyage de M. Gemelli, au nombre de soixante mille, en y comprenant ceux de deux petites îles dépendantes de celle de Malte.

M. Gemelli s'embarqua donc pour Alexandrie, ville qui avait été bien florissante sous les successeurs du héros qui l'avait fondée, mais qui, depuis la conquête des Fatimites et leur établissement au Caire, avait déchu de jour en

jour. La magnificence de ses ruines excite encore l'admiration des voyageurs, et l'enceinte de ses murailles annonce quelle fut autrefois sa grandeur. Elle renferme aujourd'hui peu de maisons, peu d'habitans et beaucoup de débris. Il y avait à Alexandrie quelques négocians et un consul français qui témoignèrent à M. Gemelli le plus grand intérêt.

Théophile. Comment donc, un consul ?

M. de Jonchère. Il ne faut pas confondre ce consul avec ceux qui gouvernèrent pendant long-tems la république romaine. On donne ce nom aux agens envoyés pour veiller aux intérêts du commerce et du gouvernement chez une nation étrangère. Quoiqu'il ne fût pas leur compatriote, M. Gemelli inspira au consul et aux négocians français une affection sincère. Il parlait parfaitement

leur langue. Les connaissances qu'il avait acquises et celles qu'il desirait acquérir encore le rendaient recommandable à leurs yeux. Comme il projetait de se rendre au Caire, ils lui conseillèrent de prendre l'habit des coptes, c'est-a-dire des Egyptiens chrétiens, afin de ne pas exciter l'attention et la cupidité des Turcs qui ne cherchent qu'à tourmenter et à dépouiller les étrangers. M. Gemelli suivit leur conseil et partit eusuite pour Rosette, située sur un bras du Nil à quelque distance de la mer. Il s'y rendit dans une petite voiture tirée par des ânes, à travers des bois de palmiers, et la ville bien bâtie, bien peuplée, entourée de vergers délicieux, le dédommagea de l'aspect imposant mais triste d'Alexandrie. A Rosette il s'embarqua sur le Nil. De chaque côté du fleuve il contemplait de vastes paysages. Les champs arrosés par une multitude

de canaux, des villages bâtis sur des hauteurs dans une situation pittoresque, des bois de dattiers, d'orangers, de sycomores, d'immenses plantations de lin en fleurs qui ressemblaient à des tapis d'azur, le fleuve lui-même enfin, couvert de légers bâtimens qui montent et descendent sans cesse, auraient dû faire sur son esprit une impression encore plus vive et plus profonde. Mais avec le même désir de s'instruire il ne savait pas jouir, comme M. le Vaillant, de ses découvertes; il observait avec le même soin, mais avec moins de plaisir, si l'on en juge par l'exactitude souvent minutieuse de ses descriptions, par la froideur de ses termes et ses plaintes continuelles d'un mauvais repas et d'un mauvais gîte, dont un beau point de vue ne suffisait pas toujours pour le consoler.

Après un voyage de huit jours, il

arriva au Caire pendant les fêtes du Beiram. Tous les tombeaux étaient illuminés dans les cimetières, on faisait de tous côtés des sacrifices en l'honneur du Prophète; et après avoir immolé des bœufs, des moutons en grande cérémonie, on les mangeait en public. Le peuple déployait à ces repas une joie bruyante; les grands seigneurs se rendaient des visites avec un cortége, des voitures magnifiques, et les pauvres jetaient dans les rues de l'eau de fleur d'orange sur les passans afin d'en obtenir quelque menue monnaie. La ville est séparée en deux parties, le vieux et le nouveau Caire, elle n'a que quatre lieues de tour, et l'on voulut persuader à M. Gemelli que, dans cet espace, elle contenait un million d'habitans. Les maisons sont bâties en briques, sans décorations extérieures, à l'exception de quelques palais habités par les

chefs du gouvernement. Il fut conduit par un janissaire dans un de ces palais dont l'intendant était son ami. L'intendant reçut M. Gemelli dans une galerie charmante où il lui fit servir du sorbet. Cette galerie donnait sur un jardin rempli de citronniers, de palmiers, de cyprès et de berceaux de vigne qui répandaient jusque dans l'appartement leurs parfums et leur fraîcheur. Les cours étaient tapissées de gazons où paissaient des gazelles apprivoisées.

Alphonse. Papa, j'imagine qu'il visita les pyramides ?

M. de Jonchère. Assurément ; c'était le but de son voyage au Caire dont elles ne sont éloignées que de quatre lieues. Il s'y rendit en bateau, car le Nil commençait à se déborder ; il monta jusque sur la plate-forme de la plus haute des pyramides. Il y avait deux

cent huit marches fort élevées pour s'y rendre, et on l'assura que ces degrés avaient été autrefois revêtus de marbre. La plate-forme a seize pieds sur chaque face, la base en a près de sept cents et sa hauteur est de quatre cent soixante pieds. Il pénétra dans l'intérieur et parvint, par des corridors étroits et obliques, à de petites chambres et à une grande salle contenant des tombeaux de marbre noir, des idoles et des peintures hiéroglyphiques. Un de ces corridors descendait vers la base de la pyramide, mais il était encombré par les débris et l'on n'en connaissait pas l'issue. On peut supposer qu'il communiquait à une figure colossale de vingt-huit pieds de hauteur qu'on appelle aujourd'hui le sphynx, qui représente une figure humaine à demi enterrée dans le sable et qui rendait autrefois des oracles. Les prêtres descendaient secrètement, sans

doute, par le corridor, venaient s'enfermer dans la statue, où leur voix se faisait entendre au moyen d'un trou pratiqué au sommet de la tête, et le peuple, trompé, prenait cette voix pour un prodige. M. Gemelli visita encore plusieurs autres pyramides, mais il n'y vit rien de plus remarquable que dans la première. Il se rendit ensuite dans un endroit où les Egyptiens conservent des momies qu'ils font voir aux étrangers pour de l'argent. Elles sont renfermées dans des souterrains creusés dans des carrières de pierre tendre où l'on descend par des espèces de puits qui ont trente ou quarante pieds de profondeur.

THÉOPHILE. Et comment peut-on y descendre, mon papa ?

M. DE JONCHÈRE. A l'aide de quelques trous qui sont creusés de distance en distance autour des puits en manière

d'échelons. On se soutient à une corde, on met les pieds dans ces trous, et l'on parvient dans de vastes sépulcres dont les murailles sont couvertes de figures bizarres, et où les momies sont couchées sur des bancs de pierre. Je ne vous ferai pas la description des momies, vous les connaissez déjà. On le conduisit à d'autres sépulcres où les anciens Egyptiens recueillaient, après leur mort, le corps des oiseaux qu'ils adoraient. On y voyait des rues bien alignées et formant comme une ville souterraine ; de chaque côté étaient placées des urnes où l'on avait déposé les cadavres de ces oiseaux : on n'y voyait alors que de la poussière.

M. Gemelli s'embarqua sur l'autre bras du Nil pour redescendre à son embouchure jusqu'à la ville de Damiette, sur les bords du lac Menzalé. Cette ville jouit, comme Rosette, des vues riantes *du Delta*, *de la* navigation du Nil, et

le lac, dont les rives sont couvertes de cabanes de pêcheurs et ombragées par des touffes de palmiers, présente encore des aspects plus agréables.

THÉOPHILE. Qu'est-ce que c'est donc, mon papa, que le Delta ?

M. DE JONCHÈRE. On appelle Delta, l'un des caractères de l'alphabet grec qui à la forme d'un triangle. Le Nil, qui se divise en deux bras pour se jeter dans la mer Méditerranée, laisse à découvert un espace de terrein de la même figure qu'un delta. Cet espace, où le fleuve amoncèle naturellement tout le terreau, le limon, les herbages, qu'il entraîne en parcourant l'Egypte depuis les frontières de l'Ethiopie jusqu'à son embouchure, est le plus fécond et le mieux cultivé de l'Afrique entière. M. Gemelli partit de Damiette pour la Palestine, et alla débarquer à Jaffa; n'y trouvant aucun chrétien chez lequel il

pût loger, il prit son domicile chez un juif qui faisait le métier d'interprète, chez lequel il attendit le départ de la caravane qui se préparait pour Jérusalem.

ALPHONSE. Une caravane ! ah ! papa, il se sera donné le plaisir d'aller sur un chameau ?

M. DE JONCHÈRE. Non, il préféra monter sur un âne.

ALPHONSE. Sur un âne ! ah, ah ! M. Gemelli !

THÉOPHILE. Souviens-toi donc, mon frère, que les ânes de l'orient....

ALPHONSE. Tu as raison, je pense toujours à ceux du village, et j'étais déjà bien affecté de ce que M. Gemelli avait fait son entrée à Rosette dans un carosse tiré par des ânes.

M. DE JONCHÈRE. Pour se rendre à Jérusalem, M. Gemelli traversa un pays *plat et aride*, embelli seulement par quel-

ques plantations d'oliviers. La Palestine est peu riante et mal cultivée, tandis que les autres provinces de la Syrie où sont situées Alep, Tyr et Damas, abondent en grains et en productions de toute espèce. Il y avait à Jérusalem un couvent de capucins, composé d'Européens de différentes nations, et assez riche pour rendre aux pélerins à peu près les mêmes services que les chevaliers de Saint-Jean leur rendaient autrefois. M. Gemelli y fut accueilli avec obligeance et visita tous les lieux saints. Jérusalem a été jadis fort considérable, ce qui est prouvé par les siéges qu'elle a soutenus du tems des Romains et du tems des croisades, mais elle ne contenait pas alors vingt mille habitans, et l'on y vivait d'une manière assez triste et assez misérable.

M. Gemelli revint de Jérusalem à Alexandrie, où le consul de France le

voyant décidé à faire le voyage de Smyrne, lui donna des lettres de recommandation pour les Français établis en assez grand nombre dans cette ville. Le petit bâtiment sur lequel il s'embarqua devait relâcher en plusieurs endroits de l'Archipel, ce qui s'accordait à merveille avec les intentions de M. Gemelli; mais ce qui l'arrangea beaucoup moins, ce fut le caractère inquiet et poltron du raïs, c'est-à-dire du patron de la barque, qui, chaque fois qu'il fallait partir, consultait les présages et redoutait si fort les vents contraires qu'il sortait et rentrait plusieurs fois dans le même port. Cette manière de voyager rendit la navigation très-longue. M. Gemelli visita l'île de Rhodes et l'ancien palais occupé par le grand-maître dans le tems où les chevaliers possédaient cette île. La ville est *presque entièrement* habitée par les *Turcs; les Grecs* occupent la campagne

où leurs maisons, bâties avec élégance, et leurs champs bien cultivés ; forment un coup-d'œil intéressant. Le port est défendu par une rangée de canons à la turque, si gros et si grands qu'un homme pourrait s'y cacher. A l'île de Cos il ne vit rien de remarquable qu'un palais auquel on a donné le nom d'Hippocrate, et une platane d'une si prodigieuse étendue que quatre mille personnes auraient pu se placer sous son ombrage. Ses branches étaient soutenues de distance en distance par des poteaux, et l'on trouvait sous ce dôme de verdure des fontaines qui augmentaient encore sa fraîcheur, et des bancs de gazon où l'on venait goûter un doux repos, causer et prendre du café ou du sorbet.

ALPHONSE. Ah ! que je me serais amusé sous ce bel arbre !

CAROLINE. Des bancs pour quatre

mille personnes! mais c'était une ville.

M. DE JONCHÈRE. A l'île de Chio, il prit un grand plaisir à voir dans la campagne des troupeaux de perdrix privées. Elles allaient, comme les volailles, chercher au loin leur nourriture, et revenaient le soir à la ferme dont elles dépendaient. Dans la journée, il ne fallait, comme pour les poules, que les appeler d'une certaine façon pour les faire accourir. Enfin, M. Gemelli arriva à Smyrne, où les Francs (c'est ainsi que les Musulmans appellent les Européens nés hors de la Turquie, de telle nation qu'ils soient) jouissent d'un assez grand crédit, à cause du commerce qu'ils y ont établi, et qui fonde toute la prospérité de l'Asie mineure. Ils y occupent des maisons simples, mais commodes; forment entre eux une société assez nombreuse et fort gaie, suivant, avec assez de liberté, les usages de l'Europe

Le Pays abonde en gibier, en denrées de toute espèce, mais le climat y est mal sain, parce que les jours y sont très-chauds et les nuits extrêmement fraîches, et ce contraste occasionne souvent des maladies. Le pauvre M. Gemelli eut à Smyrne une singulière querelle avec un aga, c'est-à-dire un chef des janissaires. Vous savez, je crois, que les janissaires sont les soldats d'infanterie du grand seigneur. On donne au prince qui règne sur les Turcs, tantôt le titre de grand seigneur, tantôt celui d'empereur, et en lui parlant, au lieu de le traiter de majesté, on lui dit: votre hautesse. M. Gemelli, qui se disposait à partir pour Constantinople, cherchait à s'attirer les bonnes grâces de l'aga, afin d'en obtenir quelques recommandations favorables : il l'invita donc à déjeûner. A cette époque, le royaume de Naples était sous la domina-

[illegible] Espagnols, les usages y étaient à peu près les mêmes; et depuis la découverte du nouveau monde, où l'on recueille le cacao, l'on consomme beaucoup de chocolat en Espagne et en Italie. M. Gemelli crut donc ne pouvoir mieux faire que de donner à l'aga une tasse du meilleur chocolat qu'il eût dans sa provision. Mais le turc, qui n'en avait jamais vu, voulut à peine en goûter, et trouva cette bouillie si noire et si détestable, qu'il s'écria que c'était du poison. Il se figurait même, pour quelques cuillerées qu'il avait avalées, en ressentir les effets aigus dans l'estomac, et M. Gemelli eut bien de la peine à l'appaiser et à le convaincre de son innocence.

ALPHONSE. Ah! le vilain turc, qui n'aimait pas le chocolat! quelle nation farouche!

M. DE JONCHÈRE. M. Gemelli avait

besoin d'un passeport pour Constantinople. Sans cette pièce, il risquait d'être traité par les Turcs comme un vagabond que l'on peut opprimer et dépouiller sans craindre ses protecteurs. Il n'y avait point de consul espagnol à Smyrne, et il réclama l'appui du consul anglais, l'Angleterre étant, à cette époque, alliée de la couronne d'Espagne. Celui-ci le refusa sous d'assez mauvais prétextes. Le consul de France, plus obligeant, lui donna un passeport où il le qualifiait de Français, ce qui ne pouvait que lui devenir très-avantageux dans la suite, parce qu'il y avait peu de régions en Asie où il ne dût trouver des consuls, ou tout au moins des négocians de cette nation. M. Gemelli, en sortant du port de Smyrne, longea les côtes de l'Asie mineure, passa devant les ruines de Troie, et obtint la faveur de descendre à terre pour les examiner.

THÉOPHILE. Quoi ! mon papa, l'on voit encore les ruines de Troie !

M. DE JONCHÈRE. On trouve épars sur le rivage des tronçons de colonnes, de chapiteaux, et autres débris précieux, que les Turcs, aussi avides qu'ignorans, culbutent, mutilent et enlèvent, pour bâtir de chétives cabanes de bergers, ou former l'enceinte d'une métairie. Ainsi ont été renversés des temples, des palais, et le tombeau d'Achille que le tems avait respecté. Le vaisseau entra dans le détroit des Dardanelles, et alla mouiller à Gallipolli. M. Gemelli y loua une voiture pour se rendre à Andrinople, ville plus importante alors qu'elle ne l'est aujourd'hui, parce qu'elle avait été long-tems la capitale des Ottomans, avant qu'ils s'emparassent de Constantinople, et que l'empereur Achmet II, qui régnait alors, y faisait *sa résidence*.

THÉOPHILE. Papa, ils y avaient [illegible]

fois à Constantinople des empereurs romains, qu'on appela ensuite des empereurs grecs, et de leur tems il n'y avait pas de Turcs ni de Turquie en Europe; comment donc les Turcs sont-ils parvenus à s'emparer de Constantinople?

M. DE JONCHÈRE. Je vous ai déjà parlé plusieurs fois de Gengiskan; lorsque ses descendans envahirent l'Asie mineure, il y avait encore à Iconium un prince, le seul qui restât de la famille des Selgioucides, à laquelle les Karismins, les Chrétiens et les Atabeks, avaient successivement enlevé ses immenses possessions. Le sultan d'Iconium, chassé par les Gengiskaniens, se retira dans les montagnes de la Tartarie avec quelques-uns de ses émirs et de ses soldats. Othoman, son parent et son successeur, assujettit quelques tribus de son voisinage; Orcan, son fils, augmenta sa puissance et s'empara de la ville de Ni-

cée qui appartenait aux Grecs. A cette époque, Jean Paléologue et Cantacusène régnaient à Constantinople. Orcan fit la paix avec eux, et épousa même la fille de Cantacusène. Quelque tems après, Jean Paléologue obligea son collègue à se faire moine, et Orcan se servit du prétexte de venger son beau-père, pour entrer en Europe. Il mourut sur ces entrefaites, mais son fils Amurat exécuta ses projets. Il soumit la Bulgarie, une partie même de la Romanie, et en 1360, établit le siége de son empire à Andrinople, à 45 lieues seulement des empereurs grecs. Après lui, Bajazet son fils, surnommé le Foudre, à cause de sa valeur, donna du secours à Andronic, fils de Paléologue, qui s'était révolté contre son père. Andronic, avec une troupe d'Ottomans (c'est le nom que prenaient *quelquefois* les Turcs, en *mémoire d'Ottoman*, le restaurateur de leur

puissance) se rendit maître dans Constantinople, et son père se sauva à son tour auprès de Bajazet qui, feignant de sentir alors la faute qu'il avait commise en secondant un fils dans sa rébellion contre son père, combattit ensuite Andronic et rétablit Paléologue. Son unique but était d'affaiblir les Grecs. A la mort de Paléologue, Manuel son fils aîné, se fit proclamer empereur. Bajazet affecta de le trouver mauvais, prit le parti d'Andronic une seconde fois et vint assiéger Constantinople. Manuel fit un traité de paix avec lui, par lequel les Turcs obtinrent le droit de bâtir une mosquée dans cette ville. A cette époque, Bajazet acquit un ennemi formidable dans la personne de Tamerlan, kan de la grande Tartarie, qui, après avoir soumis l'Inde, la Perse, la Russie, était venu tomber sur les possessions ottomanes, et livra, *en 1402*, à Bajazet, une bataille près d'An-

cyre, en Asie mineure. Bajazet fut fait prisonnier, et mourut dans l'esclavage.

Mahomet II, son fils, défendit ses états avec succès contre les fils de Tamerlan, qui furent réduits à rétrograder peu à peu vers la Tartarie, d'où Baber sortit, comme vous le savez, pour reprendre l'Indostan, où ses descendans règnent encore aujourd'hui. Mahomet II rompit l'alliance contractée avec les Grecs, et vint assiéger Constantinople par terre et par mer. Constantin Paléologue, successeur de Manuel, défendit cette ville avec courage, et périt sur les remparts. La ville fut prise d'assaut en 1453, et près de 1100 ans après que Constantin le Grand y eut transporté le siége de l'empire romain. Bajazet, fils de Mahomet II, pour occuper les janissaires, qu'il soupçonnait de vouloir mettre à sa place *son frère Zizim*, entreprit la con*quête de l'Egypte* sur les mameloucks.

Vous savez que la troupe des mameloucks avait été instituée dans l'origine par les sultans d'Egypte pour leur garde particulière; ils s'étaient faits enfin sultans eux-mêmes, c'est-à-dire qu'ils élisaient un sultan parmi eux. Bajazet II ne réussit point dans ses projets contre l'Egypte, mais son fils Sélim s'en empara, et laissa le gouvernement aux mameloucks, de moitié avec un pacha envoyé par la cour de Constantinople. Telle était encore l'administration de l'Egypte, lorsque M. Gemelli fit son voyage au Caire.

THÉOPHILE. Papa, qu'est-ce que c'est qu'un Pacha?

M. DE JONCHÈRE. Le gouverneur d'une province turque. Sélim eut pour successeur Soliman le Magnifique, qui reprit l'île de Rhodes sur les chevaliers, et fut le prince du plus grand génie qui ait régné sur les Ottomans.

Andrinople parut en général mal bâtie à M. Gemelli, quoiqu'elle contînt de beaux édifices, entre autres une mosquée, où notre voyageur eut le plaisir de voir le sultan Achmet. Il y arriva dans un carrosse tout en jalousies, auquel, au lieu de marche-pied, on adaptait une petite échelle d'argent massif. Il n'y avait point de siége en dedans; parce que les Turcs ne s'asseyent pas de la même manière que nous; ils se placent sur un sopha ou sur un tapis, les jambes croisées, à peu près comme nos tailleurs, et en conséquence, le fond du carrosse était rempli par un coussin recouvert de drap d'or. Il était escorté par deux cents janissaires, par des chiaoux, ou cavaliers avec des panaches rouges; des bostangis, qui font la garde et le service dans l'intérieur du palais, cultivent les jardins et conduisent les *gondoles*, lorsque le grand seigneur va

se promener sur l'eau ; des icoglans, c'est-à-dire des pages, distingués par leurs turbans d'étoffes d'argent, leurs habits de soie cramoisie, bordés de franges d'or. Ce sont eux qui parviennent en grandissant, à toutes les places éminentes de l'empire, suivant l'intelligence qu'ils manifestent, et le bonheur qu'ils ont de plaire au sultan. Achmet était vêtu d'une longue robe blanche, et portait sur la tête un turban orné de plumes de héron. Il était seul dans son carrosse avec le sélectar ; c'est un des officiers de sa cour, chargé de porter son cimeterre et de lui chasser les mouches durant l'été. Il entra dans la mosquée par une porte qui n'est jamais ouverte que pour le grand seigneur. Il y avait d'abord une première enceinte de murailles, avec des jardins et des bâtimens pour le logement des imans et des muezzins ; ensuite une seconde enceinte avec les

portiques de marbre à l'entour et des fontaines pour faire les ablutions. Des tapis étaient étendus dans la mosquée, parce que chacun est obligé par respect de quitter sa chaussure à la porte. On y voyait une riche tribune pour le sultan, et d'autres pour les Mollahs et les Imans.

THÉOPHILE. Qu'est-ce que les mollahs, mon papa ?

M. DE JONCHÈRE. Ce sont des docteurs qui possèdent à fond la connaissance de l'alcoran et qui l'expliquent tous les vendredis dans la mosquée. Pour les imans, vous savez qu'ils sont chargés de faire la prière. Comme l'alcoran contient les préceptes politiques aussi bien que les dogmes religieux, les mollahs sont chargés aussi de l'administration de la justice, et sont au-dessus des cadis qui ont particulièrement le soin de *la police*. Leur chef suprême est le Muphti

qui, depuis l'extinction du califat, passe parmi les Turcs pour le pontife de la religion musulmane.

Théophile. Papa, pourquoi expliquent-ils l'alcoran seulement le vendredi ?

M. de Jonchère. Parce que le vendredi est chez les Turcs un jour de repos et de fête comme le dimanche parmi nous.

M. Gemelli avait entendu parler des cérémonies singulières observées par les derviches, et ils se rendit dans un de leurs couvens pour y assister. Il les vit, avec leurs bonnets pointus, faire leurs prières à la mosquée. Ils passèrent ensuite dans une pièce voisine où il y avait une tribune dans laquelle quelques-uns d'eux se rendirent. Au pied de la tribune était un siége pour le supérieur, il s'y plaça d'un air grave, fit un long discours qui parut émouvoir ses disciples; après quoi il se leva, et les derviches, montés

dans la tribune, s'armèrent de petites flûtes dont ils commencèrent à tirer des sons aigus. Le supérieur se leva et exécuta quelques pas et quelques pantomimes qui parurent si extraordinaires à M. Gemelli, qu'il avait peine à se persuader qu'il les fît bien sérieusement. Quand le supérieur eut bien dansé, les derviches vinrent lui faire de profondes révérences pour le remercier de la peine qu'il avait prise; ils quittèrent ensuite leurs grandes robes et restèrent en jupes de dessous. Alors ils se mirent à tourner sur la pointe du pied avec une rapidité inconcevable, pendant plus d'un demi-quart-d'heure. Ils s'interrompirent, se firent mutuellement de profondes révérences et recommencèrent ainsi jusqu'à quatre fois à pirouetter, sans qu'aucun d'eux en parût étourdi ni fatigué, *pas même un* vieillard de soixante ans *qui était du nombre*. . . .

Alphonse. Oh ! quelle singulière imagination !

M. de Jonchère. Les derviches n'habitent pas toujours leur couvent ; ceux qui sont mariés demeurent où ils veulent avec leurs femmes et leurs enfans, ils doivent seulement se trouver à de certaines heures du jour au monastère. Il se trouve cependant quelques confréries où l'on fait vœu de célibat ; les santons qui vivent en reclus, et les calenders qui mènent au contraire une vie errante, demandant l'aumône et accomplissant des pénitences publiques dans le genre de celles des fakirs, avec lesquels on les confond quelquefois dans l'Indostan. M. Gemelli, après avoir satisfait sa curiosité à Andrinople, partit à cheval pour la capitale. Il eut à souffrir du froid dans la route, car on était alors en hiver. Il arriva à Constantinople fort affamé, ayant fait très-mauvaise chère dans les

caravanserails ; mais il se logea dans une auberge française où il se dédommagea si bien de son abstinence qu'un des convives, trompé par son costume, le prenant pour un turc et ne croyant pas en être entendu, répéta plusieurs fois qu'il mangeait comme un diable.

Constantinople a été fondée par les Mégariens sur le rivage du Bosphore; elle porta le nom de Bysance jusqu'à l'empereur Constantin le Grand. Il donna celui de Romanie ou Romélie au territoire qui l'environne, parce qu'il prétendait qu'elle devînt une nouvelle patrie pour les Romains. Les Turcs l'ont appelée Stamboul, ce qui signifie la nouvelle ville. Sa forme est celle d'un triangle qui s'élève en amphithéâtre en face de la mer. A l'une des extrémités de ce triangle est le sérail ou palais du grand seigneur; à une autre, le château *des Sept-Tours* qui sert de prison d'é-

tat. L'enceinte du sérail renferme un grand nombre de bâtimens qui suffiraient pour composer une petite ville. Ils sont bâtis sans régularité, mais avec magnificence, joints entre eux par des cours bien ombragées, par des jardins remplis de fleurs et de fontaines, et cette enceinte, qui a trente pieds de hauteur, est fortifiée par des tours de distance en distance. La porte principale, qui ne s'ouvre que pour le grand seigneur, est prodigieusement ornée, et elle est si respectable aux yeux du peuple qu'il ne l'appelle que la sublime porte ottomane; d'où l'on a pris l'usage de dire la Porte en parlant de la Turquie, comme on dirait la cour en parlant d'un autre empire. De l'intérieur du port ou de l'autre côté du Bosphore, Constantinople présente un aspect magnifique. Les bâtimens du sérail, les minarets couverts de cuivre doré,

les croissans qui les surmontent et qui étincèlent dans les airs, les couleurs variées des maisons paticulières qui sont toutes en bois peint, empèchent de remarquer que ces maisons sont petites, mal disposées, que les rues sont étroites et irégulières. Son port est considérable ; il ressemble à un bras de mer qui s'enfonce dans les terres, et on l'appelle souvent le petit canal pour le distinguer du Bosphore. Ce petit canal sépare la ville de Péra et de Galata, que l'on regarde comme des fauxbourgs et qui sont habités par les Francs, par les Juifs, et même par les ambassadeurs des nations étrangères qui n'ont pas la permission de résider à Constantinople. Il en résulte que les maisons et les jardins de Péra et de Galata offrent plus de bon goût et d'élégance que ceux de la ville elle-meme.

Au milieu de Constantinople est un palais *nommé le vieux sérail*, où chaque nou-

veau sultan renferme toutes les femmes de son prédécesseur, destinées à vieillir et à mourir dans cette prison.

THÉOPHILE. Les femmes sont donc esclaves en Turquie.

M. DE JONCHÈRE. Non, il n'y a que celles du grand seigneur, auxquelles il n'est jamais permis de sortir sans lui. Les autres femmes, quoiqu'elles mènent une vie fort retirée, sont libres à peu près comme à la Chine. Elles ne reçoivent jamais les visites d'un autre homme que de leur père ou de leur frère, mais elles peuvent recevoir des femmes et elles vont les voir à leur tour. Elles portent dans les rues un voile épais, et elles ne peuvent y aller seules. Dans leur appartement elles sont vêtues avec beaucoup d'élégance, et elles attachent un prix extravagant à la beauté.

Le plus bel édifice de Constantinople est la mosquée de Sainte-Sophie qui

était autrefois une église, et à laquelle les Turcs ont fait de légers changemens. Elle est entièrement revêtue de marbre ; elle consiste en une vaste rotonde, surmontée d'un dôme soutenu par des piliers et entourée de galeries en colonnades où M. Gemelli vit plus de mille lampes allumées ; elles étaient suspendues avec des chaînes d'argent entre les colonnes. Les voûtes de ces galeries sont en mosaïques qui représentaient autrefois des sujets tirés de la vie des saints. Les Turcs, par aversion pour les images des saints, ont imaginé de couvrir toutes les figures d'une plaque de marbre rouge, sur laquelle est tracé le nom d'Allah. Jugez un peu du ridicule et de la singularité de cette bigarrure ! Sur les côtés on voit un grand nombre de petites chapelles avec des tombeaux magnifiques érigés à différens princes, et près desquels un iman se tient toujours en prière.

Dans les cours qui tiennent à la mosquée sont les logemens des prêtres, et ceux d'un certain nombre de pauvres orphelins qu'on nourrit et qu'on élève au frais de la mosquée, car chacune a un revenu particulier qui consiste soit en fonds de terre, soit en quelque droit sur les denrées, sur l'entrée des marchandises, ou sur le trésor public. Il y a dans la ville d'autres mosquées moins imposantes par leur architecture, mais dont les ornemens sont peut-être plus recherchés encore.

CAROLINE. Mon oncle, puisque les Musulmans ne peuvent souffrir les saints, pourquoi donc ont-ils laissé à la mosquée le nom de Sainte-Sophie ?

M. DE JONCHÈRE. Parce que ce nom vient d'un mot grec qui signifie sagesse ; en sorte que Sainte-Sophie veut dire, suivant eux, la sagesse suprême, ce qu'ils rapportent uniquement à Dieu.

M. Gemelli alla voir faire l'exercice aux soldats dans une vaste place, autrefois nommée l'hippodrôme ; c'était un cirque destiné aux courses de chars et de chevaux, et il est encore orné de plusieurs statues, de plusieurs monumens relatifs à sa première institution. Le plus bel endroit de la ville est le bezestin ; ce sont des galeries couvertes où les boutiques sont placées régulièrement et où l'on étale les marchandises les plus rares, les plus précieuses de l'Europe et de l'Asie.

M. Gemelli ne pouvait manquer de courir bien des dangers en cherchant à satisfaire ainsi sa curiosité dans un pays où les hommes sont aussi défians, aussi barbares et aussi mal policés. Un jour qu'il examinait des tombeaux dans une mosquée, il fut surpris par un janissaire qui voulut l'arreter ; mais M. Gemelli lui échappa et prit la fuite. Mal-

heureusement un autre jânissaire qui accourait au bruit, lui barra le chemin et le saisit. Leur intention était seulement de le voler, ce qu'ils pouvaient faire avec impunité, car lors même que M. Gemelli en aurait porté plainte, les magistrats n'auraient pas rendu justice à un Franc contre des jânissaires. Cette troupe formidable, indisciplinée, fait trembler le sultan lui-même au fond de son sérail. Ils fouillèrent notre voyageur qui avait cinquante sequins sur lui, mais si bien cachés qu'ils ne purent les découvrir; piqués d'avoir été trompés dans leur espérance, ils le traînèrent devant un cadi, l'accusant d'avoir prophané et mutilé les tombeaux. Le cadi lui demanda qui il était. M. Gemelli, à son accent, à sa physionomie, crut démêler que c'était un renégat italien. Il lui avoua donc naturellement quelle était sa patrie, dans l'espoir de l'inté-

rester davantage. Le cadi, sans se dévoiler tout-à-fait, prit alors la parole dans la langue italienne qui semblait lui être aussi familière qu'à M. Gemelli lui-même; il lui fit observer les dangers qu'il courait parmi les Turcs, et l'engagea à demeurer à Péra ou à Galata. Ensuite il dit aux janissaires que c'était un voyageur ignorant leurs usages, avide d'admirer la beauté de leurs monumens, qu'il fallait excuser son imprudence, et il le fit mettre en liberté; mais, malgré le conseil du cadi et la frayeur qu'il avait éprouvée, M. Gemelli ne put renoncer à ses recherches qui, pour cette fois, se terminèrent fort heureusement. Après un séjour de quelques mois il retourna à Smyrne où il célébra, au milieu de ses amis, les dernières fêtes du carnaval. Il avait résolu de partir pour la Perse à la suite de tous ces plaisirs, et il s'était en-

p... ... ... obstacle à son départ.

THÉOPHILE. Quoi, mon papa, d
Perse ! oh ! je suis charmé de vc
dans ce pays-là.

ALPHONSE. Paix donc, écouto:
recit de cet incident.

M. DE JONCHÈRE. Un négocian
lien, nommé Brancaleone, l'ayant
contré et lui trouvant une resseml
parfaite avec un Messinois dont
trouvait créancier, se persuada que
tait lui-même qui reparaissait à Sr
sous un nom supposé. Le Messino

[illegible] et le titre de français pris par notre voyageur, étaient un moyen employé par le Messinois pour venir inspecter sa conduite. Il assigna donc M. Gemelli devant le consul de France pour qu'il eût à reprendre son véritable nom et à lui signer la quittance dont il avait besoin. M. Gemelli, fort surpris, convint avec Brancaleone qu'il n'était pas français, mais il soutint qu'il n'était pas Messinois et qu'il n'avait jamais eu la moindre affaire avec lui. Il cita toutes les personnes qui l'avaient connu à Alexandrie; il invoqua le témoignage de toutes celles qu'il connaissait à Smyrne; mais, à sa grande surprise, elles refusèrent toutes de se mêler de ce débat. Les uns lui conseillaient de convenir du fait s'il était

réellement le Messinois ; d'autres le lui conseillaient encore quand même il ne le serait pas.

CAROLINE. Ah ! mon oncle, quelle absurdité !

M. DE JONCHÈRE. Oui, pour se débarrasser, disaient-ils, des importunités du négociant et d'une constestation qui ennuyait toute la ville. Cette légèreté d'esprit confondait avec justice M. Gemelli ; il déclara que rien au monde ne pourrait le déterminer à faire une fausse signature, que ce qui paraissait à leurs yeux une espèce de plaisanterie était aux siens de la plus grande importance. Il essaya de convaincre Brancaleone de son erreur en lui faisant voir la différence de son écriture avec celle du Messinois, Brancaleone soutint qu'il en déguisait le caractère. Il lui déclara qu'il était avocat, qu'il connaissait à fond tous les codes, toute la jurisprudence de l'Eu-

rope, tandis que le Messinois ne savait sûrement que l'arithmétique ; Brancaleone répondit qu'il pouvait avoir étudié depuis qu'ils ne s'étaient vus. Le consul français voyant l'opiniâtreté de cet homme, refusa de s'entremettre plus long-tems dans cette affaire, ce qui acheva presque de faire tourner la tête à M. Gemelli. Malheureusement pour lui il n'avait reçu aucune lettre depuis son départ de Naples ; la date, l'adresse et les détails de famille auraient prouvé bien évidemment la vérité. Il engagea du moins Brancaleone à examiner la marque de son linge, son chiffre, ses armoiries appliquées sur ses valises, et il réussit enfin à détruire sa prévention. Pendant toute cette discussion, qui n'avait pas été l'affaire d'un jour, la caravane était partie pour Bursa ; mais M. Gemelli craignant que la manie de Brancaleone ne lui reprît d'un moment à l'autre, ne

voulut pas rester une heure de plus dans la ville, il loua sur-le-champ des chevaux pour lui et son domestique, qui était un Arménien catholique, et il rejoignit en hâte la caravane qui n'était pas très-éloignée.

M. Gemelli n'étant pas encore accoutumé à cette manière de voyager, trouva fort pénible de coucher à la belle étoile dans un pays où les nuits, comme je vous l'ai dit, sont fraîches et humides, surtout sur les hautes montagnes qu'il fallait franchir pour arriver à Bursa. Lorsque l'on n'avait pas le tems de gagner un caravanserail ou un village, les Turcs étendaient sur la terre leurs nattes ou leurs tapis, attachaient leurs ânes, leurs chameaux, et s'endormaient d'un profond sommeil. Il n'en était pas de même de M. Gemelli, qui se trouvait tout trempé, tout transi, et qui s'enrhuma horriblement avant d'être arrivé à Bur-

sa. Cette ville, bâtie au pied du mont Olympe, a été la capitale de la Bithynie, sous les successeurs d'Alexandre. Elle est célèbre par les bains d'eaux chaudes situés dans son voisinage. Comme les Turcs aiment prodigieusement les bains chauds, ceux-ci ont été disposés avec soin et magnificence. Dans la première salle, où tout le monde se déshabille, on trouve une belle fontaine d'eau fraîche et des sophas pour se reposer en attendant l'heure du bain. On trouve ensuite plusieurs autres pièces avec des bassins d'eau tiède, et enfin dans la dernière, un immense réservoir où l'eau tombe par sept tuyaux. Elle est si brûlante que les œufs y durcissent en deux minutes, et elle serait insupportable, si l'on n'y mêlait une grande quantité d'eau froide. Malgré ce mélange, M. Gemelli ne pu y demeurer qu'un instant, mais l'habitude y faisait trouver des délices aux

Turcs, et on l'assura que ces bains étaient salutaires pour beaucoup de maladies.

THÉOPHILE. Et cette eau était brûlante naturellement ?

M. DE JONCHÈRE. Oui, elle sortait ainsi des flancs de la montagne où elle prenait sans doute sa source dans le voisinage d'un volcan; ce qui est d'autant plus facile à croire, que les tremblemens de terre sont si fréquens dans l'Asie mineure, qu'à peine si l'on y fait attention.

CAROLINE. Ah! c'est qu'ils ne sont pas violens, car s'ils renversaient les maisons.

M. DE JONCHÈRE. Ces accidens sont fort rares; on en est quitte ordinairement pour des secousses légères. Enfin, mes amis, M. Gemelli, dégoûté de la route qu'il avait prise pour pénétrer dans la Perse, éprouvant une grande

peine à n'avoir dans sa société aucune personne européenne qui pût partager ses sentimens, dont il pût recevoir les consolations et les conseils, se rappela qu'il avait entendu dire à Constantinople, que quelques religieux, entre autres plusieurs jésuites, devaient se rendre à Ispahan, en passant par Trébisonde. Il calcula qu'il avait encore le tems de les rejoindre et de partir avec eux. En conséquence, il gagna un petit port, le moins éloigné de Bursa, et s'embarqua pour Constantinople, où son premier soin fut de s'informer de ces missionnaires. Il eut la satisfaction d'apprendre qu'ils n'étaient pas encore partis, mais leur passage était arrêté déjà sur une saïque, espèce de navire turc, qui était à l'ancre à quelque distance de la ville. M. Gemelli s'adressa bien vîte au patron, qui le reçut au nombre de ses passagers. Laissons-le faire de nouveaux prépara-

tifs, mes enfans ; quoiqu'il en pense, il ne partira pas si tôt encore de Constantinople.

ALPHONSE. Pourquoi donc, papa ? il lui arriva donc quelque accident ?

M. DE JONCHÈRE. C'est ce que je vous dirai dans la suite.

THÉOPHILE. Papa, qu'est-ce que c'est donc que des missionnaires ?

M. DE JONCHÈRE. Ce sont des religieux chargés d'aller prêcher la foi catholique dans toutes les parties du monde. Il y a un ordre de moines particulièrement institué pour cet objet, et qui porte le nom d'ordre des missions étrangères ; mais on donne généralement le titre de missionnaires à tous les prêtres qui remplissent les memes fonctions, comme les jésuites l'ont fait pendant long-tems dans l'Inde, à la Chine et en Amérique.

Fin du treizième Volume.

TABLE

DU TOME TREIZIÈME.

*Evreux, de l'Imprimerie d'*ANCELLE fils.

LES ENFANS DU VIEUX CHÂTEAU.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR
QUI SE TROUVENT CHEZ LE MÊME LIBRAIRE,

TABLEAUX HISTORIQUES,
pouvant servir de complément
aux ENFANS DU VIEUX CHATEAU,
3 vol. in-18. Prix : 5 fr. et 6 fr.

GASTON DE SÉMUR,
2 vol. in-12. Prix : 5 fr. et 6 fr.

LES ENFANS
DU VIEUX CHÂTEAU,

OUVRAGE DESTINÉ A L'INSTRUCTION
ET A L'AMUSEMENT DE LA JEUNESSE.

Par M.me Emilie Millon-Journel.

II.e ANNÉE.

TOME QUATORZIÈME.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,
Chez M.me V.e RENARD, Libraire,
rue Caumartin, N.o 12,

1825.



LES ENFANS

DU VIEUX CHATEAU.

MAMAN, dit Alphonse, nous parlerons aujourd'hui des cailloux, des métaux, des...... Doucement, doucement, interrompit M.me de Jonchère; il n'y a pas moyen d'aller si vite, nous détruirions tout l'intérêt que doit inspirer cette belle portion de l'histoire naturelle, si nous y jetions un coup d'œil trop rapide.

CAROLINE. Ma tante, voici nos cartons et notre grande boîte.

M.me DE JONCHÈRE. La grande boîte nous devient, pour ce moment, à peu près inutile, car vous n'avez pu, dans vos promenades, trouver précisément

de quoi composer un cabinet classique. Je crois qu'il faudra tâcher de vous donner une idée de la plupart des minéraux sans le secours d'aucun modèle, et ensuite vous aurez le plaisir de faire vous-mêmes l'application de nos leçons à chacun des objets que vous possédez déjà ou que vous pourrez posséder un jour.

Théophile. Maman, je ferai tout ce que je pourrai pour vous bien comprendre, mais cela ne sera-t-il pas plus difficile que les insectes?

M.me de Jonchère. Pas beaucoup plus; il faut seulement un peu d'attention.

Caroline. Oh! pour moi, ma tante, j'en aurai beaucoup, car je suis sûre que la minéralogie est une chose bien curieuse, bien intéressante.

Alphonse. Ah! voilà Caroline dans ses grands mots! Comme elle se redresse quand elle peut dire, là, bien posément, bien sérieusement, entomo-

logie, conchyliologie, minéralogie! elle voudrait pouvoir y ajouter encore quelques syllabes.

M.me DE JONCHÈRE. Si elle s'exprimait ainsi devant des étrangers on pourrait l'accuser, avec raison, de pédantisme; mais, entre vous et tout en jouant avec ses plantes, son microscope, ses petites pierres, c'est une jouissance bien innocente. Au reste, ma pauvre Caroline, je ne vais pas te rendre plus savante en minéralogie que dans tout le reste. Tu t'es divertie, l'été dernier, à faire des tableaux de fleurs et de papillons, tu vas t'amuser, à présent, à en faire avec des cailloux. Voyons, prenez un de vos cartons, arrangez du coton dans le fond, bien proprement, et à mesure que je trouverai dans la grande boîte une jolie pierre, nous la placerons sur ce lit de coton où elle brillera de tout son éclat.

CAROLINE. Mon dieu! ma tante, je

ne me crois pas une savante, mais enfin, je sais déjà mille petites choses que je ne connaissais pas il y a deux ans et qui me font un grand plaisir. J'en aurai tout autant à chercher le genre de nos minéraux qu'à examiner nos insectes.

M.me DE JONCHÈRE. Sans doute. Ne t'arrête point aux mauvaises plaisanteries d'Alphonse; ce sera peut-être le plus ardent minéralogiste de tous trois.

THÉOPHILE. Oh! non, ce sera moi, maman, parce que du moins on peut regarder les pierres bien tranquillement; cela ne remue point, cela n'a point de cornes ni de pates.

M.me DE JONCHÈRE. Enfin, mes amis, vous savez donc que la minéralogie est la connaissance des minéraux. Les pierres, les bitumes, les sels, les métaux appartiennent également au règne minéral, mais on n'en trouve presque point qui soient parfaitement purs : ou

ils sont, comme le fer, accompagnés de beaucoup d'autres substances au sein de la terre, ou ils sont eux-mêmes le résultat du mélange de quelques substances, comme les sels et les pierres. On parvient, par des procédés chimiques, à décomposer la plupart des minéraux, à séparer les diverses parties qui s'étaient réunies pour les former, et à bien connaître leurs propriétés.

THÉOPHILE. Quoi! maman, une pierre est composée de plusieurs choses différentes?

M.me DE JONCHÈRE. Sans doute. Elle n'a pas été formée tout-à-coup: divers ingrédiens se sont trouvés rassemblés, ils se sont amalgamés par l'eau ou par le feu, ensuite desséchés ou refroidis, et il en est résulté une pierre qui appartient à telle ou telle espèce de minéraux, suivant la nature de ces ingrédiens qui l'ont formée. Le marbre,

e, est le produit naturel de
es coquilles et des cailloux.

SE. Comment, des coquilles
la terre?

JONCHÈRE. Oui. Ce phéno-
e résultat des événemens les
ıans, les plus extraordinaires;
ouvé sur le sommet des mon-
dans toutes les parties du

ILE. Maman, comment cela
ible?

JONCHÈRE. Vous savez, mes
ıe la totalité de notre globe
ciennement submergée; vous
pris dans l'histoire sainte,
naturelle le confirme à cha-
t. Il s'est fait un grand boule-
durant le séjour des eaux
e; et quand elles se sont reti-
ont laissé des bancs entier
ıges, de madrépores, de

ons, d'écrevisses, de végétaux même qui sont devenus fossiles parce qu'ils ont été recouverts par des éboulemens, ou engloutis par des tremblemens de terre; en sorte qu'on retrouve actuellement de ces débris, tantôt à une élévation prodigieuse, tantôt à une grande profondeur, ce qui est également étonnant. Il en résulte encore d'autres merveilles: on a trouvé, par exemple, dans quelques pays, en fouillant la terre, les squelettes de certains animaux qui sont absolument étrangers à ces climats, comme celui d'un éléphant en Sibérie; enfin on a trouvé des coquilles et des ossemens d'animaux, dont les analogues, c'est-à-dire les pareils, n'existent plus à présent; tel est le mamouth en Amérique, auprès duquel l'éléphant lui-même ne serait, pour ainsi dire, qu'un roquet.

CAROLINE. Oh! ma tante!

M.[me] DE JONCHÈRE. Mais il y a des substances minérales où l'on ne retrouve aucun mélange de coquilles ni de squelettes; elles paraissent uniquement composées de fragmens de cristaux parsemés dans une terre probablement pâteuse dans l'origine et qui leur a servi de ciment pour se réunir : tels sont les granites et les porphyres, ils appartiennent aux terreins *primitifs*. Ils existaient sans doute avant que les débris d'animaux et de végétaux eussent formé des terreins et des carrières d'une autre espèce. On ne les trouve jamais avec ces débris, jamais placés au-dessus d'eux, excepté lorsque le granite forme des chaînes de montagnes, mais il est clair alors que ces montagnes ont été dépouillés jusqu'au granite vif, que les éboulemens et les eaux ont entraîné ces débris dans les vallées, et placé au pied des sommets primitifs les terreins secondaires.

es couvraient. On appelle terreins secondaires ceux où l'on trouve des fragmens de corps organisés et les espèces de minéraux qui ont emprunté quelque chose aux deux autres règnes. On entend par corps organisés ceux qui ont joui de la vie ou qui ont du moins végété. Enfin la surface du globe est recouverte d'une autre espèce de terrein qu'on appelle *humus* ou terre végétale, parce qu'elle est la seule qui soit vraiment propre à la végétation des plantes. L'humus n'a généralement qu'un demi-pied de profondeur; il en a moins dans les contrées arides, il en a davantage dans nos jardins où l'on porte une grande quantité de fumier. L'humus est le produit des herbes, des feuilles d'arbres, des cadavres d'animaux de toute espèce qui se décomposent et forment un engrais naturel. Me com-*prends-tu* bien, Théophile?

THÉOPHILE. Mais, oui, maman, assez bien jusqu'à présent.

M.me DE JONCHÈRE. Les éruptions des volcans ont ajouté à ces terreins des couches de lave, de cendres, de pierres formées dans leur sein, et que l'on trouve dans beaucoup d'endroits où l'on ne se douterait pas, sans eux, qu'il eût jamais existé de volcans. On distingue à peu près, à la forme des montagnes, à quelle classe elles appartiennent. Les montagnes primitives sont anguleuses et comme déchirées, les secondaires sont applaties au sommet, et arrondies à leur base, les volcaniques sont élancées; elles sont toutes, plus ou moins, revêtues d'un peu d'humus.

CAROLINE. Attendez, attendez donc, que j'examine les montagnes qui entourent le vieux Château!

M.me DE JONCHÈRE. Tu t'en occuperas une autre fois. Vous pouvez concevoir,

d'après ce que je viens de vous dire au sujet de tous ces mélanges, combien il est difficile de classer les minéraux. Ceux qui se ressemblent le plus par la forme et la couleur ont souvent l'origine la plus contraire. Par exemple, vous placeriez volontiers ensemble toutes les pierres transparentes. Eh bien! il y en a bien peu qui appartiennent à la même source, qui soient formées des mêmes ingrédiens. La ressemblance extérieure ne doit donc pas être un motif suffisant pour les croire de la même espèce. Ils peuvent se diviser en quatre grandes familles : les *sels*, les *pierres*, les *combustibles* et les *métaux*. Ces quatre familles principales sont soumises à des subdivisions que je réduirai, que je simplifierai autant qu'il me sera possible, comme je l'ai fait dans la description des insectes et des coquillages.

Les sels se divisent en deux classes,

les sels *alcalins* et les sels *terreux*. Les premiers résultent du mélange d'un *acide* avec un *alkali*, les seconds du mélange d'une terre avec un acide.

THÉOPHILE. Oui, maman; mais qu'est-ce que c'est, s'il vous plaît, que des acides et des alkalis ?

M.[me] DE JONCHÈRE. Les kalis sont des plantes marines que l'on réduit ordinairement en cendres, et on a donné leur nom à toutes les matières qui possèdent les mêmes propriétés que cette cendre. On en distingue trois espèces : l'*ammoniaque*, la *potasse* et la *soude*. Quant aux acides, il y en a bien davantage. Je ne vous parlerai que de ceux qui se rencontrent le plus communément dans la composition des minéraux, tels que l'acide *carbonique*, l'acide *sulfurique*, l'acide *muriatique* et l'acide *nitrique* ou *nitreux*. Les acides sont ordinairement des vapeurs nommées gaz. Il y en a qui

se concrètent, c'est-à-dire qui se durcissent, se cristallisent. On les recueille naturellement dans les fentes des rochers, au fond des grottes, et on les produit artificiellement par quelques procédés chimiques. L'acide carbonique s'exhale du charbon embrâsé, des cuves de vendange et du sein de la terre en quelques endroits; il s'appelle aussi acide crayeux, parce qu'on le retire artificiellement de la craie en versant dessus un autre acide. L'acide muriatique se trouve dans le sel gemme et le sel marin. L'acide nitrique s'exhale naturellement des substances animales qui se trouvent en putréfaction. On mêle ordinairement les acides avec de l'eau, afin de les rendre moins susceptibles de s'évaporer. On nomme communément eau forte celle où l'on a fait passer l'acide nitrique. Je vous ai dit qu'il y en a bien d'autres espèces dont il n'est p

2.

nécessaire que je vous parle aujourd'hui Je vous citerai seulement pour exemple deux acides dont vous faites souvent usage sous des noms plus vulgaires et par conséquent sans vous en douter ; l'un est le vinaigre ou acide *acéteux*, l'autre le sel d'oseille, si utile à Caroline pour enlever les taches d'encre qu'elle ne cesse de faire à ses fourreaux blancs ; on l'appelle acide *oxalique*.

CAROLINE. Ah ! représentez-vous la figure que me ferait Lapierre si je lui disais à dîner : Allons, donnez-moi l'acide acéteux, pour que j'assaisonne la salade.

M.me DE JONCHÈRE Mais tous les acides n'ont pas la modération du vinaigre ; les acides carbonique, sulfurique, nitrique, et beaucoup d'autres sont si corrosifs qu'une goutte de l'eau qui les contient consumerait l'étoffe sur laquelle on la laisserait tomber, beaucoup plus

rapidement que ne le ferait une étincelle, et si elle tombait sur votre bras elle vous brûlerait jusqu'à l'os.

Théophile. Ah! mon dieu, mon frère, nous n'en aurons jamais dans notre cabinet, de peur d'accident.

M.me de Jonchère. Oh! non, sans doute; ce serait bien imprudent à votre âge. Il ne faut pas empoisonner vos plaisirs par l'apparence du moindre danger.

Théophile. Maman, votre flacon d'alkali est-il de la même espèce que les autres?

M.me de Jonchère. C'est une des espèces principales; on l'appelle ammoniaque ou alkali volatil. Sa vapeur suffirait pour éteindre une lumière et suffoquer de petits animaux. Aucun alkali n'est pur dans la nature, mais on les dégage des acides par des procédés chimiques. Ainsi l'on a dégagé

l'alkali volatil du sel ammoniaque où il était joint à l'acide muriatique.

Les sels alkalins sont piquans, très-dissolubles dans l'eau à laquelle ils communiquent une température plus froide.

Alphonse. Comment donc ?

M.me de Jonchère. Oui : l'eau salée est plus froide que l'eau pure. N'as-tu pas vu quelquefois, quand on voulait faire des glaces, que l'on jetait du sel à l'entour. Dans les Indes orientales où il n'y a jamais de glaçons, on emploie le salpêtre, qui est un sel alkalin, pour faire rafraîchir les boissons.

L'*Ammoniaque muriatée*, vulgairement appelée sel ammoniac, est formée du mélange de l'ammoniaque et de l'acide muriatique. On la trouve ordinairement dans les grottes voisines de quelque volcan, sous l'apparence d'une *croûte de sel grisâtre*. On la pu

artificiellement en faisant brûler des excrémens de bœufs, et surtout ceux de chameaux, dont on ramasse la suie dans de grands vases; on fait chauffer cette suie, et la chaleur fait monter une vapeur qui s'attache au couvercle du vase et s'y cristallise. On en tire une grande quantité de l'Egypte et de l'Arabie.

THÉOPHILE. Et pourquoi faire, maman? A quoi cela est-il bon?

M.me DE JONCHÈRE Le sel ammoniac sert à la médecine et aux arts; on l'emploie dans la teinture; on en retire l'ammoniaque ou alkali volatil dont nous venons de parler et dont vous connaissez les bons effets quand on l'emploie avec modération. Si vous voulez saupoudrer de ce sel vos papillons et vos chenilles, il contribuera à leur conservation, une de ses propriétés étant de ralentir la dissolution des cadavres, aussi les Egyp-

tiens en faisaient-ils usage pour leurs momies.

La *potasse nitratée*, appelée vulgairement nitre ou salpêtre et dont je vous ai déjà dit un mot, est formée du mélange de la potasse et de l'acide nitrique. Il recouvre quelquefois des plaines entières dont le terrein est un peu crayeux. Vous avez vu à quel point il fut incommode et même funeste à M. le Vaillant dans les déserts de l'Afrique. Dans la Syrie, dans une partie de l'Asie mineure, il contribue à rendre les jours plus brûlans et les nuits plus fraîches.

THÉOPHILE. Comment cela se peut-il, maman ?

M.me DE JONCHÈRE. Parce que le nitre volatilisé par les rayons du soleil s'élève en vapeurs et communique à l'air une sécheresse dévorante; mais la nuit, retombant avec la rosée, il reprend sa

propriété naturelle et rend cette rosée plus froide qu'elle ne le serait sans ce mélange. On ne le trouve jamais dans l'intérieur de la terre, toujours à sa surface, quelquefois le long des murs; on en trouve aussi qui circule dans la sève de quelques plantes comme la ciguë, le tabac et le tournesol.

ALPHONSE. Maman, je crois qu'on emploie le salpêtre dans la fabrication de la poudre à canon ?

M.me DE JONCHÈRE. Oui, en le mêlant avec du charbon et du soufre.

CAROLINE. On l'emploie aussi pour conserver et donner une belle couleur aux jambons.

M.me DE JONCHÈRE. A merveille, mes enfans : le héros, la bonne ménagère tirent tous les deux parti des découvertes du savant.

La *soude muriatée*, vulgairement *nommée sel marin*, est composée de

soude et d'acide muriatique. La soude est contenue dans les plantes marines dont je vous ai parlé. On retire la soude muriatée de la mer, soit par l'ébullition, ce qui donne un sel faible et blanchâtre, soit par l'évaporation, en l'exposant au soleil sur une grande surface; c'est ce que l'on fait dans les salines sur les côtes. Le sel se dessèche alors et se cristallise. Il y a de la soude muriatée fossile; on l'appelle ordinairement sel gemme, pour la distinguer du sel marin. On la trouve par bancs à une assez grande profondeur, sous l'apparence d'énormes rochers de cristal coloriés de vert, de violet, de rouge ou de jaune.

CAROLINE. En vérité; mais cela doit ressembler à des pierres précieuses?

Mme DE JONCHÈRE. Infiniment. Aussi la mine de sel gemme, près de Véliska *en* Pologne, la plus abondante qui soit

connue, semble-t-elle, d'après les récits des voyageurs, réaliser les contes des fées. On y déscend par six ouvertures qu'on appelle ordinairement des puits ; on parvient, d'échelle en échelle, au fond de la mine, où l'on trouve une ville souterraine ornée de chapelles, de palais, de colonnades, qui semblent construits d'hyacinthes, de topazes et d'émeraudes ; les flambeaux qui les éclairent en font jaillir des étincelles. Ce qui est encore plus admirable, c'est de trouver des fontaines d'eau douce dans cette ville. Ordinairement les sources qui traversent ces mines contractent une saveur très-désagréable, parce qu'elles entraînent avec elles de grandes portions de sel. On en profite quelquefois d'une manière infiniment utile, en faisant évaporer l'eau, mais elles seraient dangereuses à employer

comme boisson. On voit en Moldavie, près d'Okna, une montagne de sel toute entière.

CAROLINE. Oh ! c'est comme un roc de diamant.

M.me DE JONCHÈRE. Oui ; les petits enfans pourraient s'y tromper. Près d'Astracan on observe un autre phénomène, c'est un lac d'eau salée que les Tartares appellent le Lac doré, parce que l'espèce de sel dont ses eaux sont imprégnées leur communique une couleur rougeâtre qui se nuance d'or aux rayons du soleil ; c'est un coup d'œil éblouissant. Dans l'Arménie il y a des carrières de sel où il est tellement endurci qu'on a beaucoup de peine à l'exploiter. On le travaille comme des pierres de taille, et on s'en sert à défaut d'autres pour bâtir ; mais vous sentez bien que ce ne peut être que pour construire des cabanes, car l'humidité dé-

grade ces blocs de sel et ils ne pourraient servir de matériaux pour des édifices de quelque importance. Les Abyssiniens lambrissaient ainsi l'intérieur des sépulcres pour mieux conserver les momies et ils taillent encore des morceaux de ce sel en forme de petites briques pour servir de menue monnaie.

La *soude carbonatée*, vulgairement appelée natron, est souvent confondue par les ignorans avec le nitre ; mais vous concevez bien que ce n'est pas la même chose, puisque le nitre provient de la potasse, et celle-ci de la soude mêlée avec l'acide carbonique. Elle se forme dans les caves, dans les lieux humides ; il y a des lacs qui en sont entièrement imprégnés et on recueille ce sel en blocs au fond du lac. Les Egyptiens s'en servaient aussi dans la préparation de leurs momies, et il a pris son nom de *la ville de Nitria* près de laquelle étaient

situés six petits lacs qui en fournissaient en abondance. Il est rarement bien pur ; il contient ordinairement du salpêtre, et c'est par cette raison qu'on le confond souvent avec lui.

CAROLINE. Ma tante, la soude ne s'emploie-t-elle pas pour faire du savon ?

M.me DE JONCHÈRE. Oui, et pour cela il faut mêler la cendre des plantes marines avec de l'huile. On l'emploie aussi pour faire de beau verre en la mêlant à la silice, c'est-à-dire au sable pur qui a la propriété de se fondre et de se vitrifier parfaitement.

La *soude boratée*, vulgairement appelée borax, est produite par le mélange de la soude et de l'acide boracique qu'on nomme en médecine sel sédatif. On trouve la soude boratée dissoute dans l'eau de quelques lacs ou précipitée au fond. Elle ressemble à de la gelée de *viande* quand elle n'a pas encore été

vérisée. On l'emploie, en la faisant fondre, pour aider à la soudure des métaux; enfin, on la mêle aux peintures qu'on applique sur la porcelaine.

Toutes ces différentes espèces de sels ne sont pas difficiles à se procurer, et si vous n'en avez pas encore, vous pourrez trouver aisément à en faire vos provisions. Vous les rangerez dans votre premier carton, afin de procéder avec méthode; dans le second, qui peut être recouvert d'un papier d'une autre couleur, vous placerez les sels terreux, dont je ne vous parlerai pas aujourd'hui; ce serait trop à la fois.

Caroline. Oui, oui, voilà de quoi garnir le carton bleu. Nous nous souviendrons qu'il contient, ou du moins, qu'il doit contenir les sels alkalins; et, en attendant, nous y placerons des étiquettes qui nous feront souvenir des différentes espèces de sels dont vous

avez eu la bonté de nous parler.

M.me DE JONCHÈRE. Et avant de vous parler d'autre chose, il faut que je vous fasse une observation. Lorsque je me sers du mot de *cristallisé*, cela ne signifie pas que le minéral dont je parle soit limpide comme du cristal de roche. Il serait tout naturel que vous commissiez cette erreur. On appelle, en minéralogie, se cristalliser, la faculté qu'ont la plupart des minéraux, après avoir été fondus par les feux souterrains ou dissous par les eaux, de prendre une forme régulière en se refroidissant ou en se desséchant, en sorte que leurs plus grandes masses sont composées de ces petits morceaux réguliers. Les uns se cristallisent en aiguilles, d'autres en prismes, c'est-à-dire en aiguilles coupées à plusieurs pans; en pyramides, *lorsque ces* aiguilles vont en diminuant *depuis leur* base; en cubes, comme des

dés à jouer ; en rhomboïdes, c'est-à-dire en losanges. Parmi ces cristallisations, il y en a de parfaitement opaques, d'autres qui sont seulement translucides, c'est-à-dire que, n'étant point entièrement opaques, on ne peut cependant distinguer les objets à travers ; telles sont, entre autres, les agathes, que vous connaissez bien ; enfin il y en a de diaphanes, c'est-à-dire transparentes, limpides, comme de l'eau pure, ou comme du cristal de roche.

ALPHONSE. OH! oui, maman, nous nous en souviendrons bien; mais puisque vous ne voulez pas nous parler aujourd'hui plus longuement des minéraux, ne serait-il pas à propos de nous entretenir un peu des deux amis, que nous avons quittés depuis si long-tems ?

M.me DE JONCHÈRE. Je le crois comme vous, et je reviens à eux, mes enfans. Nous les avons laissés, je crois, prêts à partir pour la terre sainte. Parmi le grand nombre de princes et de chevaliers qui s'y préparaient aussi, l'on doit remarquer Hugues, comte de Vermandois, frère du roi de France; Robert, duc de Normandie, frère du roi d'Angleterre; Godefroy de Bouillon, duc de Lorraine, et Baudoin son frère; *Boëmond*, prince de Tarente et de Sa-

berne ; enfin Raymond dont nous avons déjà parlé. Pour éviter une partie des malheurs et de la disette qu'avaient éprouvés Pierre et Gautier Sans-Avoir, ils eurent la sagesse de se séparer en différens corps. Godefroy prit la route d'Allemagne, Hugues celle de l'Italie; Raymond devait marcher sur ses pas, et Boëmond, qui était plus rapproché de Constantinople, ne devait se mettre en chemin qu'après l'arrivée de tous les autres. Ce fut à la fin de l'année 1096, que le jeune seigneur d'Artigues et son fidèle troubadour s'éloignèrent de leur patrie pour accomplir leur pénitence. Hugues, arrivé avant eux en Calabre, y avait établi son armée en quartier d'hiver, mais il n'avait pu commander à son impatience; il voulait voir l'ermite Pierre, recevoir des renseignemens sur la terre sainte et sur les désastres que *les premiers* croisés avaient essuyés. Il

résolut de se rendre à Constantinople avant l'armée, et, suivi de peu de monde, il entra dans la Dalmatie. Alexis avait eu des démêlés avec Pierre : loin d'être disposé favorablement pour les croisés, quoiqu'ils vinssent de si loin combattre un ennemi qui était plus dangereux pour lui-même que pour eux, il aurait mieux aimé conserver le voisinage des musulmans auquel il était accoutumé, que d'avoir à fournir des subsistances à des armées si nombreuses et si turbulentes. Il imagina qu'en s'emparant du comte de Vermandois, ce serait pour lui un ôtage contre les désordres que commettraient les autres croisés ; il ne calcula point qu'il n'avait aucun prétexte pour faire arrêter le comte, et que cet attentat, en excitant l'indignation et la vengeance de tous les Français, pourrait *exposer* même sa couronne. En effet, *au premier* bruit de la captivité du prince

qui avait été saisi sur la route de Constantinople et conduit prisonnier dans cette ville, Godefroy, qui venait d'arriver en Bulgarie, et Raymond, à la tête de ses vassaux et de ceux du comte de Vermandois, s'avancèrent rapidement vers la Romanie. Alexis comprit alors l'énormité de sa faute; il relâcha le comte, excusa comme il put sa perfidie, et le conjura d'aller lui-même porter aux croisés l'offre de son alliance. Les croisés satisfaits arrivèrent paisiblement à Constantinople, ils y débattirent avec l'empereur les conditions qu'il mettait à cette alliance et aux secours dont ils avaient besoin pour passer le Bosphore et pour alimenter leurs troupes durant tout le cours de la guerre. Ces conférences furent souvent orageuses; le peuple se plaignait amèrement des croisés, et ceux-ci suspectaient fortement la bonne foi de

l'empereur et de ses sujets. Il y eut à plusieurs reprises des émeutes, des escarmouches, des négociations; enfin Alexis s'engagea solennellement à aider les croisés, à se joindre lui-même bientôt à eux, à leur fournir des vaisseaux, des munitions, et à leur envoyer successivement plusieurs convois sur les côtes de la Palestine. Les croisés consentaient, de leur côté, à lui remettre toutes les villes capitales qu'ils enlèveraient aux Sarrasins, à l'exception de Jérusalem, et à lui prêter foi et hommage pour le reste du territoire.

THÉOPHILE. Comment, Alexis voulait en faire ses vassaux?

M.me DE JONCHÈRE. Il fondait cette prétention sur ce que toutes les provinces de l'Asie avaient été autrefois dans la dépendance de l'empire romain. Raymond représenta aux croisés que *si Alexis* s'unissait à eux, il était juste

de partager avec lui leurs conquêtes ; mais qu'il serait honteux de se soumettre à un prince étranger, à un homme faux et perfide, à un hérétique enfin, ce qui était en contradiction avec leur projet de rétablir et de faire triompher la religion catholique. Il déclara qu'il ne reconnaîtrait jamais Alexis pour son suzerain. Les autres princes, voyant le tems s'écouler dans ces discussions multipliées, se soumirent, quoiqu'avec peine, à la condition exigée par Comnène. Il aurait sans doute traité Raymond comme un rebelle, et refusé de lui fournir des vaisseaux pour le transport de ses troupes, si l'arrivée de Boëmond, qui adopta le parti de Raymond, ne l'eût déterminé à se débarrasser le plus promptement possible de la présence des croisés. Alexis connaissait déjà le prince de Tarente, qui lui inspirait *un juste* effroi. Ce prince était

originaire de la province de Normandie, et avait eu des prétentions sur le trône de Constantinople. Il faut que je vous raconte l'histoire de sa famille.

ALPHONSE. Nous l'écouterons volontiers, maman.

M.me DE JONCHÈRE. Les Lombards, soumis par Charlemagne, comme je vous l'ai dit, possédaient encore quelque territoire en Italie, pour lequel ils prêtaient foi et hommage aux empereurs d'occident. La Sicile était au pouvoir des califes Fatimites; il ne restait aux empereurs grecs que la Pouille et la Calabre. Les Fatimites projetaient de s'en emparer, ainsi que du reste de l'Italie, et dans l'année 1005, ils assiégeaient Gaïmar, prince Lombard, dans la ville de Salerne, lorsque quelques pélerins, ayant à leur tête un chevalier de Normandie, et revenant de la terre sainte, passèrent près de cette ville,

se réunirent aux troupes de Gaïmar, les animèrent d'un nouveau courage, et fondirent comme des lions sur les Sarrasins, qui regagnèrent leurs vaisseaux. Gaïmar, pénétré de reconnaissance, voulait retenir ces héros dans ses états, mais ils persistèrent à retourner modestement dans leur patrie, où ils rapportèrent les nombreux présens dont Gaïmar les avait comblés. Ces bienfaits qui leur avaient été prodigués, et la réputation brillante qu'ils s'étaient acquise, excitèrent l'émulation des fils de Tancrède de Hauteville et de Rainolfe, autres gentils-hommes de cette province. Ils partirent, emmenant à leur solde une troupe d'aventuriers. Rainolfe fut offrir ses services aux chefs qui gouvernaient la Calabre pour l'empereur de Constantinople, repoussa les Sarrasins, obtint de grandes récompenses, et fonda la *petite ville* d'Averse, où il s'érigea en

prince souverain. Les fils de Tancrède, au nombre de dix, et ayant à leur tête leur frère aîné Guillaume, se rendirent auprès de Gaïmar, alors en guerre avec le prince de Capoue. Ils défendirent, ils agrandirent ses états, et demeurèrent à sa cour jusqu'à l'époque où Maniace, gouverneur de la Calabre, forma le projet de reconquérir la Sicile sur les Sarrasins. Il ne put imaginer d'autre moyen d'y réussir, que d'emmener avec lui les héros Normands. Il les demanda au prince de Salerne. Ils descendirent avec Maniace en Sicile, s'emparèrent successivement de Messine, de Syracuse et de plusieurs autres villes. Guillaume, à la tête d'une petite troupe, mit en déroute une armée de soixante mille Sarrasins, et fit, dans cette journée, des exploits si prodigieux, qu'ils lui valurent le surnom de Bras de fer. Mais la gloire, *la valeur* des Normands excitèrent la

jalousie des Grecs, blessés peut-être aussi de leurs prétentions et de leur orgueil. Ils se brouillèrent avec Maniace, repassèrent aussitôt en Italie, se joignirent à Rainolfe leur compatriote, et tous ensemble s'emparèrent en peu de tems de la Calabre qu'ils se partagèrent, reconnaissant pour seigneur suzerain Guillaume Bras de fer, qui prit le titre de duc de la Pouille et de la Calabre.

Drogon, Humphroy et Robert Guiscard gendre de Gaïmar, succédèrent l'un après l'autre à leur frère Guillaume Bras de fer. Guiscard forma le projet de joindre la Sicile à ses états. Il crut avoir besoin de l'autorisation du pape et obtint de lui l'investiture de la Sicile, à condition de se reconnaître vassal du saint siége, sans qu'il soit fort aisé de deviner quels droits le pape pouvait *avoir sur la* Sicile. Après dix années de

guerre et grâce à la valeur de Roger, le plus jeune de tous les fils de Tancrède, Guiscard se vit maître de cette île. Il la laissa presque toute entière à Roger qui prit le titre de comte de Sicile, en reconnaissant Guiscard pour son suzerain.

Robert Guiscard, devenu si puissant, aspirait à l'être encore davantage. Il avait marié sa fille à Constantin Porphyrogénète, empereur de Constantinople. Une révolution l'avait chassé du trône; Alexis Comnène avait pris sa place. Guiscard, sous prétexte de venger son gendre, arma contre Alexis, passa avec Boëmond, son fils, en Albanie, où ils s'emparèrent de quelques villes; mais Guiscard vint à mourir et Roger Bursa, son fils cadet, profita de l'absence de Boëmond et de la protection de son oncle, le comte de Sicile, pour se faire *reconnaître* duc de Calabre. Boëmond

repassa en Italie, où, après d'inutiles débats, il fut obligé de se contenter de la principauté de Tarente et de Salerne. Après la mort de Burit et de son fils qui ne laissa point d'enfans, Roger II, fils du premier comte de Sicile, se trouva l'héritier de tous ces états, et obtint, en 1130, du pape Anaclet, le titre de roi de Naples et de Sicile. Mais revenons à Boëmond, qui, dépouillé de son héritage, prit le parti d'aller tenter fortune à la croisade, et dont la présence inspira assez d'inquiétude à Alexis Comnène pour qu'il accélérât les secours promis aux croisés, et les fi conduire en Asie.

Les croisés, brûlant d'impatience de venger la défaite des premiers Chrétiens, marchèrent contre Kilidge Arslan, que quelques auteurs appellent le jeune Soliman, en mémoire de Soliman son *père qui s'était* rendu célèbre dans la

Bithynie. Ils assiégèrent Nicée, dans laquelle le soudan eut la sagesse de ne pas se renfermer ; il campa aux environs et venait souvent troubler les travaux des assiégeans. Raymond était chargé de l'attaque d'une énorme tour qui servait de défense au reste de la ville et où commandait un turc d'une force et d'une bravoure inconcevables. Après d'inutiles efforts pour l'escalader, Raymond imagina de la faire saper par les fondemens. Cette entreprise était bien périlleuse ; les assiégés, du haut de la tour, accablaient les travailleurs, mais Raymond s'exposait lui-même pour les encourager. Le Turc, qui voyait la citadelle prête à s'écrouler, redoublait de furie, lançant des flèches et des pierres si pesantes que lui seul pouvait en faire usage. Toute l'armée dirigeait vers lui ses coups ; sa poitrine était hérissée de dards sans qu'il cessât

de se défendre; enfin le duc de Lorraine lui décocha un trait qui lui perça le cœur; il tomba, et dans le même instant la tour tomba avec lui. A cet aspect, les assiégés tendirent des mains suppliantes. On s'empara de Nicée et on la remit sous l'obéissance d'Alexis, autant par fidélité pour les conventions faites avec lui que pour satisfaire les habitans. Ils étaient composés encore, pour la plupart, d'anciennes familles grecques ou romaines et désiraient vivement repasser sous la domination des empereurs de Constantinople. On marcha ensuite vers la Syrie. Arslan vint tomber sur l'arrière-garde des croisés et la mit en déroute. On résolut, avant d'aller plus loin, de se défaire d'un ennemi qui pouvait exposer l'armée à des périls continuels. On lui présenta la bataille. Les Sarrasins furent mis en fuite, mais ils se sauvèrent vers Antioche.

avec le projet de s'y enfermer et d'y porter du secours avant que les Français eussent pu y arriver. Arslan détruisit tout sur son passage, et les Chrétiens ne parvinrent à Antioche qu'à travers un pays désolé et presque désert. Ce fut à cette époque que Baudouin se sépara de son frère le duc de Lorraine, et, suivi de ses amis, de ses vassaux, s'avança dans la Cilicie où il se rendit maître de Tarse et de quelques autres villes. Il arriva jusqu'à Edesse, appelée Ourfa par les Turcs. Cette ville, située en Mésopotamie et soumise aux Selgioucides, avait cependant conservé un gouverneur grec qui payait tribut à ces princes et se trouvait souvent tyrannisé par eux. Les habitans pensèrent que Baudouin pourrait en imposer mieux que lui aux Selgioucides; ils obligèrent le grec, qui était vieux et infirme, à le *nommer* son successeur. Le grec, en

effet, appela Baudouin dans Edesse, le reconnut pour son héritier, mais il conspira secrètement contre lui. Cette trahison fut découverte ; le peuple mit le gouverneur en pièces, et proclama ouvertement Baudouin prince d'Edesse. Il trouva dans le trésor de son prédécesseur des richesses considérables qu'il employa à augmenter ses troupes, à fortifier la ville, à acheter des Selgioucides eux-mêmes le territoire et les places nécessaires pour entourer et défendre sa capitale ; enfin il fit alliance avec eux, et épousa même la fille d'un sultan.

Pendant qu'il établissait sa domination, qu'il en jouissait déjà d'une manière assez paisible, les autres croisés, moins heureux, languissaient sous les murs d'Antioche. On avait mis le blocus devant la ville, on l'environnait de *toutes parts* ; mais les assiégeans eux-

mêmes avaient à souffrir de la disette. Alexis peu soigneux d'acquitter sa parole, non-seulement n'arrivait pas, mais n'envoyait ni troupes ni convois. On redoutait d'un moment à l'autre le retour du soudan de Nicée qui avait été lui-même chercher des renforts auprès des Selgioucides de Perse, après avoir remis les débris de son armée sous les ordres d'Accien, soudan d'Antioche, dont ils avaient aussi renforcé la garnison. La famine et l'inquiétude devinrent si fortes parmi les croisés, que Pierre l'ermite lui-même déserta. L'armée, composée autrefois de six cents mille hommes, était déjà réduite à moitié. Hugues et Boëmond faisaient des courses au loin dans la contrée et leurs captures alimentaient seules les croisés. Un convoi arriva enfin au port de Jaffa, presque tous les soldats abandonnèrent leurs postes pour y courir;

ils tombèrent dans une embuscade, mais le reste des croisés tomba sur les Sarrasins à leur tour, et ce secours, cette victoire ranimèrent l'espérance des Chrétiens. La nouvelle de l'approche de six cent mille Perses, commandés par l'infatigable Arslan et par un turc nommé Corbagat, d'une taille gigantesque et d'une réputation formidable, leur enleva bientôt cet espoir. Cette armée avait attaqué inutilement en passant la ville d'Edesse, mais elle pouvait détruire plus aisément le camp des croisés.

Il y avait, dans Antioche, un grec nommé Pyrrhus, qui s'était fait musulman et qui jouissait de toute la faveur, de toute la confiance du soudan. Son fils ayant été fait prisonnier par Boëmond, dans l'action précédente, Boëmond le traita avec égard et le sollicita de revenir à la religion chrétienne qu'il avait abandonnée aussi bien que son

père. Le jeune homme, touché de ses exhortations, reçut le baptême en secret et fut ensuite rendu à Pyrrhus. Il l'instruisit des bontés que Boëmond lui avait montrées, réussit à le ramener lui-même à la foi catholique, et tous deux méditèrent de livrer la ville aux croisés, si l'on promettait d'en laisser la souveraineté à Boëmond.

ALPHONSE. Ah ! j'imagine qu'ils étaient d'accord avec lui.

M.me DE JONCHÈRE. Cela est probable; mais vous imaginez bien qu'il n'en convint pas, et que cette proposition, envoyée par Pyrrhus au conseil des croisés, parut surprendre Boëmond autant que les autres princes; il affecta même un grand désintéressement et ne répliqua point aux observations faites par eux contre ce projet. Ils demandaient ce que Boëmond avait fait de plus que les autres *pour obtenir* si promptement un état si

puissant; quelques-uns objectaient encore la convention faite avec Alexis. Antioche devait lui revenir aussi bien que Nicée; mais le peu de fidélité qu'il apportait à ses propres engagemens et la terreur inspirée par les Perses, déterminèrent les croisés à accéder aux offres de Pyrrhus. On promit donc de donner à la ville le souverain qu'il avait choisi. Il assigna un soir pour l'exécution du complot. Il commandait trois tours qui défendaient une des portes de la ville. Il recommanda aux croisés de se rendre au pied de l'une de ces tours avec une immense échelle de corde. Le jour convenu, comme Pyrrhus allait faire descendre une poulie pour monter l'échelle, on vient lui dire tout-à-coup que le soudan voulait lui parler. Les croisés avaient demandé son fils en ôtage, il avait passé dans leur camp ; *Pyrrhus* espérait qu'on l'ignorait, mais

on avait formé à cet égard de justes soupçons. Accien ne pouvait y ajouter foi, il voulait l'éprouver et il lui dit brusquement, aussitôt qu'il fut en sa présence, qu'on venait de lui assurer que les ennemis avaient formé des intelligences dans la ville. Il l'examinait attentivement, mais Pyrrhus sut commander à son trouble et répondit avec vivacité qu'il ne fallait pas négliger cet avis, qu'il fallait prendre des précautions à l'instant même et que la plus sûre était de changer la garde des remparts. Ce conseil dissipa tous les doutes du soudan, car Pyrrhus n'aurait pu exécuter son plan sans secours, et vous imaginez bien qu'il devait avoir séduit tous les soldats qui se trouvaient en faction dans les tours.

CAROLINE. Et il donnait ainsi des conseils contre lui-même, pour faire manquer son propre projet?

M.me DE JONCHÈRE. Il calculait qu'il ne fallait plus qu'un instant pour que ce projet s'accomplît, et qu'avant que les ordres du soudan fussent donnés et exécutés, les croisés seraient au milieu de la ville. Il retourna donc à son poste et fit descendre une seconde fois la poulie. On commençait déjà à monter l'échelle lorsque la patrouille de nuit vint à passer. On laissa tomber l'échelle, les croisés se mirent ventre à terre au pied de la tour; la patrouille passa sans s'apercevoir de rien. Imaginez un peu qu'elles étaient les anxiétés de Boëmond pendant tous ces délais? Enfin l'échelle fut placée, les croisés s'emparèrent des tours et ouvrirent la porte au reste de l'armée. Les habitans étaient pour la plupart livrés au sommeil; les croisés, animés par l'espoir du pillage, pénétrèrent dans les maisons et égorgèrent indistinctement une foule de ces infor-

tunés. Pyrrhus ne put ralentir leur fureur et son propre frère se trouva parmi les morts. Le soudan, au premier bruit, s'était évadé par une porte opposée, mais il fut reconnu quelque jours après, dans une cabane où il avait cherché un asile, et on lui coupa la tête inhumainement.

Il lui restait un fils qui avait suivi Arslan dans la Perse. A la nouvelle de la prise d'Antioche et de la mort de son père, il accourut, et les Sarrasins prirent sous les murs de la ville la place qu'avaient occupée les croisés. Mais pendant neuf mois que ceux-ci l'avaient assiégée, la famine y avait fait des ravages ; ils n'y trouvèrent donc aucune ressource à la disette qui les accablait eux-mêmes, car les secours envoyés par Alexis avaient été promptement dissipés, leur situation dans la ville devint *plus pénible* encore que les dangers

auxquels ils auraient été exposés hors de ses murs. Des maladies contagieuses vinrent combler leurs maux. Corbagat refusait d'engager aucun combat ; il répondait à tous les défis qui lui étaient offert qu'il aurait bientôt tous les Chrétiens morts ou vifs. En effet, il ne leur resta plus de ressource que dans leur bravoure et leur désespoir. Hugues et Raymond les décidèrent à une sortie générale ; il fallait enfoncer le camp des ennemis, les disperser au loin, laisser ensuite Boëmond se renfermer dans sa capitale et suivre la route de Jérusalem. Ce parti fut adopté. Hugues sortit le premier, si exténué par l'abstinence qu'il avait soufferte, qu'il semblait pouvoir à peine se soutenir sur son cheval. Corbagat, méprisant ces infortunés qui ressemblaient plutôt à des ombres qu'à des guerriers, se mit *à jouer aux échecs* dans sa tente quand

on vint l'avertir de leur approche. Cependant, instruit qu'ils attaquaient son retranchement, il devint furieux, fit armer ses troupes et tirer une nuée de traits ; mais le vent s'élevant tout-à-coup avec violence de derrière les croisés, repoussa les flèches des Sarrasins. Arslan, pour profiter de cette circonstance qui les avait d'abord si mal servis, entreprit de tourner les ennemis et y réussit en mettant successivement le feu aux herbages qui se trouvaient dans la plaine. Ceux qui le poursuivaient, aveuglés par la fumée, reculaient malgré eux. Arslan et les siens attaquèrent donc les croisés par derrière et profitèrent en effet, à leur tour, de la direction du vent ; mais Hugues, qui semblait avoir acquis peu à peu des forces surnaturelles et qui avait déjà mis devant lui l'armée de Corbagat en déroute, se tourna ensuite contre celle d'Arslan et la dissipa. Tous

les Sarrasins furent mis en fuite; Corbagat lui-même, à qui la vaillance des croisés paraissait tenir du prodige, abandonna la Syrie et ne s'arrêta qu'au-delà de l'Euphrate. Il laissa sur le champ de bataille cent mille cavaliers morts, un si grand nombre de gens de pied qu'il fut impossible de les compter, et son camp, ses provisions et ses richesses, qui dédommagèrent les croisés de toutes leurs souffrances précédentes. Hugues, le héros de cette journée, y fut surnommé le Grand.

Après cette victoire éclatante, les croisés marchèrent vers Jérusalem; Leur nombre était si diminué par leur séparation d'avec Baudouin et Boëmond, par les combats, les désertions et les maladies, qu'ils se décidèrent à envoyer Hugues lui-même solliciter les renforts *de troupes promis* par Alexis. Alexis *n'en envoya point*. Hugues alla en cher-

cher jusques en France, mais à son retour il trouva Jérusalem soumise et la croisade prête à finir. En s'avançant vers la Palestine, la première conquête des croisés avaient été la petite ville de Marfa, que l'on avait due presque entièrement à la valeur de Geoffroy de la Tour, gentilhomme Limousin, surnommé le chevalier du Lion ; quelques auteurs racontent à son sujet une histoire fort extraordinaire.

ALPHONSE. Ah ! voyons, maman, l'histoire extraordinaire.

M.me DE JONCHÈRE. Ils assurent que Geoffroy étant allé parcourir la campagne aux environs d'Antioche, entendit au fond des bois des rugissemens effroyables. Il y courut et vit un lion enlacé dans les replis d'un serpent dont il ne pouvait se débarrasser, malgré *tous ses* efforts ; Geoffroy, par un mou-*vement* de pitié, vint à son aide, coupa

le serpent en plusieurs tronçons ; mais il sentit aussitôt son imprudence et se mit en défense contre l'animal même qu'il avait délivré, convaincu que le premier usage que le lion allait faire de sa liberté serait de se jeter sur lui. Quelle fut sa surprise lorsque le lion reconnaissant vint se coucher à ses pieds, lui lécha les mains, le suivit quand il s'éloigna ; entra dans le camp sans chercher à faire de mal à personne et se conduisit, à dater de ce jour, comme un chien soumis et fidèle. Mais quand Geoffroy allait aux combats, il reprenait sa férocité naturelle, attaquait et déchirait tous ceux qu'il voyait attaquer son maître, et répandait autour de lui, comme de raison, une extrême épouvante. Après la fin de la guerre, lorsque Geoffroy repassa en Europe, il ne put jamais obtenir du patron de son navire d'embarquer le lion avec lui. L'animal désespéré se

jeta à la mer et suivit le vaisseau à la nage, jusqu'à ce que ses forces fussent épuisées et qu'il périt.

Caroline. Oh! cette pauvre bête! ma tante, cela est-il vrai, cela est-il possible ?

M.me de Jonchère. Il me paraît difficile de croire qu'il y eût encore à cette époque, en Syrie, des forêts assez vastes, assez solitaires pour servir de refuge à des lions. La douceur, la docilité subites de cet animal ne sont pas moins merveilleuses ; cependant l'histoire d'Androclès rend celle-ci moins invraisemblable. Je crois que vous la connaissez, mes amis ?

Théophile. Non, pas moi, maman; auriez-vous la bonté de me la raconter ?

M.me de Jonchère. Sous le règne de Caligula, troisième empereur de Rome, un esclave nommé Androclès, qui se trouvait au service d'un romain en Afri-

que, se réfugia dans une caverne au fond des bois. Il fut très-effrayé, peu après, de voir arriver dans l'asile qu'il avait choisi un lion monstrueux, mais couvert de blessures. La terreur avait ôté à Androclès la force de s'échapper. Le lion, au lieu d'être effarouché, irrité de sa présence, se coucha près de lui, le regarda d'un air douloureux et lui présenta ses membres ensanglantés. Androclès pansa ses plaies, le caressa, le soigna, et le premier usage que le lion fit de ses forces, fut d'aller dans la forêt chercher une proie qu'il rapporta à la caverne et qu'il partagea avec son nouvel ami. Pendant tout le tems qu'Androclès vécut dans ce repaire, il y fut nourri, gardé par le reconnaissant animal. Mais on l'y découvrit en son absence. Il fut saisi, conduit à Rome, mis au rang des gladiateurs et obligé, quelque tems après, de figurer dans un combat

contre les bêtes féroces. Il descendit dans l'arène et on lâcha sur lui un lion furieux. Androclès l'attendait l'épée haute, lorsqu'il vit tout-à-coup l'animal s'étendre à ses pieds, l'accabler de caresses, et lui-même, reconnaissant son ancien compagnon, jeta son épée et le serra entre ses bras. Le peuple étonné s'agite, on interroge le gladiateur ; il raconte son histoire, on est touché, on applaudit de toutes parts ; l'empereur donna la liberté à Androclès et à son cher lion, et on les vit tous deux vivre paisiblement à Rome, sans que l'affection du lion pour son bienfaiteur et sa douceur envers les autres hommes se soient jamais démenties.

THÉOPHILE. Oh! maman, que cela est touchant ?

M.me DE JONCHÈRE. Tandis que les croisés marchaient vers Jérusalem, ils apprirent avec surprise que le calife

d'Égypte ou, comme disent quelques auteurs, le sultan de Babylone, venait de s'en emparer.

THÉOPHILE. Comment donc? Mais Babylone n'existait plus; d'ailleurs, elle n'était pas en Égypte?

M.me DE JONCHÈRE. Il y avait eu anciennement, à peu près dans l'endroit où l'on avait bâti le Caire, une petite ville appelée Babylone, et les coptes conservèrent long-tems l'habitude d'appeler de ce nom la ville du Caire elle-même. Lorsque les Chrétiens assiégeaient encore Antioche, ce sultan leur avait envoyé des embassadeurs pour leur faire des propositions d'alliance, attendu que, dans sa qualité de Fatimite, il regardait les Abbassides et les Selgioucides comme les usurpateurs de son héritage, et voulait participer, aussi bien qu'Alexis, à leurs dépouilles; mais les croisés, éprouvant quelque répugnance à s'allier avec

un musulman, avaient éludé ses offres. Le soudan de Jérusalem se trouvait dans l'armée de Corbagat, auquel il était venu se joindre, ainsi que plusieurs autres princes voisins. Le Fatimite calcula qu'après sa défaite devant Antioche et alarmé par l'approche des croisés, le soudan de Jérusalem ne pourrait lui opposer aucune résistance; il fit prendre les devants à ses généraux, qui se rendirent maîtres en effet de cette ville. Alors il envoya dire aux croisés qu'il venait d'en déposséder leur ennemi commun, qu'il n'imaginait pas qu'ils songeassent désormais à en faire la conquête et à l'enlever à un ami qui aurait toutes sortes d'égards pour les pélerins et tous les chrétiens qui viendraient visiter ou habiter la Palestine. Indigné de cette conduite assez subtile, les croisés répondirent qu'ils étaient venus pour conquérir les lieux *saints* et ils continuèrent leur chemin.

Ils se rendirent maîtres, en passant, de Ptolémaïs, qu'ils appellèrent Saint-Jean d'Acre, et de plusieurs autres places; enfin ils mirent le siége devant Jérusalem. Elle était appelée, par les Juifs et par les Sarrasins, Hersalaïm ou Solime, par abréviation. Elle était défendue par d'épaisses murailles, et une citadelle, bâtie sur la montagne de Sion, hérissée de rochers effroyables. Elle renfermait vingt mille habitans, et quarante mille soldats bien armés, que le prince Fatimite y avait envoyés. Ils étaient si bien approvisionnés, qu'il eût été déraisonnable d'entreprendre le blocus, et l'on manquait de machines de guerre pour attaquer la place; car dans ce tems, où les canons n'étaient pas connus, on faisait usage, pour abattre les murailles, de poutres énormes, armées de pointes de fer, *qu'on* appelait des béliers, et *que l'on poussait* avec violence et à

coups redoublés contre les remparts. L'on n'avait point de bois pour construire ces machines. Heureusement un chrétien du pays découvrit dans les environs une caverne où les Turcs avaient amassé des cèdres et des cyprès, et l'on imagina de bâtir des châteaux roulans, qui passèrent, dans ce tems-là, pour de merveilleux ouvrages. Ces châteaux avaient trois étages, et contenaient une foule de soldats, avec des béliers et des ponts volans, pour passer du château sur la brèche, quand elle serait pratiquée. Raymond commandait un de ces châteaux, et Godefroy en commandait un autre. L'assaut dura depuis le point du jour jusqu'à la nuit. Le ciel était obscurci par la quantité de traits et de pierres qu'on lançait de part et d'autre; les assiégés faisaient rougir leurs dards et les poussaient ensuite contre les machines, dans l'espoir de les embraser.

Le lendemain l'attaque recommença, et seulement vers le soir, les assiégés furent contraints d'abandonner le rempart vis-à-vis duquel Godefroy avait fait traîner son château; il fit jeter le pont aussitôt, pénétra dans la ville, courut abattre une des portes, et toute l'armée entra presque à la fois. Irrités d'une si vigoureuse résistance et des maux que les chrétiens avaient soufferts dans cette ville, les vainqueurs se livrèrent à la plus affreuse barbarie. Hommes, enfans, femmes, vieillards, tout ce qui portait l'habit musulman fut cruellement massacré; le sang ruisselait dans les rues, on jetait les cadavres par-dessus les murs, dans la vallée de Josaphat, et on y mit le feu quelques jours après. Quand les croisés eurent enfin égorgé tous les Turcs, à l'exception de *quelques esclaves*, ils mirent les mai-*sons au pillage*; ils s'assemblèrent en-

suite, afin d'élire un roi qui servît de chef à toutes les possessions des chrétiens dans cette partie du monde; car la mauvaise foi d'Alexis leur faisait regarder alors leur traité avec lui comme absolument nul. On offrit d'abord la couronne à Raymond, qui s'excusa sur son grand âge, mais qui refusa, dans le fait, parce qu'il savait bien que ce n'était pas à lui que les croisés la destinaient, et que cette offre n'était qu'une marque de déférence de la part de ses compagnons d'armes. On la proposa au duc de Normandie, qui était de même dans le secret, et n'eut garde de l'accepter; enfin, il désigna lui-même Godefroy, et les acclamations, les transports unanimes ne permirent pas à celui-ci de refuser cet honneur, comme il le voulait à son tour, par un excès de modestie. Sa première action fut de marcher contre le calife d'Egypte, qui

venait en personne au secours de Jérusalem. Il le joignit près d'Ascalon. On s'était emparé, sur la route, d'un nombreux troupeau de bœufs et de chameaux; on l'amena jusqu'au bord d'un torrent, de l'autre côté duquel le calife était campé à quelque distance. Le lendemain matin les croisés traversèrent le torrent; le troupeau, accoutumé à suivre ses conducteurs, se jeta à la nage, et accompagna les croisés, sans qu'il fût possible de l'en empêcher. Cette circonstance, qui avait d'abord excité leur impatience, leur devint très-favorable; les Sarrasins prirent tout ce bétail pour des bataillons de guerriers; et, épouvantés de la multitude des ennemis, qu'ils croyaient en bien plus petit nombre, ils se dispersèrent de tous côtés. Dès qu'ils voyaient arriver à eux un croisé, ils se jetaient la face contre terre, et recevaient ainsi docilement la

mort. Le soudan se réfugia dans Ascalon, d'où il repassa dans ses états, laissant son camp au pouvoir des Européens, qui rapportèrent ses dépouilles à Jérusalem. La conquête de la terre sainte se trouvant ainsi accomplie, ceux des croisés qui ne s'attachèrent pas aux princes établis dans cette partie du monde, regagnèrent enfin l'Europe. Tel fut le duc de Normandie : n'ayant pas réussi à se faire une souveraineté à la terre sainte, il revint en France, où il ne put dégager son duché des mains du roi son frère, auquel il l'avait remis, en lui empruntant une somme considérable pour lever des troupes et aller à la croisade. Quelques seigneurs Normands se révoltèrent en sa faveur. Il accusait justement son frère d'abuser de sa triste situation ; il lui livra un combat où il fut fait prisonnier, et demeura captif jusqu'à la fin de sa vie.

Hugues, de retour en Asie, et ne pouvant se résoudre à retourner, comme Robert, honteusement et pauvrement dans sa patrie, imagina de marcher sur les traces de Baudouin, et s'avança dans la Cilicie. L'infatigable Arslan l'y poursuivit. Sa petite armée fut taillée en pièces, et lui-même, atteint d'un coup mortel, se réfugia à Tarse, où il expira peu de jours après.

THÉOPHILE. Oh! le malheureux prince! après tant d'exploits inutiles! Et Boëmond, que devint-il?

M.me DE JONCHÈRE. Boëmond se fortifia dans Antioche; mais le désir de réunir de nouveaux secours l'attira en Europe, et même en France, où il épousa Constance, fille du roi, et nièce de Hugues le Grand. Il mourut dans ses états d'Italie. Godefroy, après un règne de quelques années, laissa en *mourant*, le trône à son frère Baudouin,

qui céda le comté d'Edesse à l'un de ses parens. Raymond mourut dans une petite forteresse qu'il avait bâtie sur le mont Pélerin en Syrie, retenu sans doute loin de ses états, par le même sentiment qu'avait éprouvé le comte de Vermandois. Le roi de Jérusalem donna à Bertrand, l'un de ses fils, la ville de Tripoli, qu'il ne faut pas confondre avec Tripoli d'Afrique. Tels furent les succès de la première croisade, qui nécessitèrent ensuite d'autres expéditions semblables. Le besoin de secourir les établissemens chrétiens, ramena plus d'une fois les Européens en Asie, jusqu'à ce qu'enfin l'on se fût dégoûté d'une possession si périlleuse, de ces excursions lointaines, et que le sultan d'Egypte, en chassant tous les Chrétiens de ces contrées, les eût découragés pour jamais. Voilà, mes amis, le récit historique de cette première

croisade; je vais revenir à présent à mes héros fabuleux.

CAROLINE. Attendirent-ils la mort de Raymond pour revenir en France ?

M.me DE JONCHÈRE. Non; ils ne devaient demeurer que quatre ans à la terre sainte ; ce fut assez pour prendre part aux actions les plus importantes ; car ce fut la troisième année de la croisade, c'est-à-dire en 1099, que l'on fonda le royaume de Jérusalem, et les deux amis s'y étaient couverts de gloire. Ils passèrent encore près d'un an auprès de Raymond, dont leur zèle et leurs talens adoucissaient les peines, après quoi ils lui demandèrent leur congé. Ils ne le quittèrent pas sans regret ; leurs larmes coulèrent en baisant ses mains vénérables, et Raymond ne put retenir les siennes, en songeant qu'ils allaient revoir leur pays natal qu'il *avait eu lui*-même la folie d'abandon-

ner. Il resta donc privé des chants mélodieux par lesquels Zerbain charmait sa mélancolie, de ces chansons où le jeune troubadour peignait si bien la gaîté, la simplicité naïve des mœurs languedociennes. En l'écoutant, Raymond croyait par fois se retrouver encore dans ces rians climats; après son départ, il ne vit plus que l'Asie, il y succomba.

CAROLINE. Ah! ma tante, Zerbain n'aurait pas dû l'abandonner.

M.me DE JONCHÈRE. Zerbain était trop modeste pour se croire si nécessaire au bonheur de son prince, il ne songeait qu'à celui de son ami.

ALPHONSE. Maman, revenaient-ils bien riches, ainsi qu'ils l'avaient espéré?

M.me DE JONCHÈRE. Hélas! non; ils n'avaient, comme leur souverain, recueilli que de l'honneur à la terre sainte.

Nos jeunes gens traversèrent rapidement l'Europe. Ils arrivèrent enfin au village d'Artigues. A leur approche, tous les habitans jetèrent de grands cris, tous les bonnets sautèrent en l'air, et les acclamations générales instruisirent le seigneur que son fils était arrivé. Emu, tremblant de joie, à peine eut-il la force de s'avancer jusque sur le perron. Médard était dans ses bras, Zerbain à ses genoux, et les bons paysans criaient de toutes leurs forces : Vive notre jeune seigneur! vive le héros qui revient de la croisade ! — Ah! mon père, dit Médard, aussitôt qu'il lui fut possible de parler, Mon père, Agnès...... Le vieux seigneur se retourne, la cherche, l'aperçoit appuyée sur la rampe, et baignée de larmes.... Il lui prend la main, la met dans celle de son fils, en lui disant, elle est à toi.

Caroline. Ah! je respire!

Mme. DE JONCHÈRE. Médard, ajouta le vieux seigneur, c'est ici le triomphe des talens et de la vertu. Si ta bergère n'avait été que jolie, jamais je n'aurais consenti à ton union avec elle; mais tant d'instruction, de sagesse et de modestie ont vaincu ma résistance. Bientôt cette nouvelle inattendue parcourt tous les rangs; on est surpris, on est touché de la bonté du vieux seigneur; Zerbain est le premier qui ose crier: Vive Agnès! mais ce nom est aussitôt répété. Agnès était respectée, adorée dans le village; elle était depuis long-tems chargée de distribuer les bienfaits du vieux seigneur; elle y joignait toujours de douces exhortations, des soins consolans. Mme Pépita, devenue tout-à-fait infirme, et vaincue par ces attentions, cette docilité, qui ne s'étaient pas démenties, bénissait Agnès chaque jour, et ne parlait *d'elle qu'*avec enthousiasme aux graves

matrones du village qui avaient l'honneur de lui rendre visite au château ; M.me Pépita, d'ailleurs, avait fini par s'éclairer sur l'affection et la confiance que le seigneur montrait à Agnès. Elle pénétrait l'avenir, elle s'énorgueillissait de son ouvrage, car elle était bien convaincue que c'était elle qui avait formé Agnès, et celle-ci aimait à rappeler souvent les utiles leçons que M.me Pépita lui avait données ; aussi, dès que cette dernière eut entendu répéter ensemble les noms de Médard et d'Agnès, elle oublia ses infirmités, prit sa béquille et vint se jeter au col de cette petite fille qu'elle avait crue si sotte autrefois. — Monseigneur, monseigneur, disait-elle à Médard, et moi aussi je vous la donne; c'est mon élève, et vous aurez la plus sage de toutes les dames du royaume, — Et la plus belle, disaient les jeunes villageois, — Et la meilleure,

ajoutaient les vieillards. — Oui, la bonne, oui, mes amis, répondait Médard, et aussi la mieux aimée ! Agnès seule ne disait rien, mais elle pleurait encore ; de grosses larmes roulaient sur ses joues, et cependant elle tournait sur le bon seigneur des yeux qui brillaient de reconnaissance et de joie. — Allons, Agnès, allons, ma fille (c'est ainsi qu'il l'appelait depuis long-tems), fais défoncer un tonneau ; que ces bonnes gens boivent à la santé de mon fils, au souvenir de ses exploits et à mon bonheur. Agnès part comme un trait, elle donne des ordres. A l'instant une toile est tendue entre d'antiques tilleuls, le galoubet se fait entendre et le vieux seigneur, Médard, Zerbain et même M.me Pépita sont conduits sous la tente où la danse et le festin commencent. Zerbain cependant avait embrassé déjà ses *parens*, très-joyeux de le revoir, très-

fiers de sa haute renommée, mais très-surpris qu'il n'eût pas encore épousé la fille d'un soudan. Zerbain quitte son épée, prend son luth ; il veut célébrer toutes les délices de cette journée ; il éprouve un charme inexprimable à chanter, encore dans ces lieux témoins de ses premiers accens. il s'anime ; jamais la cour de Raymond ne l'avait entendu former des accords si sublimes ; et Agnès, au moment où il finissait, posa une conronne de fleurs sur sa tête.

Cependant la joie bruyante des villageois aurait fatigué les habitans du château ; ils avaient d'ailleurs bien des confidences à se faire. En rentrant, Médard remarqua que les murs étaient recrépis à neuf. Le vestibule, le grand salon étaient décorés avec simplicité, mais infiniment mieux qu'autrefois. Dans l'appartement du seigneur on voyait une belle tapisserie à grands ra-

mages, qu'on aurait admirée même à Toulouse ; c'était le chef-d'œuvre d'Agnès, et c'était encore M.me Pépita qui l'avait dirigée. — Mon fils, dit le seigneur, tout ce que tu vois est son ouvrage ; elle a pris les devants sur toi ; par son activité, son économie, elle ne t'a laissé rien à faire, et mon petit castel n'a pas eu besoin de ta grande fortune pour se réparer. — Ma grande fortune ! dit Médard avec un embarras extrême ; mon père, que je serais malheureux si vous aviez compté que je rapporterais des trésors de la croisade ! Ma gloire et mon épée, voilà tout ce que je possède. — Tu te trompes, mon fils, reprit le seigneur ; il s'est passé bien des choses durant ton absence. Le grand-oncle et sa méchante femme sont morts tous les deux, laissant un fils unique. Cet enfant ne leur a guère *survécu ;* tu étais son plus proche parent

et tu as été son héritier. M.me de Sénac, pour se venger, a voulu te priver de ta fortune, et la sienne va passer entre tes mains; oui, mon fils, te voilà riche et je suis complètement heureux.

CAROLINE. Ah! mon dieu, que je suis contente!

M.me DE JONCHÈRE. Je n'ai pas besoin de vous dire que le mariage fut célébré peu de jours après. Médard ne donna pour présent de noces à Zerbain qu'un beau ruban pour suspendre son luth; mais le vieux seigneur mit ses parens en possession, non-seulement du petit coin de terre à l'extrémité du village, mais d'une belle métairie. Agnès, parée de ses plus beaux atours par M.me Pépita, reçut la foi du jeune seigneur et jura tout bas de n'oublier jamais ce qu'elle devait à son père. Je ne vous parlerai pas des fêtes, des jeux, des danses des villageois et des éphithalames de Zerbain.

CAROLINE. Mais, ma tante, j'espère que Zerbain se mariera à son tour ?

ALPHONSE. Vraiment, j'y compte bien ; j'attends aussi la grande princesse.

M.me DE JONCHÈRE. Zerbain n'y songeait pas encore. Quelques jours après le mariage d'Agnès, elle proposa d'aller rendre visite à donna Guitarina. Zerbain demanda ce que c'était que cette dame dont il n'avait point encore entendu parler. — Vous vous trompez, répondit Agnès. Avez-vous donc oublié cette jeune espagnole qui vint s'établir dans notre voisinage avec sa mère, peu de tems avant votre départ ? Elles menèrent d'abord une vie si rétirée que personne ne pût parvenir à les voir ; et leur domestique, le vieux Pédro, qui venait faire les emplettes au village, était si mysterieux, si grave, que l'on ne pouvait savoir quelles étaient la naissance, la fortune et les aventures de ses mai-

tresses ; il avouait seulement qu'elles venaient, ainsi que lui, de l'autre côté des Pyrénées. Cette origine étrangère, ce soin de se cacher, la nouveauté, l'apparence du merveilleux, excitèrent la curiosité et bientôt la défiance des habitans du village. Chacun donna l'essor à son imagination, chaque jour enfantait de nouvelles conjectures, et les deux espagnoles auraient fini peut-être par courir quelque danger si le seigneur, si mon père, reprit Agnès avec une joie modeste de pouvoir articuler un si beau nom, ne s'était déterminé à aller lui-même visiter et interroger les deux dames, établies sans son aveu sur ses terres. Le soupçon l'avait lui-même un peu gagné ; et s'il ne croyait pas, comme les bons paysans, que ce fussent des sorcières, il craignait du moins de trouver en elles des femmes peu dignes de sa *considération* et de son estime. —

Elles se cachent, disait-il; n'ont-elles pas quelque faute à se reprocher? Oh! qu'il se trompait bien! Dès qu'il fut arrivé à la porte de la petite métairie, dès que Pédro, reconnaissant en lui le seigneur du village, eût ouvert cette porte, quoiqu'à regret, l'ordre, l'arrangement qui régnaient dans l'enceinte, la propreté de la maisonnette, et enfin la physionomie, le ton de Dona Carmélia le détrompèrent. Il lui déclara les motifs de sa visite. Le maintien de la police, de la tranquillité de ses domaines, et leur sûreté personnelle, exigeaient qu'il fût instruit de leur secret; il ne leur cacha pas que, depuis leur arrivée, il y avait eu beaucoup d'accidens dans le village. On avait perdu du bétail, la dernière récolte avait manqué; tantôt c'était la sécheresse, tantôt l'orage; enfin on entendait les cris des chouettes *presque* toutes les nuits. Vous imaginez

bien qu'on les accusait d'avoir répandu autour d'elles de malignes influences. Pour détruire ces bruits ridicules, mais accrédités, il fallait que le seigneur pût répondre d'elles. Dona Carmélia le sentit bien et lui révéla toutes ses aventures. Sa fille m'a mise depuis dans la confidence ; peut-être vous y mettra-t-elle quelque jour ; mais pour moi, d'ici-là, je ne saurais vous en faire part. Enfin le seigneur revint, non pas seulement satisfait, mais enchanté des deux espagnoles ; il me conduisit chez elles, j'obtins leur amité ; et, quoiqu'en dise la bonne M.me Pépita, les leçons de Dona Carmélia valaient encore mieux que les siennes. Elle avait vécu à la cour ; elle y avait acquis, non des travers et des goûts frivoles, mais des grâces et des talens qui faisaient alors l'ornement de sa retraite, et ses bontés sont pour jamais gravées dans ma mémoire. Après

les sons. Agnès l'épiait, le remarqua et sourit. — Zerbain, lui dit-elle, je ne vous ai point encore parlé des talens de mon amie ; ils feraient rougir plus d'un troubadour. Cet instrument que vous voyez est son ouvrage, mais il faut l'entendre résonner sous ses doigts ; en même tems elle fit un signe à Zerbain qui posa la guitare (car elle lui avait donné son nom) sur les genoux de la jeune espagnole. Elle hésitait, enfin elle fit retentir les cordes argentines et chanta plusieurs romances dont les paroles, dont la musique charmèrent le troubadour. Il apprit que Guitarina elle-même les avait composées, et son ravissement augmenta ; il voulut essayer de faire quelques accords, Guitarina lui en indiqua la manière. Cette première leçon établit dejà des rapports entre eux. Elle promit d'aller au château, de recevoir Zerbain chez elle quand il y vien-

drait avec Agnès, et de continuer à lui montrer à jouer de la guitare. Cette promesse le remplit de reconnaissance. — Ah! dit-il en sortant de chez Guitarina, elle n'est pas jolie! c'est bien dommage! — Qu'importe, répondit Agnès, a-t-on besoin d'être jolie? — Oh! pas du tout, reprit Zerbain, j'en conviens, je le sens quand on a les talens et la bonté de Guitarina. En rentrant au château, il ne parla que d'elle. Le vieux seigneur regrettait sincèrement la mère de la jeune espagnole; elle avait été quatre ans son amie et il ne se consolait pas de sa perte. Guitarina tint sa parole; elle vit Zerbain presque tous les jours, et les progrès de ce dernier furent assez rapides pour qu'ils projetassent de former des duos. On fit faire une autre guitare. Les concerts se multipliaient au château d'Artigues; cependant on s'y occupait aussi d'autres

choses. Zerbain et Guitarina composaient des vers, Médard faisait des lectures d'histoire, Agnès aimait les voyages; le vieux seigneur écoutait tout et approuvait tout, car tout le monde paraissait heureux. La société de Guitarina était pour Zerbain une source de bonheur sur laquelle il n'avait pas compté. — Passer ma vie avec Médard, avec Agnès, mon bienfaiteur et mes parens, voilà, se disait-il quelquefois le seul plan que j'eusse fait pour l'avenir. Accoutumé dès l'enfance à la simplicité de ces campagnes, j'y revenais, avec plaisir; à présent je ne puis songer sans effroi au vide que j'aurais éprouvé tôt ou tard si Guitarina ne les avait habitées avec moi; à présent auprès d'elle, je sens tout ce qui aurait manqué à mon esprit, à mon cœur. Si elle s'en éloignait aujourd'hui, *Artigues*, je le sens bien, n'aurait plus pour

moi tant de charmes ; si elle s'en éloignait, bon dieu ! reprenait-il, et cela pourrait être ! N'y aurait-il donc pas quelque moyen de l'y fixer ?

Zerbain, rempli de cette secrète inquiétude, parut perdre un peu de sa gaîté, de cette égalité d'humeur qui rend la société si douce. Agnès s'en aperçut et lui demanda un jour quelle en était la cause. — Je l'avoue, répondit Zerbain, j'ai quelque chose qui m'occupe ; je...... je suis faché que Guitarina reste toujours voilée. Agnès fit un éclat de rire. — Voilà, dit-elle, un beau sujet de préoccupation ! Et que vous importe que Guitarina cache ou non son visage ? — Cela m'importe infiniment. Je la regarde comme une véritable amie ; je lui dois un nouveau talent ; je ne puis être indifférent aux *torts qu'elle* se donne. C'en est un, *avec tant de* raison et d'esprit d'ailleurs,

d'attacher une semblable importance aux défauts de sa figure. Je voudrais qu'elle les laissât paraître, qu'elle cessât d'en être occupée, et je l'en estimerais bien davantage. Elle est laide, à la bonne heure; il faut l'être avec ingénuité, avec simplicité, n'en parler, ni le dissimuler à personne. — Fort bien, dit Agnès; mais vous parlez d'une laideur ordinaire. On peut s'y accoutumer soi-même, on peut la faire oublier aux autres, quand on réunit d'ailleurs les véritables moyens de plaire; mais entre nous, Guitarina..... — Mon dieu, qu'y a-t-il donc? dit Zerbain en lui-même en frémissant. — Je vous demande le plus profond secret, reprit Agnès, puis s'approchant de son oreille, elle a, dit-elle, un œil hors de la tête..... Zerbain la regarda avec saisissement, n'eut pas le courage de répliquer, et s'éloigna.

ALPHONSE. Ah! elle avait un œil hors

de la tête ? eh bien ! c'est agréable.

CAROLINE. Cette pauvre Guitarina !

M.me DE JONCHÈRE. Quelques jours se passèrent, Zerbain n'en reparlait pas ; seulement de tems en tems il considérait la mante d'étamine de Guitarina, et puis jetait un regard triste sur Agnès qui soupirait. Un soir que Guitarina, à la veillée, avait fait la lecture d'un petit ouvrage vraiment charmant, Zerbain s'approcha de M.me d'Artigues, qui était assise à son métier, à quelque distance. — Décidément, lui dit-il tout bas, un œil est peu de chose ; on en est quitte pour porter un bandeau.

CAROLINE. Qu'il est honnête, ce Zerbain ! qu'il est d'un bon caractère !

ALPHONSE. Ah ! oui, très-honnête, en vérité.

M.me DE JONCHÈRE. Sans doute, répondit Agnès, si c'était là tout ; mais..... *souvenez-vous* bien de garder le secret,

je vous en conjure..... Un côté de son visage s'est retiré par l'effet de la petite vérole ; elle a la bouche de travers. — J'en suis vraiment bien fâché, dit Zerbain en étouffant un soupir, et il s'éloigna encore.

Quelques jours après, le feu prit au village d'Artigues. Tout le monde y courut, on arrêta les progrès de l'incendie ; il n'y eut qu'une chaumière de consumée, mais dans cette chaumière habitait une pauvre famille qui se trouvait sans asile, sans lit, sans meubles, sans vêtemens et sans pain. Agnès donna des habits et du linge, Médard de l'argent, et le bon seigneur promit de faire rebâtir la cabane. Guitarina et Zerbain ne disaient rien ; tous deux cependant n'étaient pas insensibles au malheur de ces pauvres gens, mais ils avaient tous deux leur projet. Le soir même, Zerbain vint chercher la famille infortunée pour

la conduire chez ses parens qu'il avait priés de vouloir bien lui donner un asile jusqu'à ce que la cabane fût rétablie ; mais ils n'étaient plus dans le village, Pédro était venu déjà les chercher. Le lendemain, Guitarina ne venant point, on alla la trouver chez elle. On la vit entourée de ses nouveaux hôtes ; elle tenait un des petits enfans sur ses genoux et pansait la main d'un autre qui avait été blessé dans l'incendie. La mère la regardait faire, les yeux brillans de larmes et prête à tomber à ses pieds. — Oh ! quel ange ! répétait-elle en joignant les mains. — Ah ! madame, comme elle vous ressemble, ajoutait-elle en s'adressant à Agnès ; elle a votre bonté, votre douce voix et votre grand esprit pour nous consoler. Quel dommage que nous n'ayons pas deux jeunes seigneurs ! Ah ! que le ciel lui donne un mari comme *le vôtre*, un mari qui soit digne d'elle !

Guitarina, que ces bénédictions pénétraient et embarrassaient tout à la fois, emmena ses amis dans le verger. Zerbain s'approcha d'Agnès : — La bouche est moins que rien, lui dit-il ; cela ne mérite pas qu'on y pense.—Assurément, répondit Agnès ; mais vous ne savez pas tout encore. Son nez était fort petit, fort joli dans son enfance, à ce que l'on assure ; mais le venin ; l'enflure .... que vous dirai-je ! il est gros comme le poing.

ALPHONSE. Oh ! mais cela m'impatiente ; maman, ne la faites donc pas si laide.

M.me DE JONCHÈRE. J'en suis bien fâchée, mon ami, mais cela se voit tous les jours. Zerbain fut consterné par cette nouvelle confidence. L'image de ce nez le poursuivait partout. Il essayait de se familiariser avec elle ; il se promenait seul quelquefois pour y

songer. Un jour qu'il revenait d'une de ses courses solitaires, il côtoyait les murailles du cimetière ; il entendit pousser quelques sanglots : il s'approche de la porte, cherche des yeux et distingue bientôt la mante de Guitarina, prosternée sur une tombe ornée de roses pâles et de cyprès. Emu jusqu'au fond de l'ame il s'avance, il ose l'enlever dans ses bras et la porte hors du cimetière. — Guitarina, lui dit-il en l'asseyant sur le gazon, pourquoi ranimer ainsi une douleur déjà si profonde ! Votre mère veille sur vous ; honorez-la par votre courage et non par vos larmes. — Oh ! Zerbain, répondit-elle, vous le savez si j'ai du courage ; jamais cette douleur si déchirante et si juste n'a troublé le repos de mes amis. Je ne vais point altérer leurs plaisirs, mais seule, loin de tous, je la retrouve *au fond de mon* cœur. Zerbain, on ne

peut se consoler jamais d'avoir perdu sa mère ; mais je le puis moins qu'une autre, elle était tout pour moi. — Tout ? et vous conveniez à l'instant même qu'il vous restait des amis. — Il est vrai, des amis ; mais ces liens, quoique bien doux, ne peuvent remplacer jamais celui qui m'unissait à ma mère ; nous vivions l'une pour l'autre. Agnès doit vivre pour son mari, pour ses enfans, pour son bienfaiteur, avant de songer à moi. — Eh bien ! dit Zerbain d'un ton ému, formez d'autres liens aussi intimes, aussi tendres ; ayez un mari et des enfans à votre tour. — Que dites-vous ? — Vous m'avez entendu. Je ne sais encore qui vous êtes ; mais j'ai, pour justifier mon choix, l'estime que le vieux seigneur vous accorde. Il est bien doux, bien tranquillisant de s'en rapporter au suffrage de l'âge mûr : consultons-le. Allons trouver le bon seigneur, et, s'il veut

nous unir, promettez-moi d'y consentir vous-même. — Quoi! dit Guitarina, sans que vous sachiez quelles sont ma naissance, ma fortune, ma figure? — Je connais votre esprit, votre cœur. — Mais, ajouta-t-elle, d'une voix plus faible, si ma laideur? ...... — Je m'y attends. Daignez m'estimer assez pour ne pas craindre qu'elle me fasse oublier jamais vos talens et vos vertus. Guitarina se laissa conduire. Ils arrivèrent dans le salon d'Artigues. La jeune espagnole était toute tremblante et Zerbain, au contraire, paraissait animé d'espérance et de joie. Il s'adresse au vieux seigneur. Il savait que dona Carmélia avait remis sa fille sous sa tutelle; il lui demande s'il consent à lui accorder la main de Guitarina. — C'est le plus cher de mes vœux, répondit le vieux seigneur. Si *mon* Agnès n'avait pas existé pour le *bonheur* de Médard et pour le mien,

Guitarina aurait été ma fille ; mais Zerbain est aussi mon fils, et dès long-tems je l'ai destiné à l'infante de Barcelone. — A l'infante de Barcelone ! dit Zerbain en reculant de quelques pas.

ALPHONSE. Ah ! l'infante de Barcelone ! Allons, voilà du nouveau.

M.me DE JONCHÈRE. Il est vrai, dit Guitarina, mais que cet aveu n'excite en vous aucun esprit ambitieux. J'ai perdu le trône presque à l'époque de ma naissance ; j'y ai renoncé pour jamais. Tout ce que je possède, c'est ma petite métairie, ma guitare, un bon cœur et un visage un peu moins difforme, un nez un peu moins gros qu'Agnès ne vous l'a fait accroire ; en même tems elle laissa tomber sa mante à ses pieds et laissa voir enfin, non pas une beauté surnaturelle, telle qu'on n'en *voit guère* que dans les contes des fées, *mais une* figure distinguée par sa dou-

cœur, par l'expression noble et spirituelle qui la caractérisait.

ALPHONSE. Ah! tant mieux. J'avais bien de la peine à m'arranger de ce nez-là.

M.me DE JONCHÈRE. Comment? ce nez, cet œil faisaient sur toi une impression si profonde?

ALPHONSE. Mais écoutez-donc, maman, c'est une chose bien terrible.

M.me DE JONCHÈRE. Et si demain quelqu'événement imprévu venait à te rendre difforme, tu trouverais bien juste et bien raisonnable de la part de tes amis de se refroidir à ton égard? Quelle espèce d'influence ce malheureux accident pourrait-il donc avoir sur tes bonnes qualités?

ALPHONSE. Aucune, et j'espère bien que vous ne m'en aimeriez pas moins.

M.me DE JONCHÈRE. Puisque tu serais *fâché qu'on* attachât, par rapport à toi,

une si grande importance à ce fragile avantage, tu conçois qu'il serait injuste d'y mettre cette importance par rapport aux autres. Zerbain, par un reste de frivolité, avait cédé d'abord à la répugnance que le portrait supposé de Guitarina lui inspirait, mais enfin il avait senti qu'un esprit cultivé, une ame sensible peuvent seuls assurer le bonheur de la vie; et lorsqu'il ramenait Guitarina au château, la plus belle des femmes serait venue le conjurer de lui accorder sa main, qu'il l'aurait repoussée avec dédain.

ALPHONSE. Maman, Zerbain n'était-il pas bien curieux de savoir l'histoire de l'infante de Barcelone ?

M.me DE JONCHÈRE Oui, mon fils; et toi aussi, peut-être ?

ALPHONSE. Oh! moi, toujours.

M.me DE JONCHÈRE. Eh bien! Guita-

rina, pour le satisfaire, lui parla en ces termes.

J'habitais dès ma plus tendre enfance un immense château dont les tours, les portes, les murailles étaient écroulées. De tout ce vaste édifice, un seul petit coin se trouvait encore à l'abri des intempéries de l'air, et c'était ce petit réduit que j'habitais avec ma mère et avec le bon Pédro. Ces ruines si délabrées, mais encore si imposantes, étaient situées sur une roche escarpée, entourée de trois côtés par la mer. De l'autre, on pouvait descendre dans la plaine par des degrés grossièrement taillés dans le roc ; c'était par-là que Pédro se rendait à la ville la plus voisine pour renouveler quelquefois nos provisions ; mais ces communications passagères avec le reste des humains n'existaient que pour Pédro ; jamais ni ma mère ni moi nous ne quittions le sommet du rocher.

Ce rocher était donc mon univers ; et cet univers était encore assez grand pour moi. Je ne l'avais même pas entièrement parcouru à l'époque de ma quatorzième année. Les leçons que je recevais de ma mère, le soin d'un petit troupeau, d'un petit carreau de terre, remplissaient la plus grande partie de mes momens. Au-delà de mon potager on voyait des bosquets confus d'orangers et de grenadiers, reste précieux des jardins plantés par les premiers possesseurs. Je n'avais jamais eu l'idée qu'on pût s'ennuyer, se déplaire dans ce séjour : ma mère, à la vérité n'était pas gaie, folâtre, ainsi que moi ; et Pédro, toutes les fois qu'il revenait de la ville, me semblait un peu plus sombre ; mais ma mère était toujours si bonne et si douce que j'attribuais seulement à la différence de nos âges celle de notre humeur. Quant aux accès de gravité du pauvre Pédro,

je pensais qu'ils étaient la suite de la fatigue ; j'y faisais bien moins d'attention qu'il ne l'aurait voulu peut-être, car il aimait déjà beaucoup à parler, le bon Pédro, et il n'aurait pas été fâché que je l'obligeasse, en quelque sorte, à rompre le silence qui lui avait éte recommandé. Assis dans les belles soirées sous une galerie ouverte, dont les pilastres étaient à demi rompus et que de longs rameaux de pampres avaient convertie en berceau, nous admirions le clair de lune se réfléchissant au loin sur les flots ; nous admirions les effets bizarres qu'il produisait sur la montagne. Les pointes hérissées du rocher formaient des ombres accidentelles qui semblaient quelquefois changer de forme et s'animer à nos yeux. Ces illusions m'amusaient, mais elles déplaisaient à Pédro, et ordinairement, pour mettre fin à ses observations, il prenait sa vieille mandoline, et

d'une voix juste encore, mais affaiblie, il chantait quelques anciennes ballades, composées sur les guerres du roi Pélage avec les Maures et sur la bataille de Roncevaux.

THÉOPHILE. Maman, qu'est-ce que le roi Pélage et la bataille de Roncevaux ?

M.me DE JONCHÈRE. Je vous parlerai une autrefois de Pélage et de la conquête de l'Espagne par les Maures ; pour aujourd'hui, ce récit, trop long, interromprait inutilement celui de Guitarina. Quant à la bataille de Roncevaux, elle est célèbre dans l'histoire de Charlemagne. Ce grand monarque avait été appelé à Saragosse par Ibinal Arabi qui s'y était rendu indépendant ; il avait proposé à Charlemagne de le reconnaître pour son souverain s'il voulait le défendre contre Abdérame l'Ommiade, dont *vous* vous rappelez peut-être, qui s'é-*tait réfugié* en Espagne après le mas-

sacre général de sa famille, et y avait été proclamé calife. Charlemagne, espérant devenir utile aux chrétiens qui se trouvaient sous la domination du prince de Saragosse, accepta ses propositons; passa en Espagne, affermit la puissance d'Ibinal, et fit en effet avec lui des conditions qui adoucirent le sort des chrétiens ses tributaires. Il revenait en France lorsqu'il fut attaqué au milieu des Pyréuées, dans la vallée de Roncevaux, par les Gascons qui habitaient alors cette contrée. Son arrière-garde fut mise en déroute; Rolland son neveu, très-célèbre dans les annales de la chevalerie, y perdit la vie; mais Charlemagne tira une pleine vengeance des Gascons avant de quitter les Pyrénées.

Un soir que Pédro, pour la millième fois sans doute, nous répétait la ballade du roi Pélage qu'il affectionnait particu-*lièrement*, ma mère lui dit: Pédro, pour-

quoi n'apprends-tu pas à chanter à cette enfant ? sa jeune voix soutiendrait la tienne et nous réjouirait dans nos vieux ans. Cette idée m'enchanta. Je sautais au col du bon Pédro qui, essuyant une larme d'attendrissement échappée de sa paupière, me donna sa mandoline et m'apprit à fredonner à mon tour la ballade du roi Pélage ; mais je l'avais entendue si souvent, si souvent que j'en fus bientôt dégoûtée. Il en savait beaucoup d'autres sur le même sujet, le pauvre Pédro ; je les appris toutes, et celle que j'aimais le mieux à répéter, c'était la complainte de l'imprudente et malheureuse sœur de Pélage. Je m'enfonçais dans le bois d'orangers pour la chanter tout à mon gré, tout à mon aise, mais je trouvai bientôt que l'aigre mandoline ne se prêtait pas à l'expression touchante que je voulais lui donner. J'imaginai d'en changer la forme, de

supprimer la plume discordante qui servait à faire résonner les cordes. Pédro eut la complaisance de porter la mandoline à la ville, il rendit compte des changemens que j'exigeais, on s'y conforma, et la guitare prit naissance.

ALPHONSE. Maman, est-ce réellement ainsi que la guitare a été inventée ?

M.me DE JONCHÈRE. Je n'en sais rien du tout, mon enfant : comme l'origine de cet instrument n'est pas un fait d'une grande importance, je me suis permis de l'arranger ainsi à ma fantaisie.

CAROLINE. Ma tante, qu'était-il donc arrivé à la sœur du roi Pélage ?

M.me DE JONCHÈRE. On a fait un conte sur cette anecdote : je vous en parlerai un jour en vous racontant l'histoire de son frère.

CAROLINE. Je vous serai bien obligée, ma tante.

M.me DE JONCHÈRE. J'avais, continua

Guitarina, caché mon invention à ma mère, je voulais la surprendre un jour en lui montrant ma guitare. Je priai Pédro de m'apprendre quelques couplets qui parlassent de la tendresse, de la vénération d'une fille pour sa mère. Pédro ne trouva rien de cette espèce dans sa mémoire. Impatientée de son ignorance, j'essayai d'y suppléer en disant tout ce que je pensais moi-même. Ma romance était mal versifiée, mais elle était touchante; du moins, je sentais si bien tout ce qu'elle exprimait que je ne la chantais point sans verser de douces larmes; ainsi c'est à la piété filiale que j'ai dû les premières inspirations du génie. Je choisis avec Pédro la plus belle soirée du printems pour me faire entendre à ma mère. Je plaçai Dona Carmélia dans la galerie, sur un trône de verdure, et je m'assis à ses pieds. Pédro, appuyé sur un tronçon de marbre, nous regardait l'une et

l'autre avec admiration. À peine un léger zéphyr apportait-il jusqu'à nous le parfum des orangers, et le silence régnait sur la montagne. Ma mère, d'abord étonnée en apercevant la guitare, plus étonnée encore en m'écoutant, me tendit les bras lorsque j'eus achevé ma romance. Je m'y pricipitai .... En cet instant, un tourbillon de vent vint envelopper le rocher et fit résonner les voûtes de l'antique édifice. Ma mère suspendit involontairement ses caresses; Pédro, saisi d'effroi, se rapprocha de nous en tremblant. Le vent se taisait et soufflait tour-à-tour; ses mugissemens avaient par fois quelque chose de la voix humaine. Jc vis enfin Pédro se laisser tomber à genoux. — Que signifie donc tout ceci? dis-je à ma mère. — Cet orage subit m'a surprise, je l'avoue, répondit-elle; quant à Pédro, *un* peu de superstition peut-*être* .... — De superstition! madame!

s'écria-t-il ; non je n'en doute plus. En vain jusqu'ici vous m'aviez fait révoquer en doute ce qu'atteste depuis tant de siècles la Catalogne toute entière ; mais cette tempête imprévue , ces voix miraculeuses qui se sont fait entendre , annoncent assez la présence des esprits della Rocca. Aussi transportés que nous-mêmes des talens de Dona Guitarina , ils ont voulu l'applaudir à leur tour ; j'ai cru même . . . . oui , j'ai distingué parmi leurs accens confus , ces mots répétés plusieurs fois , vive l'infante de Barcelone !

Je reculai en écoutant les dernières paroles de Pédro , ainsi que vous l'avez fait vous - même quand le seigneur m'a donné ce titre pour la première et , j'espère , pour la dernière fois. — Ma mère ! m'ecriai-je , que veut-il dire ? ceci est plus étonnant encore que la tempête. — Pédro , dit ma mère , je vous avais ordonné le silence . . . Puis , s'adressant à

moi, viens, mon enfant, me dit-elle, l'orage m'a fait mal, rentrons. Ne songe plus à ce qu'a dit Pédro ; jouis de tes talens, de tes innocens plaisirs...... jouis du repos surtout!... il n'est pas toujours sur le trône.

Je ne répliquai rien, je me couchai, mais je ne dormis pas. N'y songe plus, avait dit ma mère, et j'y songeais toujours malgré moi. La tempête grondait encore. J'écoutais de toutes mes oreilles, et je croyais entendre à mon tour retentir dans les salles basses ces mots que Pédro m'avait mis dans la tête: Vive l'infante de Barcelone!

C'est un grand défaut, c'est un grand tourment que la curiosité. Que m'importaient au fond Barcelone et les esprits della Rocca? Si ces détails avaient été nécessaires à mon bonheur, j'étais bien sûre que dona Carmélia m'en aurait instruite depuis long-tems. Elle m'avait

dit au contraire de n'y plus songer; j'étais donc convaincue que cette confidence m'était inutile, et j'avais pourtant la faiblesse de m'en occuper. Je fus du moins assez réservée pour ne pas interroger Pédro; je respectais trop ma mère, je me respectais trop moi-même, pour chercher à savoir d'un autre ce qu'elle refusait de m'apprendre, mais je m'enfonçais dans les bosquets; là, je répétais à mon tour: Vive l'infante de Barcelone! et je croyais voir à chaque fois le feuillage s'agiter autour de moi.

Un jour je dépassai les limites du jardin. Je suivais un sentier tracé sur la montagne, mais peu frayé. L'ombrage m'avait abandonnée, le sol devenait aride. Je me trouvai tout à coup en face d'une grotte profonde, au milieu de laquelle je vis un tombeau, et sur ce tombeau, le squelette d'une énorme tête armée de *cornes* menaçantes. A cet aspect, je fus

un cri, je pris la fuite et revins tout d'un trait au château. Je me jetai dans les bras de ma mère, je lui racontai, encore toute troublée, ce que j'avais aperçu et ce que j'avais l'enfantillage de trouver si effrayant. Ah! dit Pédro, qui était alors avec ma mère, c'est une vision! ce sont les esprits della Rocca! — Non, répondit dona Carmélia sans s'émouvoir, c'est le tombeau de Léocadie et de ses deux bossus. Je conjurai ma mère de m'expliquer enfin toutes ces paroles mystérieuses qui frappaient depuis quelques jours mon oreille. — Ma fille, me répondit-elle, nous quitterons bientôt la Catalogne; je voulais que tu emportasses avec toi ton heureuse ignorance, les circonstances se sont réunies pour exalter ta curiosité, je vais la satisfaire; mais, au lieu de cette douce sécurité dont tu as joui jusqu'à cette heure, Guitarina, *songe que tu* vas cesser d'être une enfant,

qu'il faudra devenir prudente, réservée, enfin, pauvre Guitarina, que tu vas savoir un secret, et que tu auras un secret à garder.

Ces paroles me causèrent un juste effroi ; je sentis qu'en effet il était bien plus commode de ne rien savoir, de n'avoir rien à calculer, à dissimuler, je fus au moment de déclarer à ma mère que j'étais revenue de ma curiosité, que je sentais enfin combien elle était déraisonnable ; mais ma mère reprenant la parole : Avant de te parler de nous, me dit-elle, il faut t'expliquer ce que c'est que le tombeau de Léocadie ; son histoire, d'ailleurs tient beaucoup à la nôtre.

LES DEUX BOSSUS, CONTE.

Ce château, continua dona Carmélia, compte déjà bien des siècles d'existence. *Du tems* de l'empereur Charlemagne,

il était remarqué dans la contrée. Il n'étoit point encore tombé en ruines, et il n'y avait pas long-tems que le comte della Rocca l'avait abandonné. Il avait renoncé avec beaucoup de peine à ce séjour qui l'avait vu naître; il l'appelait avec complaisance sa vieille roche, et la verdure dont il l'avait embelli, la vue magnifique dont on jouit de cette hauteur prodigieuse, rachetaient à ses yeux l'âpreté de sa position et la difficulté de son abord.

ALPHONSE. Et pourquoi donc l'avait-il quitté, le cher comte, puisqu'il s'y plaisait si fort?

M.me DE JONCHÈRE. C'était une chose accréditée parmi le peuple, qu'il revenait des esprits au château della Rocca. Il y avait déjà long-tems qu'on en parlait, et cette opinion ridicule s'affermissait de jour en jour. On prétendait *que les ames* de tous ceux qui mouraient

dans ce château, n'allaient ni en paradis, ni en purgatoire, ni même en enfer; elles restaient toutes errantes sur la montagne. Bien des gens assuraient les avoir vu voltiger durant la nuit, roulant, folâtrant le long des précipices, sous la forme d'esprits follets, secouant des brandons de flammes, et ayant à leur tête tous les comtes della Rocca, décédés de père en fils, depuis leur origine. Je ne m'attendais pas, ajouta Guitarina, à jouer de mon vivant, au village d'Artigues, le rôle que les Catalans attribuaient à mes ancêtres.

Parmi les [illegible] comtesses della Rocca, avait existé autrefois une célèbre héroïne, qui, veuve et tutrice de son fils encore au berceau, avait, lors de l'invasion des Maures en Espagne, défendu courageusement et victorieusement son château. Ce n'avait été qu'après sa mort que les infidèles, repoussés si courageusement

par elle, avaient osé se rapprocher du rocher que la fière Hispéria leur avait rendu formidable. Jeune encore, et fatigué de la vie hostile qu'il menait depuis son enfance, le fils d'Hispéria avait capitulé avec les Maures, quoique sa noble mère, en mourant, lui eût recommandé de s'ensevelir plutôt sous les ruines du château que de négocier avec eux. S'il est vrai que les mânes de notre famille ne cessent d'habiter ce rocher, avait-elle dit au jeune comte, mon ombre veillera sur vous. Je combattrai encore pour vous défendre, et malheur au lâche qui, quand je ne serai plus, parlera le premier de se rendre aux infidèles. Malgré ces exhortations et ces menaces, le comte négocia avec les Maures par le conseil de son chancelier, qui ne croyait pas aux revenans, et qui aimait beaucoup la paix. On remarqua que ce jour de honte fut *le plus affreux* qui eût jamais éclairé la

Catalogne. La foudre tomba plusieurs fois en éclats sur le sommet du rocher; un tremblement de terre l'ébranla jusque dans ses fondemens, et la première pierre roula des murailles du château. Huit jours après, le chancelier eut une attaque d'apoplexie, et fut trouvé mort dans son lit : on ne manqua pas de se rappeler les paroles de la guerrière Hispéria, et de se persuader que les revenans lui avaient tordu le col par ses ordres.

ALPHONSE. Ah! maman, quelle drôle d'histoire!

Mme DE JO[illegible]ÈRE. Il y a des événemens tout aussi naturels qu'un tremblement de terre et une apoplexie, auxquels les gens superstitieux et crédules attribuent des causes tout aussi extravagantes que les esprits della Rocca.

Depuis la mort du chancelier, personne n'avait vécu tranquille dans le château,

La guerre déclarée par Hispéria aux poltrons, faisait trembler les plus braves. Il n'y avait pas un petit enfant dans la Catalogne, qu'avec ce nom l'on ne réduisît au silence, et qu'on ne menaçât dix fois par jour d'être emporté par la terrible comtesse, s'il n'était pas sage. On la leur représentait grande, armée de pied en cap, une lance flamboyante à la main ; c'était ainsi qu'on l'avait vue plusieurs fois sur la montagne, poursuivant l'ombre du pauvre chancelier, à laquelle elle faisait faire cinq ou six fois le tour du rocher. Les femmes de chambre, les palfreniers, n'osaient plus paraître dans les corridors ou dans les cours du château dès que le soleil était couché, et les pages qui ne comprenaient pas combien il est imprudent, indiscret, d'exciter jamais la frayeur, imaginaient tous les soirs des niches, des *espiègleries*, que l'on mettait sur le compte

des revenans, et qui ajoutoient encore à la conviction. Enfin, las d'entendre chaque matin raconter quelque nouvelle histoire, le comte della Rocca avait pris le parti d'abandonner son château. Il avait fait bâtir, à une lieue du rocher, au milieu de la plaine, une petite maison de plaisance, qu'on appela Villa-Nueva, et de laquelle il avait du moins la consolation d'apercevoir encore les tours de l'antique édifice, et la cime de ses orangers. Il n'habita pas long-tems Villa-Nueva; le comte de Barcelone, souverain de presque toute la Catalogne, vint à mourir, et nomma le comte della Rocca, son plus proche parent, tuteur du jeune Alberti son fils, et l'héritier de ses états.

Vous vous représentez peut-être ce jeune Alberti comme un chevalier rempli de mérite et de grâces? détrompez-vous. *Quoi*qu'il eût déjà dix-huit ans,

la petite Léocadie, fille du comte della Rocca, qui n'en avait encore que douze, le surpassait en hauteur et en embonpoint. Il était si petit, si fluet, qu'on aurait eu peine à l'apercevoir, sans une grosse bosse qu'il avait sur l'épaule gauche, et qui lui donnait un peu de relief et de consistance. Mais s'il était si chétif et si contrefait, il y avait un peu de sa faute; d'abord, sa bonne assurait qu'il n'avait jamais voulu allonger ses jambes dans son lit, ni manger toute sa soupe, ce qui, comme l'on sait, empêche singulièrement de grandir. Le comte della Rocca, qui l'avait vu souvent dans son enfance, affirmait avec plus de raison encore qu'il avait été toute sa vie si maussade, si sournois, si opiniâtre, et faisait de telles contorsions dans sa mauvaise humeur, qu'il en était devenu difforme. Ceci peut arriver à beaucoup d'autres; aussi, le *premier défaut* dont il avait eu soin de

corriger sa petite Éléocadie, c'était d'être boudeuse et taciturne; et son corps, toujours bien placé, sa figure ouverte et riante, se formaient et s'embellissaient à vue d'œil.

Don Alberti ne pouvait se dissimuler les défauts de sa personne, encore moins ceux de son esprit et de son caractère; il sentait bien qu'il était ignorant, acariâtre, ridicule, mais il trouvait trop difficile d'être complaisant et aimable; il avait trop de vanité pour vouloir étudier encore ce que l'on doit savoir ordinairement à son âge, et il tâchait de déguiser du moins son ineptie et sa bosse sous un extérieur capable et imposant. Au lieu de se faire aimer, il cherchait donc à se faire craindre; c'était bien le moyen qu'on s'aperçût encore mieux de tous ses défauts. A vingt-un ans, il devait prendre le gouvernement de ses *domaines*, dont jusque-là le comte della

Rocca devait consever la régence, et ce moment était redouté de tous ses vassaux. Très-piqué de n'être pas déjà le maître, don Alberti n'oubliait rien pour faire ressouvenir qu'il devait l'être un jour. Les cérémonies, les fêtes publiques lui étaient infiniment agréables, parce que là du moins c'était lui qui représentait. Aussi, ce fut avec une joie très-vive qu'il vit arriver le célèbre combat de taureaux qui avait lieu tous les vingt ans à Barcelone.

THÉOPHILE. Qu'est-ce que c'est donc que ces combats de taureaux ?

M.me DE JONCHÈRE. C'est un ancien usage qui subsiste encore en Espagne, quoi qu'il ait un peu perdu de sa faveur. On forme une enceinte où l'on lâche des taureaux énormes ; des chevaliers, armés seulement d'une lance et d'un poignard, s'élancent contre eux, les mettent en fureur en faisant voltiger à leurs yeux des

drapeaux rouges ; ils combattent corps à corps avec les taureaux, et quand ils sont vainqueurs, le peuple qui entoure l'arène, pousse des cris d'allégresse. Il y avait donc tous les vingt ans à Barcelone un superbe combat de taureaux, et la fête durait trois jours ; arrivait à cette occasion des chevaliers de toutes les parties du monde. Toutes les dames faisaient faire des robes neuves ; on brossait, on époussetait tous les meubles de parades qui ne sortaient du trésor des comtes de Barcelone que ces jours-là ; mais nous laisserons don Alberti et même la petite Léocadie s'occuper des preparatifs de la fête, ce n'est pas l'affaire d'un moment.

CAROLINE. Mais, ma tante, je ne vois encore qu'un bossu dans cette histoire.

M.me DE JONCHÈRE. L'autre va bientôt *paraître* ; prends patience, je t'en prie.

CHAPITRE IX.

PENDANT le règne de Lucius Tarquin, une troupe de Gaulois avait passé les Alpes, s'était établie sur les confins de l'Italie, et plusieurs colonies ayant suivi l'exemple de la première, elles avaient bâti des villes qui étaient devenues florissantes. Cette contrée fut appelée la Gaule cisalpine, c'est-à-dire, en deçà des Alpes par rapport aux Romains. Le vaste pays des Gaules d'où sortaient ces colonies était situé de l'autre côté des Alpes, et s'appelait Transalpine; elle porte aujourd'hui le nom de France. Une nouvelle troupe de Gaulois quitta le territoire des Sénonnais où est à présent bâtie la ville de Sens, traversa la *Gaule cisalpine* dans l'intention de s'établir plus loin, et vint mettre le siége

devant Clusium, ville alliée des Romains. Ces derniers envoyèrent des ambassadeurs à Brennus, chef des Gaulois, pour lui représenter que Clusium n'avait jamais eu de démêlé avec sa nation, et qu'il entreprenait une guerre injuste. Brennus répondit qu'il renoncerait à la ville, pourvu qu'on lui abandonnât les campagnes. Cette proposition ressemblait à une raillerie amère; les Clusiens furieux tombèrent sur les Gaulois, et les ambassadeurs romains, oubliant que la loi leur défendait de combattre jusqu'à ce qu'ils eussent rendu compte de leur mission, se joignirent aux Clusiens. Brennus envoya aussitôt à Rome demander qu'on lui livrât les ambassadeurs, comme ayant violé les lois établies entre toutes les nations. Le sénat consentait à les livrer, mais le peuple, partageant leur mépris et leur indignation contre ces barbares, s'opposa formellement à

ce sacrifice. Brennus quitta Clusium et marcha droit à Rome. On envoya au devant de lui une armée commandée précisément par les trois ambassadeurs qu'on avait faits tribuns militaires. Ils joignirent Brennus près de la rivière d'Allia, à quatre lieues seulement de Rome. Les cris aigus que les Gaulois avaient l'habitude de jeter en combattant, étonnèrent et troublèrent les Romains ; ils furent mis en déroute, et se sauvèrent à Veyes, la même année où les Lacédémoniens conclurent avec Artaxerce Mnémon la paix d'Autalcidas. *

A la nouvelle de cette défaite, le peuple ne se crut pas en sûreté dans Rome. On enterra les trésors, on envoya les prêtres, les vieillards, les femmes, les enfans, chercher de tous côtés un asile, et tous ceux qui purent porter les armes s'en-

* *Bataille d'Allia* ; prise de Rome, 387 av. *J.-C.*, *365* an de Rome.

fermèrent au Capitole. Quelques vieux sénateurs, aussi honteux que désolés de cette désertion, et qui auraient voulu qu'on eût attendu l'ennemi, refusèrent de prendre la fuite, résolus de ne pas survivre à la gloire de leur patrie. Ils attendirent l'arrivée des Gaulois qui furent extrêmement surpris de trouver les portes de Rome ouvertes, et les maisons abandonnées; ils se promenèrent longtems sans rencontrer personne. Enfin, rendus sur la place publique, ils y trouvèrent ces vénérables sénateurs, vêtus de leurs robes bordées de pourpre et assis sur leurs chaises d'ivoire, nommées curules, qui étaient, ainsi que la pourpre, les signes de leur dignité. Ils gardaient un profond silence, et les Gaulois, saisis d'abord d'un respect involontaire, s'en approchèrent sans dessein de leur faire aucun mal; mais l'un d'eux ayant touché la barbe blanche de Papirius, celui-

ci le frappa de son bâton ; ce fut le signal du carnage ; les Gaulois les égorgèrent et, animés par ce premier acte de cruauté, ils mirent le feu aux plus beaux édifices de la ville. Les Romains, témoins du haut du Capitole de ce massacre et de ces ravages, étaient assez comprimés par la terreur pour n'oser venir en tirer vengeance.

Quelques jours après, les Gaulois ayant attaqué le Capitole, furent repoussés avec perte, ils resolurent de s'en rendre maître par la famine. Ils envoyèrent des troupes dévaster la campagne. Une de ces troupes s'étant approchée d'Ardée où résidait Camille, il engagea les habitans à tomber sur les Gaulois pendant la nuit, et ils les taillèrent en pièces Aussitôt les Romains refugiés dans Veyes envoyèrent proposer à Camille le titre de dictateur ; il le refusa, ne pouvant l'accepter sans le suf-

frage des consuls renfermés au Capitole. Il semblait impossible de communiquer avec eux. Un jeune homme, nommé Pontius, remarqua que les Gaulois ne se donnaient pas la peine de placer des sentinelles d'un côté du rocher qui paraissait trop escarpé pour qu'on essayât d'y gravir. Pontius l'entreprit, réussit et rapporta à Camille une réponse favorable ; mais les Gaulois ayant aperçu ses traces, résolurent d'essayer d'escalader à leur tour, se flattant que les Romains ne les attendaient pas de ce côté. En effet, parvenus jusque sur les remparts avec un grand silence, ils trouvèrent la sentinelle endormie ; mais des oies consacrées aux dieux, qui se trouvaient dans le Capitole, ayant jeté des cris perçans, réveillèrent Manlius ; il courut à la muraille, trouva un Gaulois prêt à la franchir et le renversa. Celui-

ci tombant sur les autres, en fit rouler plusieurs au bas du rocher, et les Romains avec des pierres achevèrent de les précipiter.

THÉOPHILE. MAMAN, vous m'aviez promis un jour de me parler des Gaulois, de me dire plus en détail ce que c'était que les druides.

Mme DE JONCHÈRE. Et je tiendrai ma parole, mon enfant, dès aujourd'hui. Les Gaules étaient originairement divisées en trois grandes parties; la Belgique au nord, l'Aquitaine au midi et la Celtique située au milieu de ces deux provinces. L'établissement de la ville de Marseille dans les Gaules avait fait connaître les sciences et les arts aux peuplades les plus voisines de cette ville, mais la civilisation ne s'était pas étendue bien loin, et le reste des Gaules resta plongé dans l'ignorance et la barbarie jusqu'à la conquête des Romains. Les Gaulois étaient divisés en trois classes : les druides, les

hommes libres, et les serfs ou esclaves. Les hommes libres ne s'appliquaient qu'à l'art de la guerre, il y avait parmi eux des familles plus distinguées que les autres par leur puissance, leurs richesses et leurs exploits. Les druides étaient les hommes les moins ignorans parmi les Gaulois ; ils cultivaient du moins la poésie, et ceux qui s'y adonnaient particulièrement prenaient le titre de Bardes. Les druides étaient les pontifes et les juges de la nation, en sorte que, si l'on refusait de se soumettre à l'arrêt qu'ils avaient rendu, ils frappaient le rebelle d'anathême, c'est-à-dire qu'ils le dévouaient à la vengeance des dieux, qu'ils interdisaient au reste des hommes toute communication avec lui, et qu'il perdait tous ses droits dans la société. Ils avaient un chef qui était fort redoutable, comme vous l'imaginez bien ; il résidait ordinairement dans le centre des Gaules.

vers l'endroit où est actuellement la ville de Chartres, et qui était alors couvert de bois épais, car les druides habitaient toujours au milieu des bois. Ils menaient une vie cachée, et ces forêts, qui environnaient leurs maisons et les temples de leurs dieux, étaient réputées sacrées; personne ne pouvait y pénétrer sans leur aveu. Ils entretenaient la superstition par tous les moyens qui étaient en leur pouvoir, et surtout par le sacrifice fréquent des victimes humaines. Comme ils les désignaient eux-mêmes, malheur à ceux qui avaient excité leur colère! ils étaient aussitôt revendiqués par les dieux, et le peuple, convaincu qu'un refus attirerait sur toute la nation les plus grands malheurs, contraignait les familles à livrer les victimes. Quelquefois le fanatisme était si puissant que l'on voyait des pères offrir leurs enfans en sacrifice, et il était fort commun de

la part des maîtres d'immoler leurs esclaves pour obtenir la faveur des dieux.

CAROLINE. Oh! quelles horreurs!

M.me DE JONCHÈRE. Le premier soin des Romains, après leur conquête, fut d'abolir, de défendre ces affreux sacrifices; c'était à Teutatès particulièrement qu'on les adressait; c'était le dieu des arts chez les Gaulois. Hésus, le dieu de la guerre, ou plutôt du carnage n'était pas moins terrible. Il était fort ordinaire que, dans l'espoir d'obtenir la victoire, on lui dévouât tout ce qui serait pris vivant sur l'ennemi, et, en conséquence, on massacrait sur le champ de bataille, avec autant d'inhumanité que d'extravagance, les prisonniers, les chevaux et le bétail dont on venait de s'emparer.

ALPHONSE. Les Gaulois avaient-ils d'autres dieux?

M.me DE JONCHÈRE. Les Phéniciens, *les Carthaginois* qui avaient commu-

niqué les premiers avec les Gaulois, paraissent leur avoir fait adopter quelques-unes de leur divinités, car Bélénus était le même que Baal ou Bélus, et l'on a trouvé, près de Dijon, un tombeau sur lequel on lisait cette inscription : « *Dans ce bocage de Mithras repose Chindonax son grand prêtre; recule, impie! les dieux vengeurs gardent sa cendre.* » Ceci semble prouver que le culte de Mithras était parvenu jusqu'à eux ; mais il parait que Mithras avait des prêtres particuliers qui n'étaient pas du nombre des druides, puisque Chindonax ne prend pas ce dernier titre, mais seulement celui de grand prêtre.

Les druides portaient une longue robe avec un capuchon et une couronne de chêne; cet arbre était en grand honneur parmi eux et composait presque tous les *bois* sacrés. C'était une grande céré-

monie, tous les ans, que celle de recueillir le gui de chêne.

THÉOPHILE. Qu'est-ce que cela veut dire, maman ?

M.me DE JONCHÈRE. Le gui est un petit arbuste fort extraordinaire, en ce qu'il ne prend pas racine dans la terre, mais sur l'écorce des sapins, des noyers et principalement des chênes. On regardait cette production singulière comme un signe de prospérité, de fécondité; l'arbre qui la portait était honoré d'une manière particulière, et le gui avait la réputation d'être un contre-poison et un remède universel.

Les druides ne participaient à aucune des charges de l'état; ils n'allaient point à la guerre, et cependant ils décidaient presque toujours de toutes les affaires politiques et militaires; le pouvoir des rois mêmes était bien inférieur au leur.

CAROLINE. Il y avait donc des rois dans les Gaules?

M.me DE JONCHÈRE. Ces rois n'étaient réellement que des capitaines; presque toute l'administration, comme je vous l'ai dit, étant entre les mains des druides, il ne restait guère aux rois ou aux princes que le privilége de commander les armées. Il y avait quelques nations constituées en républiques, à la tête desquelles était un sénat.

Les Gaulois étaient courageux et, comme les peuples de la Germanie, ils aimaient mieux vivre de pillage ou aller chercher fortune au loin, que de cultiver la terre et de mener une vie laborieuse et sédentaire; aussi vit-on de très-bonne heure des essaims de Gaulois sortir de leurs forêts pour aller chercher un pays déjà défriché et fertilisé. Vous avez vu que, sous les successeurs d'Alexandre, une de ces troupes

avait pénétré jusque dans l'Asie mineure et avait donné son nom à la Galatie. Une autre troupe s'avança dans la Bohème et s'y établit. C'était avoir peu gagné au changement, mais ils n'étaient pas géographes et marchaient souvent au hasard. Ils s'étaient emparés précédemment des provinces septentrionales de l'Italie; il n'avait fallu, pour cela, que franchir les Alpes. Les Bretons, à ce qu'il paraît, étaient eux-mêmes originaires de la Gaule; on en juge par la ressemblance qui existe encore entre le gallois et l'ancien langage celtique. La principauté de Galles, en Angleterre, est peuplée des descendans d'une troupe d'infortunés Bretons qui, à l'époque de la conquête de la Grande-Bretagne, par les Angles, se réfugièrent dans ce canton, alors excessivement sauvage, défendu par ses torrens et par ses rochers. Les Angles étaient des peuples de

la Germanie, qui conquirent la Grande-Bretagne et lui donnèrent le nom d'Angleterre. Dans la principauté de Galles, les paysans parlent encore un patois qui n'est autre chose que l'ancien breton; on le parle encore de même dans les départemens qui composaient autrefois la province de Bretagne en France. A l'époque de cette invasion des Angles, quelques familles bretonnes passèrent la mer et vinrent demander un asile à leurs voisins. En mémoire de cet événement, cette province, qui s'appelait alors armorique, prit le nom de Petite-Bretagne. C'est le seul canton de France où l'antique langage des Celtes se soit conservé. Les mœurs des Bretons différaient peu de celles des Celtes, et celles des Germains leur ressemblaient aussi beaucoup; cependant ceux-ci étaient moins asservis par leurs prêtres, et les affaires de l'état étaient réglés dans les

assemblées du peuple qui avaient lieu tous les ans au mois de mars.

CAROLINE. Ah! les bretons avaient aussi des druides?

M.me DE JONCHÈRE. Oui, sans doute, et le lieu où leur chef résidait était l'île de Mona, aujourd'hui l'île d'Anglesey. Les Germains adoraient principalement le dieu Irmensul. Leur mythologie est peu connue; celle des Scandinaves l'est davantage. Elle avait quelque rapport avec celle des Gaulois, puisqu'ils avaient aussi des druides; mais les fables sur lesquelles leur religion était fondée ne sont pas du tout les mêmes et sont les plus ingénieuses après celle des Grecs et des Romains.

THÉOPHILE. Oh! maman, racontez-les moi, je vous en prie.

M.me DE JONCHÈRE. Oui, mon enfant, mais seulement lorsque nous aurons fini la mythologie grecque.

THÉOPHILE. Eh bien! maman, dans ce cas, mon frère ne pourrait-il pas continuer la guerre de Troie?

M.me DE JONCHÈRE. Sans doute; mais nous ne sommes pas encore devant cette ville.

ALPHONSE. Mon dieu non. Les Grecs étaient tous réunis dans le port d'Aulis et prêts à mettre à la voile, lorsque Diane, irritée contre Agamemnon qui avait tué par hasard, à la chasse, une biche qui lui était consacrée, pria Eole de retenir les vents, en sorte que les Grecs ne pouvaient se mettre en mer. Calchas, consulté sur ce sujet, déclara que Diane ne pouvait être apaisée que par la mort d'Iphigénie, fille d'Agamemnon, et qu'il fallait la lui offrir en sacrifice. Tu conviendras qu'exiger d'un

père sa propre fille pour une biche, cela est d'une grande équité, d'une grande douceur. Le monarque fut révolté d'abord de l'idée d'immoler sa fille, il préférait renoncer à l'expédition; mais Ulysse lui représenta que les Grecs, animés par l'image de la gloire qu'ils s'étaient promise, tourneraient leurs armes contre Argos et immoleraient eux-mêmes Iphigénie, et que, sans la sauver, il perdrait à leurs yeux le mérite du sacrifice et le titre de général des rois, auquel Agamemnon était excessivement attaché. Il envoya dire à Clytemnestre de lui envoyer Iphigénie, parce qu'il voulait la marier avec Achille avant son départ. Clytemnestre la conduisit en Aulide. Sa beauté, son innocence, sa soumission touchèrent tous les cœurs, mais l'ambition et le fanatisme l'emportèrent. Le farouche Calchas traîna la princesse à l'autel; Diane

elle-même eut horreur enfin de ce sacrifice, elle enleva Iphigénie et lui substitua une biche que Calchas égorgea. Au même instant un vent frais vint agiter les voiles. Diane transporta Iphigénie dans la Tauride, où elle avait un temple fameux dont elle la fit grande prêtresse.

THÉOPHILE. Et les Grecs parvinrent-ils heureusement sous les murs de Troie?

ALPHONSE. Très-heureusement. Ils en commencèrent le siége, qui, tu le sais, dura dix ans. Pendant ce tems, il se donna de furieux combats où les héros se signalèrent, et dans lesquels les dieux et les déesses même prirent les armes. Vénus, Apollon, Diane, Mars et l'Aurore étaient pour les Troyens; Minerve, Junon et Neptune étaient pour les Grecs, Jupiter resta neutre et laissa faire le destin.

THÉOPHILE. Mais qu'est-ce qu'il y eut de plus mémorable?

ALPHONSE. La colère d'Achille contre Agamemnon. Achille ayant été ravager la Cilicie, y avait enlevé Chryséïs. Dans ce tems-là on rangeait les prisonniers parmi le butin, parce qu'on en faisait des esclaves, et on les partageait entre les chefs de l'armée. Chryséïs échut dans le partage à Agamemnon. Chrysès son père, grand prêtre d'Apollon, vint au camp redemander sa fille et offrit pour la racheter, tous ses trésors. Agamemnon refusa de la lui rendre, et renvoya même durement le vieillard; il implora la vengeance de son dieu qui, suivant l'usage, envoya la peste ravager le camp des Grecs. Calchas ayant été consulté, répondit qu'il fallait renvoyer Chryséïs à son père. Le roi s'y refusait encore, mais Achille, indigné de ce qu'il préférait son intérêt à celui de toute l'armée, fit révolter les Grecs et l'obligea à renvoyer Chryséïs. Dans

une autre expédition, Achille avait fait une autre captive, nommée Briséïs, qui lui était demeurée en partage; Agamemnon s'en empara pour se venger de ce qu'il l'avait forcé à renoncer à la sienne. Achille en devint furieux, mais ne trouvant pas dans les Grecs le même appui pour soutenir sa querelle particulière que lorsqu'il avait été question de l'intérêt commun, il sépara son camp du leur, et jura de ne plus combattre avec eux ni pour eux. Durant ces dissentions qui enchaînaient les Troyens, ceux-ci furent constamment vainqueurs. Hector mit un jour le feu aux vaisseaux des Grecs et ils eurent beaucoup de peine à l'éteindre. Ulysse employa toute son éloquence, toute son habileté pour vaincre l'orgueil et l'animosité d'Agamemnon; il le détermina enfin à renvoyer *Briséïs* à Achille avec des présens et des paroles de paix, mais ce sacrifice

n'eut point de succès auprès du prince, et tout ce qu'Ulysse put obtenir de lui, ce fut d'envoyer ses Thessaliens au combat, sous la conduite de son ami Patrocle. Patrocle, revêtu des armes d'Achille tua dans le combat le grand Sarpedon, et fut tué lui-même par Hector qui triomphait croyant avoir vaincu Achille. Celui-ci, au désespoir de la perte de son ami, partit alors pour le venger. Il combattit Hector, le tua, et, pour assouvir sa colère, l'attacha par les pieds à son char et lui fit faire ainsi trois fois le tour des murailles en le traînant sur la poussière. Il s'était servi, pour l'attacher, du baudrier même d'Hector qui lui avait été donné par Ajax, fils de Télamon, lorsqu'après avoir combattu tout un jour l'un contre l'autre, ils s'étaient trouvés pénétrés *d'une estime* réciproque et s'étaient *fait des présens* en se séparant. Priam

redoutant qu'après tant d'outrages, il ne laissât le héros sans sépulture, vint au camp d'Achille lui redemander le corps de son fils. Achille ne put résister aux larmes du vieillard non plus qu'à celles de Polixène, la plus jeune de ses filles, qu'il avait amenée avec lui. Il demanda la main de la princesse, l'obtint et la suivit à Troie. On allait célébrer leur union lorsque Pâris, à qui Apollon avait révélé dans quel endroit on pouvait blesser Achille, se cacha derrière une statue dans le temple et lui décocha une flèche qui lui perça le talon. il mourut des suites de cette blessure. Priam n'avait pas partagé cette perfidie, et, par reconnaissance de ce qu'il lui avait rendu le corps de son fils, il rendit le sien aux Thessaliens qui lui erigèrent sur le rivage un tombeau dont on assure qu'il existe encore quelques débris. Ulysse et Ajax, fils de Télamon prétendirent à

l'honneur d'hériter de ses armes. Ils plaidèrent à ce sujet devant le conseil des Grecs, où l'éloquence d'Ulysse obtint l'avantage. Ajax en fut si outré qu'il perdit la raison et fondit sur un troupeau de moutons qu'il prit pour le bataillon des Ithaciens. Revenu à lui-même et honteux de son délire, il se perça la poitrine dans cet endroit que lui seul savait n'être pas invulnérable, et les dieux le changèrent en une fleur appelée aujourd'hui pied-d'alouette. Ce fut avec une épée qu'Hector lui avait donnée qu'Ajax se donna la mort: ainsi leurs présens mutuels leur devinrent bien funestes.

Théophile. Est-ce là tout ce qu'il y eut de remarquable au siége de Troie?

Alphonse. Il y eut aussi la prise du Palladium. C'était une statue de Pallas *en ivoire*, qui avait été donnée aux *Troyens* par le Scythe Abaris, prêtre

chéri d'Apollon. Ce dieu lui avait fait présent d'une flèche magique sur laquelle il voyageait dans les airs. C'était-là qu'il avait recueilli cette statue qui descendait du ciel. Abaris avait prédit que la ville de Troie ne serait jamais prise tant qu'elle renfermerait le Palladium. Calchas en avertit les Grecs. Ulysse et Diomède s'introduisirent dans le temple par des souterrains, et enlevèrent la statue.

THÉOPHILE. Et comment vinrent-ils à bout de prendre la ville ?

ALPHONSE. Ils désespéraient de s'en rendre maîtres. Ils avaient inutilement employé les combats, la famine; mais eux-mêmes, sur ce rivage étranger, loin de leurs familles, avaient souffert plus encore que les Troyens. Cependant ils ne pouvaient se résoudre à retourner dans leur patrie, avec la honte d'avoir échoué dans leur entreprise. Minerve

releva leurs espérances; elle leur suggéra, par la bouche d'Ulysse, un expédient assez singulier, ce fut de feindre de quitter l'Asie, de plier les tentes, de remonter sur les vaisseaux, d'appareiller, mais, auparavant, de construire et de laisser sur le rivage un cheval de bois si monstrueux qu'il pût contenir dans ses flancs une grande quantité d'hommes. Les plus courageux des Grecs s'y renfermèrent. Ce furent, entre autres, Ulysse, Philoctète, Diomède et Pyrrhus, fils d'Achille et de Déïdamie, qui était venu, bien jeune encore, pour venger la mort de son père en Asie. Le reste des Grecs se rembarqua, mais au coucher du soleil les vaisseaux changèrent de route et vinrent se cacher derrière des rochers. Les Troyens, qui les avaient vus partir, se livrèrent à des transports de joie; ils sortirent de la ville en chan-

tant et en dansant. Ils vinrent contempler, parcourir la place que ce camp redoutable avait si long-tems occupée. Ils y trouvèrent ce colosse qui excita leur admiration. Ils ne se doutaient pas de ce qu'il renfermait et résolurent de le transporter dans la ville et de l'y consacrer aux dieux, en actions de grâces de leur délivrance. Cassandre et Laocoon son frère firent de vains efforts pour les en détourner. L'une prédisait que cette machine leur serait fatale, l'autre répétait qu'il se défiait même des présens d'un ennemi. Neptune, craignant que ces représentations ne parvinssent à les dissuader, fit sortir de la mer deux énormes serpens qui se jetèrent sur les enfans de Laocoon et les enveloppèrent dans leurs replis. Leur père étant accouru pour les dégager, fut enveloppé avec eux et ils périrent étouffés tous les trois. Les Troyens ne

manquèrent pas d'imaginer que les dieux se vengeaient de ce qu'il s'était opposé à l'offrande qu'on voulait leur faire. Ils placèrent donc le cheval sur des rouleaux, et, comme il ne pouvait passer par aucune des portes de la ville, ils abattirent un pan de leurs murailles pour le faire entrer. Au milieu de la nuit, lorsque les Troyens, après s'être livrés aux jeux et à la débauche, étaient plongés dans un profond sommeil, les Grecs renfermés dans les flancs du cheval en sortirent et mirent le feu à tous les quartiers de la ville. C'était le signal convenu avec ceux qui attendaient sur le rivage. Ils se précipitèrent dans Troie par la brèche que le peuple lui-même avait faite, et, à la clarté des flammes, égorgèrent une foule de Troyens. Priam, réveillé par les cris des vainqueurs et des mourans, s'échappa de son palais embrâsé et *se jeta au pied* d'un autel pour implorer

les dieux. Pyrrhus l'en arracha et le massacra sans pitié, sans respect pour sa vieillesse. Il s'empara de Polyxène, la traîna jusque sur le tombeau d'Achille où il l'immola; enfin, au lever de l'aurore, les Grecs, rassasiés de carnage, enchaînèrent le peu de Troyens qui restaient encore et les partagèrent entre eux. Hécube échut à Ulysse, mais la vue de Troie réduite en cendres, celle de son époux, de ses enfans égorgés, excitèrent en elle une espèce de frénésie; elle parcourait le rivage accablant les dieux d'imprécations, bientôt ses cris ne ressemblèrent plus qu'à des hurlemens confus, elle fut métamorphosée en chienne. Cassandre devint la captive d'Agamemnon, et Andromaque celle de Pyrrhus. Enfin les Grecs se rembarquèrent avec leur butin et avec la belle Hélène, pour laquelle tant de sang avait coulé et à laquelle Ménélas avait pardonné.

Théophile. En vérité, elle ne méritait guère ni ce pardon ni toute la peine qu'on s'était donnée. Mais, qu'était devenu Pâris ?

Alphonse. Pâris, dans un combat précédent, avait été atteint d'une des flèches de Philoctète. Tu te rappelles bien que c'étaient celles d'Hercule et qu'elles étaient empoisonnées. Il imagina de se faire transporter sur le mont Ida et conjura Œnone, sa première femme, de le guérir; mais celle-ci, indignée de son ingratitude, s'y refusa rigoureusement. Pâris mourut donc sans secours, et la nymphe saisie tout à coup de remords et de tendresse, se pendit à un arbre pour ne pas lui survivre.

Théophile. Il n'y eut donc aucun Troyen qui échappât à la mort ou à l'esclavage.

Alphonse. Il y en eut quelques-uns. *Deux des fils* de Priam avaient eu des

intelligences criminelles avec les Grecs tandis qu'ils assiégeaient leur père ; ils suivirent les Grecs en occident. L'un, nommé Hélénus, reçut de Pyrrhus la province de Chaonie en Epire, dont l'aspect rappelait celui de la Troade ; l'autre, nommé Antenor, passa en Italie et y fonda la ville de Padoue. Mais le plus célèbre de tous fut Enée, fils d'Anchise et neveu de Priam. Dans la nuit même du massacre, après avoir fait tous ses efforts pour repousser les Grecs, voyant qu'ils seraient superflus, il s'occupa des moyens de sauver son père, sa femme et son fils. Il chargea le vieux Anchise sur ses épaules, prit ses dieux pénates sous son bras, et, donnant la main au jeune Ascagne, il s'évada, suivi de sa femme Créüse et d'Achate son ami. Il se retira sur le mont Ida où Créüse disparut sans que l'on pût savoir ce qu'elle était devenue.

D'autres Troyens fugitifs vinrent, après le départ des Grecs, se réunir à ce prince que son attachement pour son père et ses pénates a fait surnommer le pieux Enée. Vénus, sa mère, lui commanda d'aller en Italie avec ses Troyens, où ils fonderaient un empire qui dominerait un jour sur tout l'univers. C'était elle qui avait enlevé Créüse afin qu'Enée, en arrivant, pût épouser la fille d'un des princes de ce pays. Neptune, Junon et Pallas le persécutèrent dans son voyage et firent échouer ses vaisseaux sur la côte d'Afrique. Virgile, poète latin qui a décrit les aventures de ce prince dans un poëme intitulé l'Enéïde, suppose que Didon venait, à cette époque, de fonder la ville de Carthage, quoique, suivant l'histoire, elle ne l'ait été que trois cents ans après la guerre de Troie.

Didon était sœur de Pygmalion roi de *Tyr. Ce méchant* homme avait fait

mourir Sichée, le mari de Didon, pour s'emparer des richesses qu'il possédait ; mais Didon, les ayant dérobées à l'avidité du tyran, s'embarqua furtivement avec ses amis qui étaient bien aises de se soustraire, comme elle, à l'autorité de Pygmalion. En arrivant en Afrique, elle fit demander à Iarbas, roi des Gétules, un coin de terre pour y bâtir un village ; Iarbas, pour se moquer d'elle, lui permit de prendre autant de terrein qu'une peau de bœuf pourrait en contenir. Didon fit couper le cuir en lanières si minces que le terrein qu'elle y enferma suffit pour bâtir une grande ville, à laquelle elle donna le nom de Carthage. Iarbas, piqué d'avoir été la dupe de sa propre raillerie, lui déclara la guerre en lui offrant néanmoins la paix, à condition de l'épouser. Didon refusa, ne voulant pas mettre ses sujets sous la domination d'un peuple encore

sauvage, et Enée, étant arrivé sur ces entrefaites, secourut Didon et tua Iarbas. Didon lui offrit sa main pour récompense, et ce prince aurait bien voulu pouvoir l'accepter, mais sa mère le pressait d'exécuter ses ordres. Achate l'arracha de Carthage, où Didon se tua de désespoir. Enée, toujours poursuivi par les déesses rivales de Vénus, aborda en Sicile, où il perdit son père Anchise, et lui rendit de grands honneurs funèbres. Enfin, les vents portèrent ses vaisseaux à l'embouchure du Tibre, où ils se transformèrent en nymphes, ce qui lui indiqua que ses voyages maritimes étaient finis. Il alla consulter la sybille de Cumes sur ce qui lui restait à faire; elle l'envoya, à travers mille dangers, chercher un rameau d'or, qu'il porta à Proserpine, dans les enfers, où il descendit par l'Averne. Un si beau présent détermina la déesse à lui permettre

d'entrer dans les Champs-Elysées, où Anchise, Tros, Priam, Hector, et tous les autres illustres Troyens l'accueillirent comme le soutien de leur race, confirmèrent les prédictions de Vénus et lui conseillèrent de se rendre à la cour de Latinus, fils de Faunus. Ce prince reçut avec générosité les restes d'un peuple célèbre et malheureux. Il donna sa fille Lavinie en mariage à Enée; mais elle avait été promise précédemment à Turnus, roi des Rutules, qui se battit avec Enée. Celui-ci le tua et s'empara de ses états. Il les donna à son fils, le jeune Ascagne, qui bâtit la ville d'Albe, et fut l'aïeul de Numitor. Rhéa Sylvia, fille de Numitor, eut de son mariage secret avec le Dieu Mars, deux fils, Romulus et Rémus. Amulius qui, après avoir détrôné son frère, avait défendu à sa nièce de se marier, dans la crainte que ses enfans ne lui enlevassent

le trône qu'il avait usurpé, s'empara d'eux aussitôt après leur naissance, et les fit exposer sur les bords du Tibre. Le Dieu Mars envoya une louve pour les allaiter, et ils furent, peu après, recueillis par des bergers. Tu sais que, devenus grands, ils justifièrent les craintes d'Amulius, rétablirent leur grand-père, et bâtirent la ville de Rome, qui devint effectivement la plus puissante de l'univers. C'était dans ce même endroit qu'avait régné Evandre, prince d'Arcadie, qui, chassé de son pays, vint, avec quelques bergers, dévoués à son sort, s'établir en Italie. Il y avait mené une vie toute pastorale et fait alliance avec Enée.

M.me DE JONCHÈRE. Fort bien, mon fils; réserve pour une autre fois le récit des aventures qu'eurent les Grecs à leur retour.

CHAPITRE X.

CAMILLE ayant pris le commandement de l'armée de Veïes, vint bloquer les Gaulois dans Rome, tandis qu'ils bloquaient eux-mêmes le Capitole. La famine leur fit bientôt souffrir des maux horribles, mais les Romains, renfermés dans le Capitole, en souffraient de plus cruels encore. Ils firent demander une trève à Brennus pour traiter de la paix. Les Gaulois consentirent à sortir du territoire de Rome, pourvu qu'on leur donnât mille livres pesant en or. Quand il fallut peser cet or, les Gaulois fournirent des poids trop lourds, et les Romains s'en plaignant à Brennus, il mit encore son épée dans la balance, en disant : « Malheur aux vaincus! » La quantité d'or

indiquée paraît avoir été exagérée par les historiens, car si l'on se rappelle avec quelle peine les Romains étaient parvenus à se procurer de quoi fondre la coupe qu'ils avaient envoyée au temple de Delphes, il sera difficile d'imaginer qu'ils en eussent mille livres pesant au Capitole. Camille, instruit de ce qui se passait dans Rome, y entra tout à coup, ordonna aux Romains de remporter leur or, et déclara aux Gaulois que le traité qu'ils avaient fait avec eux était nul; parce qu'ils n'avaient pu le faire sans l'aveu de leur dictateur. Il leur proposa la bataille, qu'ils acceptèrent; mais, affaiblis par les maladies et la disette, ils furent battus. Ils se retirèrent à quelque distance; Camille les poursuivit et leur livra un second combat, duquel il n'échappa pas un seul Gaulois.

Camille alors rentra triomphant dans *la ville*, ramenant avec lui les femmes,

les enfans, et toutes leurs richesses, qu'ils avaient retrouvées dans le camp des Gaulois. Les autres Romains descendirent du Capitole, portant une oie sur un brancard orné de fleurs, en mémoire du service que cet animal leur avait rendu. Mais aux premiers transports de joie, succéda le découragement le plus cruel, quand on vit les maisons brûlées et les autres dévastées. Le peuple témoigna de nouveau le désir de se transporter à Veïes, où ceux qui n'avaient plus d'asile pourraient en trouver. La circonstance rendait ce désir si légitime, que toute l'éloquence du dictateur et du sénat ne put réussir à l'affaiblir. Mais, durant la conférence, un porte-drapeau s'étant avancé hors des limites, son officier lui cria : « Arrête, c'est ici qu'il faut rester. » Camille feignit d'être frappé de ce mot comme d'un oracle ; il remercia les dieux de s'être expliqués,

et le peuple, toujours épris du merveilleux, fit, par superstition, ce qu'il n'aurait pas fait par politique; il supporta ses pertes et rebâtit les maisons. On en donna une superbe à Manlius, sur le Capitole même dont on lui devait la conservation; on le combla de marques de considération, mais ces honneurs lui devinrent funestes. Il se flatta que la reconnaissance et l'affection des Romains pourraient aller jusqu'à le nommer roi. Il trahit enfin ses projets, et les tribuns le citèrent devant le peuple. Manlius parut en habits de deuil, et, montrant aux Romains le Capitole qu'il avait sauvé, il leur ôta la force de le condamner. Le lendemain, on assembla le peuple dans un endroit d'où il ne pouvait voir le Capitole, et Manlius fut condamné à être précipité du haut de la roche Tarpéïenne, ce qui *fut exécuté*. Fabius, le seul des trois

ambassadeurs envoyés à Brennus qui restât vivant après la guerre, fut mis en jugement, et mourut en prison avant que la sentence fût prononcée; trop puni, sans doute, d'avoir vu tous les maux dont son imprudence avait été la cause.

Vous vous rappelez, mes amis, dit M. de Jonchère, en commençant sa promenade avec les enfans du vieux Château, que M. Gemelli était revenu à Constantinople, dans le dessein de se joindre à quelques missionnaires qui devaient se rendre dans le midi de la Perse, par la route de Trébisonde. Il fut d'abord très-froidement accueilli des religieux, fâchés d'être obligés de partager avec lui une grande chambre, la seule que le raïs pût offrir à ses passagers. En attendant l'époque de l'embarquement, M. Gemelli, toujours conduit par son goût pour l'observation, et négligeant les avis que le renégat italien lui avait donnés, imagina d'aller examiner la construction des vaisseaux qui se trouvaient en assez grand nombre

dans le port. Il se promenait donc sur le rivage, considérant avec attention quelques carcasses de bâtimens échoués sur le sable. Il excita la défiance d'une sentinelle. Le Turc l'appela; mais M. Gemelli, au lieu de lui répondre, prit indiscrètement la fuite; la sentinelle courut après lui, le saisit, et le traîna au corps-de-garde, où il trouva pour chef un renégat français, aussi intraitable que les Turcs eux-mêmes. Quoiqu'il protestât de son innocence et se désignât comme voyageur, le capitaine le traita d'espion, et le fit conduire en prison. Le geôlier commença par le fouiller, pour découvrir s'il avait de l'argent, et ne lui en ayant pas trouvé, il le menaça de lui donner la bastonnade.

ALPHONSE. La bastonnade! oh! qu'il devait être en colère! mais j'aurais craint encore plus la honte que la souffrance dans cette occasion.

M. de Jonchère. Il en fut quitte heureusement pour la peur; mais ce ne fut pas sans peine qu'il obtint la permission de prévenir un de ses amis de son malheur. Tous les Français s'intéressèrent à lui; ils excusèrent sa curiosité, ils plaidèrent sa cause avec succès, et obtinrent qu'on lui rendît la liberté. Il sortit avec une joie inexprimable de cet horrible lieu, où on l'avait tenu enchaîné comme le plus criminel des hommes, au milieu de mille galériens qui sortaient tous les matins pour le service du port, et revenaient tous les soirs partager son gîte. Quelle situation, mes enfans, quelle compagnie pour un homme délicat et bien élevé! il craignait fort que la saïque n'eût mis à la voile pendant sa captivité, mais elle avait été retenue par les vents contraires. *Sur la foi* de ces mauvais vents, il vint, avec les religieux, passer une

journée à Constantinople. Le tems devint plus favorable ; le raïs leur envoya l'écrivain du navire, pour les avertir de revenir en toute hâte ; mais il y avait deux lieues de Constantinople à l'endroit où la saïque était à l'ancre, et quand ils arrivèrent, ils ne l'y trouvèrent plus.

CAROLINE. Ah! mon dieu! et leurs effets, le méchant raïs les emportait donc ?

M. DE JONCHÈRE. Oui vraiment ; et les bons pères, ainsi que lui, se désespéraient. Le seul parti qu'ils eussent à prendre était de s'embarquer sur un autre bâtiment, le plus promptement possible, afin d'arriver à Trébisonde, avant que le raïs eût pu disposer de leur bagage, en cas qu'il eût eu réellement l'intention de se l'approprier. Ils ne purent trouver à s'embarquer ensemble. Les religieux passèrent sur une barque

et M. Gemelli sur une autre. Celui-ci arriva le dernier à Trébisonde, mais il apprit que les religieux avaient eu l'obligeance de retirer ses effets d'entre les mains du raïs en même-tems que les leurs. Il fut invité à venir loger avec eux dans le couvent des Jésuites qui subsistait à cette époque à Trébisonde. Ils se disposèrent à partir pour Ispahan. Ils devaient séjourner d'abord à Erzerom et louèrent des chevaux et des conducteurs pour les conduire jusque-là. En quittant Trébisonde ils gravirent une montagne couverte de neige. Elle était si élevée, le froid y était si rigoureux que les missionnaires mirent pied à terre, dans la crainte que leurs chevaux ne vinssent à être gelés et ne se laissassent tomber du haut des rochers; mais M. Gemelli, quoiqu'assez facile à s'alarmer, ne put *se résoudre* à suivre cet exemple et à *faire ce trajet* à pied. En descendant la

montagne, le chemin était plus facile ; il était ombragé de sapins, de hêtres et surtout d'une multitude de noisetiers : quelques mois plus tard ces bosquets, couverts de verdure, auraient été fort agréables. Ils passèrent ensuite plusieurs fois par des routes souterraines.

ALPHONSE. Comment donc, par des routes souterraines ?

M. DE JONCHÈRE. Oui ; lorsque l'on avait trouvé trop de difficulté à frayer le chemin par-dessus les montagnes, on avait fait une trouée de part en part. On y voyageait avec des flambeaux. Une fois ils passèrent au milieu d'une mine d'argent, une autre fois au milieu d'une mine d'or au travers desquelles le chemin se trouvait pratiqué, en sorte que *les* parois du souterrain brillaient du plus grand éclat.

ALPHONSE. Ah ! j'en aurais ramassé

une belle quantité, quand cela aurait dû ralentir mon voyage.

M. DE JONCHÈRE. Mais il faut une grande quantité de minerai et des préparations bien longues et bien coûteuses pour faire une petite provision d'or et d'argent. Tout ce qu'un voyageur pourrait en recueillir en passant ne le dédommagerait pas de sa peine. Vous imaginez bien, d'ailleurs, qu'on ne lui permettrait pas de faire des fouilles dans le souterrain, de gâter la route et de s'emparer d'un trésor qui appartient au monarque. Les mines d'or et d'argent sont un des articles les plus importans du commerce de Trébisonde.

Ils logeaient chaque soir dans des villages creusés dans la montagne, dans le genre de ceux que l'on voit en Espagne. Chaque ménage possède un four *qui rappelle* un peu la méthode usitée *par les* Hottentots. Il est pratiqué au-

dessous de l'appartement ; on y met cuire les galettes (car la pâte n'étant pas levée, ne mérite pas le nom de pain); on y fait cuire les viandes et on place ensuite la table au-dessus du four, en sorte que la chaleur qu'il conserve réchauffe les pieds des convives. M. Gemelli, qui était grand chasseur, portait son fusil tout en cheminant à cheval, et quand il apercevait quelque pièce de gibier, il manquait rarement de l'abattre, ce qui était fort avantageux pour sa cuisine et ce qui imprimait un grand respect aux gens du pays qui sont en général fort maladroits. Il imagina de leur faire accroire, à cette occasion, qu'il avait été chasseur du roi de France et que ce monarque l'envoyait, en cette qualité, au sophi. Les Turcs, le prenant pour un officier de la couronne, lui témoignèrent une grande déférence.

THÉOPHILE. Mon papa, qu'est-ce que veut dire sophi ?

M. DE JONCHÈRE. On appelait ainsi les rois de Perse qui régnaient depuis Ismaël Sophi. La Perse avait été asservie par Tamerlan ; il en avait dépossédé les différens princes qui, après la mort de Gengiskan, avaient réussi à y établir leur domination. Il revenait dans ce pays après une expédition en Syrie, d'où il ramenait trente mille prisonniers, et il se disposait à les faire égorger pour se dispenser de les mener plus loin lorsque Sophi, descendant de Mahomet et qui portait le titre de saint, vint se prosterner à ses pieds et lui demander la vie de ces infortunés. La réputation de Sophi, la vénération qu'il inspirait à tous les musulmans, ne permirent pas à Tamerlan de se refuser à ses instances ; il lui accorda la vie des

prisonniers et les lui donna comme esclaves. Sophi n'en retint pas un seul en captivité ; il renvoya les uns dans leurs familles, il prit soin des autres et leur distribua tous les secours qui furent en son pouvoir. Un si bel acte de désintéressement et d'humanité fonda la puissance de sa postérité ; les prisonniers qu'il avait délivrés n'oublièrent point qu'il avait été leur maître et leur bienfaiteur ; leur obéissance, leur respect se perpétuèrent d'âge en âge de la part de leurs descendans envers ceux de Sophi. Cent ans après ils régnaient en Perse plus que le roi lui-même ; ils n'avaient qu'un mot à dire pour être en possession du trône. Ismaël Sophi eut enfin assez d'ambition pour profiter de son influence. Le roi, qui redoutait depuis long-tems cette famille trop puissante, forma des soupçons, marcha le premier contre Ismaël et périt les

armes à la main. En 1500 toute la Perse reconnut les lois d'Ismaël, et schah Soliman, qui régnait à l'époque où M. Gemelli parcourut cette contrée, descendait directement de ce prince.

THÉOPHILE. Mon papa, que veut dire schah, s'il vous plaît ?

M. DE JONCHÈRE. C'est un titre qui signifie seigneur, comme bey, kan et sultan. M. Gemelli et les bons religieux arrivèrent un peu trop tard à Erzerom pour profiter de la caravane qu'ils espéraient y trouver encore; il fallut qu'ils attendissent quelque tems celle qui devait revenir de Trébisonde. Malheureusement pour eux elle amena un Français condamné dans sa patrie pour quelques fautes qu'il avait commises et qui, dans l'espoir de faire fortune dans ce pays, se fit musulman dès le lendemain de son arrivée à Erzerom; il publia *ensuite* que tous les Francs qui ne

se conduisaient pas comme lui, étaient autant d'espions des puissances étrangères, qu'il l'avait été lui-même dans tous ses voyages précédens.

THÉOPHILE. Oh! mon papa, et pourquoi donc faisait-il tous ces mensonges?

M. DE JONCHÈRE. Pour affecter un grand dévouement envers la nation à laquelle il venait s'agréger, et il lui était fort égal d'occasionner mille vexations, mille désagrémens à tous les Francs, pourvu qu'il y trouvât quelque avantage.

CAROLINE. Voilà un aimable caractère.

M. DE JONCHÈRE. Le gouverneur d'Erzerom, ajoutant foi à sa déclaration, fit arrêter nos voyageurs et voulait les obliger à retourner à Trébisonde. Le cadi, heureusement, sollicita pour eux. Le nouveau renégat lui avait fait présent de quelques cartes de géogra-

phie, mais dont les noms et les explications étaient en français ; le renégat n'était pas assez habile pour les copier ni pour traduire tous ces passages en langue turque. L'un des jésuites offrit de se charger de cet ouvrage, si l'on voulait laisser partir ses compagnons d'abord, et lui-même ensuite lorsqu'il l'aurait terminé. Le cadi obtint cette permission pour eux. Le renégat se trouva donc avoir servi lui-même, sans le vouloir, ceux qu'il avait fait persécuter, et nos voyageurs éprouvèrent qu'il n'y a point de circonstance où les talens ne puissent devenir utiles.

THÉOPHILE. Ah ! cette histoire me charme moi, qui suis aussi un faiseur de cartes de géographie; quels succès j'aurais en Turquie ?

M. DE JONCHÈRE. Ils traversèrent des champs incultes remplis de tulipes sauvages, et des forêts où ils pensèrent

être attaqués par des voleurs. Ceux-ci, après les avoir examinés de loin, ne se croyant pas les plus forts apparemment, se retirèrent. La fermeté que M. Gemelli déploya, à ce qu'il dit, dans cette circonstance, lui attira l'admiration de toute la troupe, et on ne l'appellait plus que le caravan-bachi, c'est-à-dire le chef de la caravane. Enfin ils franchirent les limites de la Turquie d'Asie, et M. Gemelli, fatigué des persécutions qu'il avait essuyées chez les Turcs, descendit de cheval pour baiser cette autre terre où il espérait trouver des hommes plus équitables et mieux policés. Ils traversèrent plusieurs villages peuplés d'Arméniens, dont quelques-uns se convertissaient par les exhortations des réligieux qui ne négligeaient en voyageant aucune occasion de remplir leur saint ministère. Arrivés à Erivan, M. Gemelli se sépara de ses compagnons, à l'exception de

l'un d'eux qui n'était pas jésuite mais dominicain, et qui se rendit avec lui à Tauris; les autres devaient séjourner à Erivan. Tauris est la seconde ville de la Perse, bien bâtie et ornée de beaux jardins. M. Gemelli y vit une tour construite dans le genre de la tour de Babel, avec un escalier en spiral qui conduit jusqu'au faîte, dans une vaste chambre où est élevé le tombeau du prince qui l'a fait bâtir; il remarqua une superbe mosquée revêtue de marbre blanc, avec des arabesques d'or et d'azur. Près de Tauris il vit sur le sommet d'une montagne, un très-beau pont qui le frappa de surprise, ne pouvant comprendre pour quel usage il pouvait avoir été bâti. On lui raconta qu'un mollah, instruit que le sophi devait venir à Tauris et passer devant cette montagne, l'avait fait construire à ses frais, afin que le sophi, étonné, demandât quel

était l'auteur de cette extravagance, et qu'il eût occasion de se présenter alors en lui disant que c'était lui-même.

CAROLINE. La manière de se présenter est admirable. Le sophi avait une vanité bien outrée s'il fut flatté que l'on eût fait une dépense aussi ridicule dans la seule espérance de l'aborder.

M. DE JONCHÈRE. M. Gemelli ne nous apprend point quels furent les succès du mollah. A Tauris, notre voyageur se sépara du dominicain et partit avec un capitaine Géorgien au service du roi de Perse. De quatre lieues en quatre lieues ils trouvaient des caravanserails vastes, propres et commodes ; les provisions n'étaient pas chères ; le pays bien peuplé et bien cultivé. Le Géorgien engagea M. Gemelli à manger toujours avec lui, ce qu'il n'osa refuser de peur de commettre une impolitesse, mais ce qui ne lui était pas du tout agréable. On ne se sert

dans ce pays-là de cuiller ni de fourchette, et le capitaine, empressé de faire les honneurs, servait le riz et les viandes par poignées sur l'assiette de M. Gemelli qui n'en était pas très-flatté. Pour se tirer d'affaire, il feignait de ne pas aimer le riz, quoique ce fut la nourriture la plus recherchée, et il donnait la préférence au pain. Ce pain ne ressemble pas au nôtre : en Natolie, c'étaient des morceaux de pâte informes et cuits au four ; ici, des espèces de gauffres, plus ou moins légères, suivant le prix qu'on y mettait. En passant à Ardevil, ils virent, dans une belle mosquée, le tombeau du chek Sophi, celui qui, comme je vous l'ai dit, fonda, par sa générosité, la grandeur et la puissance de sa famille, c'est un lieu de pélerinage pour les Persans. Ils arrivèrent à Sultanie, résidence des rois de Perse de la race des Karismins, avant Tamerlan.

Elle offrait encore des traces des ravages que ce conquérant y avait commis, et, à quelque distance, M. Gemelli traversa une autre ville nommée Habar, ruinée et déserte. On y voyait de précieux débris, tels que les restes d'un labyrinthe et de vastes jardins ornés de peupliers, de pêchers et surtout de rosiers; ils couvraient là le terrein comme ailleurs on le voit couvert par les ronces, et ces belles fleurs déployaient en pure perte, dans cette solitude, leur parfum et leur fraîcheur. A Kom il alla visiter le tombeau da la jeune Fatime fille d'Hossein, de ce malheureux Hossein qui périt près de Couffah; on y arrivait par des cours ornées de boutiques et plantées de pins et de rosiers. Le seuil de la mosquée, qui renferme le monument est couvert de larmes d'argent. Les imans, les mollahs qui s'y trouvaient alors, bien différens des Turcs dans leurs manières,

engagèrent eux-mêmes M. Gemelli à y entrer. Le tombeau était entouré d'une grille d'argent à laquelle étaient suspendues, de distance en distance, des lampes de même métal et toujours allumées ; le tombeau lui-même était recouvert d'un tapis d'or et de soie. Les maisons, ainsi que celles de Kachan où il se rendit ensuite, étaient ornées, dans l'intérieur, de briques peintes de diverses couleurs. Dans cette dernière ville, il y avait beaucoup de fabriques d'étoffes de soie, et à si bon marché que le domestique de M. Gemelli en acheta quatre aunes pour la valeur de trente-huit sols de notre monnaie.

Enfin, après une année de voyages, M. Gemelli entra dans la capitale de la Perse. Il y avait dans cette ville plusieurs couvens de moines européens qui se faisaient un plaisir et un devoir de recevoir leurs compatriotes, et de leur servir de

guide et d'appui. M. Gemelli se logea de préférence dans un couvent de Portugais.

ALPHONSE. Pourquoi donc, mon papa?

M. DE JONCHÈRE. Parce qu'il avait le projet de passer dans l'Inde, où leur langue est très-commune; qu'il avait besoin lui-même de l'apprendre, de se faire des protecteurs, des correspondans parmi eux, et d'obtenir des lettres de recommandation pour les établissemens portugais. Il fut reçu très-favorablement; il fut logé dans un bel appartement décoré d'arabesques d'or et d'azur à la mode du pays, et qui donnait sur un jardin rempli de roses aussi belles que celles qui l'avaient séduit dans le jardin sauvage de la petite ville d'Habar.

Ispahan n'a pas toujours été la capitale de toute la Perse, puisque cette vaste contrée a été souvent partagée entre plusieurs souverains, comme vous

l'avez vu; mais schah Abbas, l'un des plus célèbres successeurs d'Ismaël Sophi, y fixa sa résidence et le siége de son empire. Elle est mal bâtie, les rues en sont étroites, cependant il y a quelques jolies maisons avec des portiques et des cours ornées de fontaines. Les fenêtres n'ont point de vitres, mais des jalousies, d'où est venu probablement le nom de persiennes que nous donnons quelquefois aux nôtres. Le faubourg qui s'étend d'Ispahan à la petite ville de Zulfa, est composé tout en entier des maisons de plaisance de tous les seigneurs de la cour; elles sont bâties sur le bord d'une rue ou plutôt d'une promenade qui a près d'une lieue de longueur et qu'on appele les quatre jardins, parce qu'elle est ombragée par quatre rangées de platanes. Le milieu est occupé par un large canal où coule une eau limpide; il est interrompu, de distance

en distance, par des bassins de marbre. Le Zenderoud, petite rivière qui arrose la ville d'Ispahan, traverse cette promenade sous un pont de trente-cinq arches, et chaque pilier de ces arches forme une espèce de grotte où l'on peut aller chercher l'ombre et la fraîcheur. A l'extrémité de l'avenue, se trouvent le jardin du sophi avec des pavillons, des bosquets, des fontaines de la plus grande élégance, et la ville de Zulfa, habitée par une colonie d'Arméniens et en général par les Francs qui se plaisent mieux parmi des Chrétiens qu'au milieu des Musulmans. Je ne vous ferai point la description du palais du roi ni des mosquées, parce que c'est à peu près toujours la même chose.

Caroline. Oh! mon oncle, celle de cette belle avenue m'a fait grand plaisir. Moi, je possède un grand avantage; c'est que, quand on me fait une descrip-

tion, ou lorsque je la lis, je me persuade que je vois tout et que je me promène; ainsi je voyage véritablement.

M. DE JONCHÈRE. Pendant que M. Gemelli était à Ispahan, Schah Soliman tomba malade. Il n'avait encore que cinquante-trois ans, mais il était plongé depuis long-tems dans une véritable stupidité, à la suite de plusieurs attaques d'apoplexie, causées par l'usage immodéré du vin.

ALPHONSE. Est-il possible? un roi!

M. DE JONCHÈRE. A peine était-il éveillé qu'il demandait à boire. Quand il n'était plus en état de soutenir son verre, il le faisait porter à sa bouche par son échanson, et continuait ainsi de boire jusqu'à ce qu'il se rendormît.

CAROLINE. Mais, mon oncle, comment faisait-il pour administrer les affaires de l'état?

M. DE JONCHÈRE. Ses ministres gou-

vernaient sous son nom; quelquefois ils le traînaient au conseil, afin de pouvoir dire qu'ils ne faisaient rien sans sa participation; mais personne ne désirait qu'il sortît de son abrutissement, car, avant cette époque, chaque jour était marqué, de sa part, par de nouvelles cruautés ou par des actes de bizarrerie qui n'étaient guère moins révoltans. Dans un de ces singuliers caprices, outré de ne pouvoir se distraire de la passion que lui inspirait une des sultanes, il imagina, pour la punir d'être si belle et si aimable, de la marier à un blanchisseur d'Ispahan. Elle se consola sans peine de ce changement d'existence; elle était plus heureuse avec ce nouveau mari qu'avec le premier; mais après sept années de tranquillité et lorsqu'elle se croyait enfin oubliée de Soliman, il l'enleva au pauvre blanchisseur, à ses enfans et la re-

plaça dans le sérail, où tout l'éclat qui l'environnait ne pouvait la consoler des biens plus réels et plus chers qu'elle avait perdus. Un jour il lui demanda lequel elle préférait de son mari le roi de Perse ou de son mari le blanchisseur; elle répondit, sans hésiter, que c'était le blanchisseur. Irrité de sa franchise, il ordonna qu'on l'enfermât dans un sac et qu'on la jetât à la rivière; mais au moment où l'on allait exécuter cette sentence, il se rétracta et lui dit que ce serait pour un autre jour.

CAROLINE. Ah! le méchant sophi!

M. DE JONCHÈRE. Quelques mois après, voyant que la sultane regrettait toujours son mari et ses enfans, il ordonna qu'on la brûlât vive. Il la fit attacher sur un bûcher, mais au moment où l'on allait y mettre le feu, il la fit ramener au sérail, et l'infortunée y était encore à l'époque de sa mort. M. Gemelli

n'a pu savoir si elle avait été rendue au pauvre blanchisseur et à sa famille.

ALPHONSE. Oh! je l'espère bien! Cette malheureuse femme!

THÉOPHILE. Papa, le sophi mourut donc de cette maladie?

M. DE JONCHÈRE. Oui, mon enfant; et quoiqu'il n'excitât les regrets de personne, à l'instant même tous les courtisans et tous les esclaves déchirèrent leurs habits. On s'empara du médecin, et on l'emprisonna pour le reste de ses jours, suivant l'usage, afin de le punir de n'avoir pas su guérir le roi.

CAROLINE. Ah! voilà qui est un peu dur!

M. DE JONCHÈRE. C'était bien pis autrefois, on le faisait mourir. Cette coutume était fondée sur la crainte que quelques conspirateurs ne gagnassent le médecin et ne se servissent de lui pour empoisonner le sophi. Depuis le jour de la mort du roi jusqu'à celui du

couronnement de son successeur, on distribue aux prêtres et aux pauvres mille plats de pilau ou de cari et autant d'assiettes de confitures, pour le repos de l'âme du défunt.

Caroline. Mon oncle, qu'est-ce que c'est que du cari ?

M. de Jonchère. C'est un ragoût assaisonné de piment et d'épices que l'on mêle avec du riz; le pilau est un autre ragoût sans épices, mais préparé avec du riz et du safran. On en mange beaucoup en Asie et en Afrique.

Les funérailles du roi se firent avec beaucoup de pompe. Cent chameaux ouvraient la marche; ils étaient chargés de bonbons et de confitures sèches que l'on distribuait en chemin.

Alphonse. Ah! quel dommage que cette charmante cérémonie eût lieu pour des funérailles! cela aurait été bien plus digne du couronnement. Cent chameaux

chargés de bonbons! voilà qui est vraiment royal.

THÉOPHILE. Je me contenterais d'un pauvre petit mulet.

M. DE JONCHÈRE. Venait ensuite le cercueil, entouré de cassolettes où brûlaient de précieux parfums, et enfin tous les grands de l'état avec leurs habits en lambeaux. On conduisit ainsi le corps de Soliman jusqu'à Kom où l'on avait élevé son tombeau. Le jour du couronnement du jeune roi, fils de Soliman, les trompettes retentirent dans toute la ville pour annoncer le commencement du règne de schah Houssein, et dans la même journée il rendit une ordonnance pour remettre en vigueur la loi du prophète qui interdit l'usage du vin; il le défendit lui-même sous peine de mort, car l'exemple de son père lui en avait inspiré l'horreur; ensuite il fit des libéralités aux pauvres

et distribua deux mille robes aux personnes de sa cour, pour les indemniser de celles qu'elles avaient déchirées. Il donna audience, les jours suivans, à tous les ambassadeurs. M. Gemelli obtint de l'ambassadeur de Pologne la permission de se joindre aux gens de sa suite, et il put assister aussi à la cérémonie. Ils entrèrent, au son des instrumens, dans une vaste salle, dont le dôme était soutenu par quarante colonnes. Elle était partagée en trois parties, élevées l'une au-dessus de l'autre, comme des degrés. La première était réservée pour les subalternes, la seconde pour les grands seigneurs, la troisième était occupée par le trône, sur lequel le roi était assis, entouré de l'atémadoulet et des autres ministres.

THÉOPHILE. Que veut dire atémadoulet ?

M. DE JONCHÈRE. C'est un titre qui

équivaut, en Perse, à celui de grand visir en Turquie. Les ambassadeurs saluèrent le roi, en se baissant jusqu'à terre ; il les fit asseoir dans la seconde partie de la salle avec les grands seigneurs de Perse, et il leur fit servir à tous à dîner dans de la vaisselle d'or. On ne dressa point de tables, à la manière des Européens, mais on étendit sur les genoux de chaque convive, une serviette de soie, puis un morceau de maroquin, et on leur apportait les plats les uns après les autres. Le roi était servi en même-tems sur son trône, et au lieu de vin qu'il avait proscrit, il fit donner, pour toute boisson, de la limonade et de l'eau-rose.

Alphonse. Ah! de l'eau-rose; je n'en ai jamais bu; mais je n'en ai pas une haute idée.

M. de Jonchère. Après le repas, le jeune roi se retira. Les ambassadeurs

et leur suite eurent la permission de visiter les jardins et les écuries du sophi. Dans ces dernières, il y avait des chevaux magnifiques ; quelques-uns d'entre eux avaient des auges en or massif, et des harnais garnis de perles fines et de diamans.

ALPHONSE. Ah ! quelle magnificence !

M. DE JONCHÈRE. Les Persans sont bien différens des Turcs, par leurs manières, leur caractère et leur éducation. Ils sont polis entre eux, affables envers les étrangers. Les Européens pouvaient se promener à leur gré dans la ville, dans la campagne, tout examiner, et suivre les modes, les usages de leur pays, sans être jamais insultés. Les Persans, quand ils se saluent, portent la main sur leur turban, et quand la personne qu'ils rencontrent est plus noble qu'eux, ils portent ensuite la main sur leur poitrine en s'inclinant.

Leurs complimens sont un peu exagérés. — Je voudrais, disent-ils, que mes prunelles servissent de semelles à vos pieds; je voudrais pouvoir m'immoler à vos désirs. C'est ce que l'on appelle le style oriental. Ils ont des colléges distingués; ils font grand cas de la poésie. La chaleur du climat leur fait attacher un grand prix aux fontaines, aux fleurs, à la verdure; ils n'aiment point la promenade, parce qu'ils pensent comme les Indiens, dont le proverbe favori est qu'il vaut mieux être assis que debout, et mieux encore être couché qu'assis; aussi leur plus grand plaisir est de s'étendre à l'ombre d'un bocage. Les fruits y sont à peu près les mêmes qu'en Europe, mais en plus grande abondance et à très-bon marché, ainsi que toutes les autres espèces de denrées.

M. Gemelli eut la satisfaction de trouver à s'associer avec quelques religieu

portugais, pour faire le voyage de l'Indostan. Dans le nombre, il y en avait un, appelé le père Francisco, avec lequel il s'était lié, pendant son séjour à Ispahan, d'une amitié si tendre, que ce bon moine renonça, pour lui, au voyage de Rome qu'il allait entreprendre, et préféra faire celui de l'Indostan pour l'accompagner. Ils partirent ensemble pour Schiraz. Le père Francisco, homme de précaution, sachant bien que dans le midi ils trouveraient d'assez mauvais caravanserails, s'était muni d'une petite cuisine portative, qui fut très-utile aux voyageurs. Ils rencontrèrent en route deux vaches qu'on envoyait à la ménagerie d'Ispahan; elles n'etaient pas plus grosses que des veaux ordinaires, blanchâtres et mouchetées de noir. C'est une espèce infiniment rare; mais j'en ai vu deux pareilles dans les Indes, et qui étaient

attelées à un petit charriot d'enfant.

Schiraz est tellement rempli de jardins avec de grands arbres touffus, que de loin on n'aperçoit pas les édifices, et on la prendrait pour un bocage. M. Gemelli profita de son séjour, pour aller voir des ruines d'une grande antiquité, et qu'on assure être les restes du palais de Darius, fils d'Hystaspe. A peu de distance de ces ruines, il s'arrêta dans un caravanserail dont le gardien dit à Malachie, le domestique Arménien de M. Gemelli, que si son maître parvenait à lire les inscriptions du palais, il deviendrait possesseur d'un immense trésor; mais que s'il ne parvenait pas à les lire, et qu'il allât jusqu'à la grotte, il y serait frappé de mort subite. Le pauvre Malachie n'eut pas l'idée de révoquer en doute cette prédiction, et vint très-sérieusement et très-humblement prier son maître de ne pas s'exposer à de si grands

dangers. Comme M. Gemelli n'en fut pas effrayé, il lui demanda du moins de le dispenser de l'accompagner dans cette visite. Il resta donc à quelques toises du palais, où M. Gemelli entra seul. La façade de ce bâtiment avait plus de mille pieds de longueur. Les murailles, composées de larges pierres, étaient encore revêtues de marbre en quelques endroits; l'escalier était d'une forme singulière, et les bas-reliefs qui en décoraient les côtés, représentaient une procession qui continuait jusqu'au haut de l'escalier, où elle se terminait par un autel sur lequel étaient sculptées des flammes, ce qui se rapporte visiblement au culte de Mithras. A chaque étage, on voyait d'abord un vaste vestibule, avec cent colonnes de soixante pieds de hauteur, d'un seul bloc de marbre rouge et blanc. A la suite de ce vestibule, des chambres dont toutes les voûtes étaient

écroulées, mais dont les murs étaient couverts de carreaux de marbre sculpté représentant des figures emblématiques et fort extraordinaires. Elles étaient accompagnées, en effet, d'inscriptions qu'il ne fut pas plus possible à M. Gemelli de déchiffrer, qu'à tous ceux qui l'avaient précédé dans cette recherche. Les caractères de cette écriture sont, à ce qu'il assure, inconnus à tous les savans. Du palais il se rendit à la grotte redoutable; elle était située dans une montagne, à quelque distance du palais. Le roc était taillé en forme de piédestal, surmonté d'une statue colossale, et, sous cette masse de roc, on avait creusé une espèce de caveau, où l'on ne pouvait pénétrer qu'à plat ventre. M. Gemelli y vit deux tombeaux ou coffres recouverts d'une seule pierre. Comme l'on suppose que c'était là qu'était déposé le trésor de Darius, on ima-

gine qu'on pourrait encore y trouver des choses précieuses, et que les inscriptions indiquent l'endroit où il faudrait les chercher. Ces ruines font partie de celles de Persépolis, ancienne capitale du premier empire des Perses, qui fut réduite en cendres, comme vous le savez, par Alexandre. Les Persans les appellent tchehelminar, c'est-à-dire les quarante colonnes, quoiqu'il n'y en ait plus que vingt qui composent la façade; mais probablement il y en avait eu davantage dans l'origine.

Au retour de M. Gemelli, ni Malachie ni le gardien ne purent se persuader qu'il eût pénétré dans la grotte, puisqu'il n'y avait trouvé ni le trésor ni la mort; ils aimèrent mieux supposer qu'il dissimulait la vérité, que de révoquer un moment en doute la fable populaire qui flattait leur imagination.

Après avoir quitté Schiraz, M. G
melli commença à retrouver des p
miers. Jusqu'alors les campagnes
l'Asie lui avaient offert les mên
productions que celles de l'Europe.
vit aussi des gazelles dans les cham
Il trouva une montagne nommée I
rap, gardée par des soldats, parce q
des flancs de cette montagne coul
une espèce de bitume, qu'on appell
dans le commerce, baume de momi
il ressemble probablement à quelqu'u
des résines que les anciens Egyptie
employaient pour embaumer les cor
morts. Il avait une si grande répu
tion, comme remède pour guérir l
fractures et les blessures, que le
s'en réservait la propriété. On n'en po
vait recueillir plus de quarante on
par an. Il s'en trouvait encore dans qu
ques montagnes voisines, mais moi
estimé que celui de Darap, et q l'

abandonnait au public. Enfin, M. Gemelli arriva, avec le père Francisco, à Bender Congo, sur le golfe Persique, où ils furent reçus par des moines augustins portugais, comme ceux d'Ispahan. Par égard pour le père Francisco, son ami, M. Gemelli, fut traité lui-même aussi bien qu'aurait pu l'être un compatriote. Nous le laisserons dans ce port, se disposant à passer dans l'Inde, et nous l'y rejoindrons au premier jour.

Ma chère Caroline, dit M.me de Jonchère, tu vas nous réciter la seconde leçon de géographie moderne. Tu as commencé la description des départemens de la France; continue, je te prie.

Caroline. Rouen est la capitale du département de la Seine-Inférieure; elle est située à trente lieues de Paris, et à dix-huit du Hâvre-de-Grâce, où se trouve l'embouchure de la rivière; mais, malgré cette distance, les petits vaisseaux remontent jusqu'à Rouen. Il y a, dans cette ville, un pont remarquable porté sur des bateaux, une belle cathédrale, qui possédait autrefois une des plus grosses cloches de l'univers. Elle est célèbre par ses manufactures de toiles, et pour avoir donné naissance à Pierre Corneille et à Fontenelle; elle

contient environ quatre-vingt mille habitans.

Le Hâvre fut fondé par le roi Louis XII. Les vaisseaux viennent s'y mettre à l'abri dans un vaste bassin au centre de la ville. Dieppe, petit port de mer dont le commerce consiste principalement en poissons et en petits ouvrages d'ivoire, et Elbeuf, célèbre par ses manufactures de draps, sont les autres villes remarquables de ce département.

Mme DE JONCHÈRE. Quelles sont celles du département du Calvados ?

CAROLINE. Caen, capitale, à cinquante-trois lieues de Paris. C'est la patrie de Malherbe, l'un des plus célèbres parmi les anciens poètes français. Ce département a pris son nom d'un rocher qui se trouve sur la côte et qui s'appelle le Calvados.

Mme DE JONCHÈRE. Dans le département de la Manche ?

CAROLINE. Coutances, capitale, à soixante-onze lieues de Paris; sa cathédrale est un chef-d'œuvre d'architecture gothique; Cherbourg, port de mer très-fortifié. Ce département a pris son nom du bras de mer qui le sépare de l'Angleterre.

M.me DE JONCHÈRE. Dans le département de l'Orne?

CAROLINE. Alençon, capitale, sur la Sarthe. On trouve aux environs de cette ville des cailloux transparens qui, étant bien taillés, imitent le diamant.

M.me DE JONCHÈRE. Dans le département de l'Eure?

CAROLINE. Evreux, capitale; Louviers, célèbre par ses manufactures de draps. Ces cinq départemens composaient autrefois la province de Normandie, dont Rouen était la capitale. Ils abondent en pâturages, en fruits, en cidre, et l'on y élève beaucoup de chevaux.

Mme DE JONCHÈRE. Dans le département de la Seine ?

CAROLINE. Il contient la ville de Paris, capitale de tout le royaume. Son nom, du tems des Romains, était Lutèce et elle était bornée à ce qu'on appelle aujourd'hui la Cité, bâtie sur une des îles de la Seine. Cette situation avait fait adopter un navire pour ses armoiries, ce qui paraît aujourd'hui fort extraordinaire aux personnes qui n'en connaissent pas l'origine. Le territoire qui environnait Lutèce s'appelait le Parisis, d'où elle a pris le nom de Paris quand elle s'est agrandie. Cette ville a huit ou neuf lieues de tour; elle renferme, dit-on, près d'un million d'âmes. Elle contient une grande quantité d'hôtels, d'églises, de palais et de promenades magnifiques. Elle est environnée de villages remplis de maisons de campagne, la plupart fort élégantes.

M.me de Jonchère. Dans le département de Seine-et-Oise ?

Caroline. Versailles en est la capitale. Cette ville a été la résidence de Louis XIV. Il y a fait bâtir un château superbe. Sèvres, dans le voisinage, est célèbre par sa manufacture de porcelaines. Saint-Germain-en-Laye, petite ville près d'une forêt dont j'ai déjà parlé, possède un beau château avec une terrasse de quinze toises de largeur sur une demi-lieue de long. Ce département est remarquable en ce qu'il renferme le département de la Seine et forme autour de lui comme une enceinte.

M.me de Jonchère. Dans le département de l'Oise ?

Caroline. Beauvais, capitale, est célèbre par sa manufacture de tapisseries, la plus belle après celle de Paris qu'on appelle la manufacture des Go-

belins ; Compiègne, remarquable par son château et sa forêt, et Senlis par la hauteur de son clocher.

Mme DE JONCHÈRE. Dans le département de l'Aisne?

CAROLINE. Laon, capitale. Soissons, sur la rivière d'Aisne, est dans une situation fort agréable, au fond d'un vallon. Elle est célèbre par une manufacture de glaces, établie à Saint-Gobin, dans son voisinage?

Mme DE JONCHÈRE. Dans le département de Seine-et-Marne?

CAROLINE. Ces deux rivières se joignent à Charenton, à deux lieues de Paris; Melun est la capitale du département. On y trouve encore Meaux où se fabriquent les fromages de Brie, et Fontainebleau, remarquable par sa forêt et le château que François I.er y a fait bâtir.

Ces cinq départemens composaient

autrefois la province de l'île de France, ainsi nommée parce que le reste de la France l'environnait, comme la mer environne une île.

M.me DE JONCHÈRE. Dans le département de la Marne ?

CAROLINE Châlons-sur-Marne, capitale, à quarante-une lieues de Paris. Reims, remarquable par d'anciens monumens bâtis par les Romains et dont on voit encore les débris. C'est-là que fut baptisé Clovis, le premier roi des Francs qui se fit chrétien, et la plupart des rois de France, par cette raison, se faisaient couronner dans cette ville.

M.me DE JONCHÈRE. Dans le département des Ardennes ?

CAROLINE. Mézières, capitale, sur la Meuse, à cinquante-six lieues de Paris. C'est une ville fortifiée. On voit, dans les environs, un lac d'une excessive profondeur. On croit qu'il s'est formé

dans le cratère d'un ancien volcan. Sedan, célèbre par ses manufactures de draps et par la naissance de Turenne, un des généraux les plus célèbres du tems de Louis XIV.

M.me DE JONCHÈRE. Dans le département de l'Aube?

CAROLINE. Troyes, capitale, sur la Seine, à trente-huit lieues de Paris. Elle est grande, avec de belles rues, mais les maisons sont bâties en bois.

M.me DE JONCHÈRE. Dans le département de la Haute-Marne?

CAROLINE. Chaumont, capitale. Langres, où se fabriquent beaucoup de lames de couteaux. On appelle la partie haute d'une rivière celle qui se rapproche de sa source, et inférieure celle qui se rapproche de son embouchure. Ces quatre départemens composaient autrefois la province de Champagne, dont Troyes était la capitale. Ils fournissent

des vins excellens, mais le terrein est crayeux et l'on y trouve peu de pierres propres à bâtir.

Mme DE JONCHÈRE. Dans le département de la Meuse ?

CAROLINE. Bar, capitale, sur l'Ornain, à soixante-deux lieues de Paris. Verdun et Varennes, petites villes du même département. La Meuse prend naissance dans le département de la Haute-Marne.

Mme DE JONCHÈRE. Dans le département de la Moselle.

CAROLINE. Metz, capitale, à soixante-seize lieues de Paris. Elle fut célèbre du tems des Romains ; et c'est la première ville des Gaules qui fut policée. Thionville, sur la Moselle, ville fortifiée.

Mme DE JONCHÈRE, Dans le département de la Meurthe ?

CAROLINE. Nancy, capitale, à quatre-vingt trois lieues de Paris. On distingue

la nouvelle ville bâtie par Stanislas, ancien roi de Pologne, qui y a fait longtems sa résidance; les rues en sont tirées au cordeau. Toul, environnée de montagnes couvertes d'excellens vignobles. Lunéville, remarquable par un beau château qu'habitèrent les anciens ducs de Lorraine.

M.me DE JONCHÈRE. Dans le département des Vosges?

CAROLINE. Epinal, capitale. Remiremont, célèbre autrefois par une abbaye de chanoinesse. On y recueille beaucoup de cerises, avec lesquelles on fabrique une sorte d'eau-de-vie nommée en allemand *kirschewaser*. Plombières, renommée pour ses eaux minérales.

Ces quatre départemens composaient autrefois la province de Lorraine, dont Nanci était la capitale. On y cultive beaucoup de grains et l'on y trouve des mines de fer, de cuivre et d'argent.

M.[me] DE JONCHÈRE. Dans le département du Haut-Rhin ?

CAROLINE. Colmar, capitale, à cent treize lieues de Paris.

M.[me] DE JONCHÈRE. Dans le département du Bas-Rhin ?

CAROLINE. Strasbourg, capitale, à cent seize lieues aussi de Paris, située sur la rivière d'Ill; elle a de beaux édifices. La tour de sa cathédrale est admirée; on y voit une horloge qui marque le cours des planètes. On fait dans cette ville un grand commerce de tabac.

Ces deux départemens composaient autrefois la province d'Alsace. Ils abondent en blés, pâturages et en beaux bois de sapins. Le voisinage de l'Allemagne, dont ils faisaient autrefois partie, est cause que le peuple y parle beaucoup allemand.

ALPHONSE. Ma cousine a oublié deux choses bien essentielles.

THÉOPHILE. Et quoi donc, mon frère?

ALPHONSE. Apprends, mon ami, que dans la ville de Reims on fabrique d'excellent pain d'épices, et dans celle de Verdun des dragées et des confitures qui les rendent justement célèbres.

Fin du Quatorzième Volume.

TABLE

DU TOME QUATORZIÈME.

Evreux, de l'Imprimerie d'Ancelle fils.

LES ENFANS
DU VIEUX CHÂTEAU.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR
QUI SE TROUVENT CHEZ LE MÊME LIBRAIRE,

TABLEAUX HISTORIQUES,
pouvant servir de complément
aux ENFANS DU VIEUX CHATEAU,
3 vol. in-18. Prix: 5 fr. et 6 fr.

GASTON DE SÉMUR,
2 vol. in-12. Prix: 5 fr. et 6 fr.

LES ENFANS DU VIEUX CHÂTEAU,

OUVRAGE DESTINÉ A L'INSTRUCTION ET A L'AMUSEMENT DE LA JEUNESSE.

Par M.me Emilie Millon-Journel.

II.e ANNÉE.

TOME QUINZIÈME.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,
Chez M.me V.e RENARD, Libraire,
rue Caumartin, N.o 12.

1825.

LES ENFANS

DU VIEUX CHÂTEAU.

Caroline. Ma tante, je vous en prie, reprenons la description des minéraux.

M.me de Jonchère. Oui, mon enfant, quoique je craigne un peu d'ennuyer Théophile; mais il grandira, et dans quelques années il ne sera pas fâché de se rappeler des détails qui lui paraissent peut-être un peu fastidieux aujourd'hui.

Théophile. Non, maman, cela ne m'ennuie pas trop, je vous assure; peut-être cela m'ennuierait-il si j'étais tout seul, mais quand on est plusieurs, on s'anime, on prend du plaisir à mille

choses dont on ne se serait pas soucié auparavant.

ALPHONSE. Oui, oui, maman; vous en étiez restée, la dernière fois, aux sels terreux.

M.me DE JONCHÈRE. Il est vrai. Ils sont produits, comme je vous l'ai dit, par le mélange d'une terre avec un acide. Ces terres sont l'*alumine*, la *magnésie*, la *chaux*, la *baryte*, et la *strontiane*. La propriété de ces sels est d'avoir une base fixe, c'est-à-dire de ne pouvoir être entièrement volatilisés, fondus ou consumés par le feu le plus ardent. Ils ont presque tous l'apparence de pierres plus ou moins dures, et on leur donne ce nom généralement; mais il ne faut pas oublier que les élémens dont ils se composent les placent, dans la minéralogie, au rang des sels et non des pierres proprement dites.

L'*alumine* ne se trouve point pure

dans la nature; elle se retire de l'alun et forme alors une poudre blanche qu'on emploie dans la poterie.

L'*alumine sulfatée* vulgairement appelée alun, est un mélange d'alumine et d'acide sulfurique. On le trouve rarement en masses, mais ordinairement en efflorescences.

THÉOPHILE. Qu'est-ce que c'est que des efflorescences, maman ?

M.me DE JONCHÈRE. Ce sont des filamens ou petites aiguilles dont le coup-d'œil est soyeux et qui se réduisent en poudre en les broyant : on nomme ces efflorescences alun de plume. Il y a beaucoup d'autres minéraux qui se présentent sous cette forme. On emploie des procédés chimiques pour retirer l'alun de toutes les matières qui le contiennent. Il est utile dans la teinture pour fixer les couleurs, dans la médecine pour quelques maladies, et on le mêle

dans la composition du papier pour l'empêcher de boire ; il ronge les chairs des cadavres, et le bois qui en est imprégné brûle avec infiniment de peine.

La magnésie est une poudre blanche, insipide quand elle est séparée des acides avec lesquels on la trouve mélangée. On l'emploie dans la médecine.

La *magnésie sulfatée* se trouve en dissolution dans les fontaines ou en efflorescences sur quelques pierres. A Sedlitz et à Egra dans la Bohême, à Epsom en Angleterre, on en trouve dans quelques sources où on la recueille pour l'employer dans la médecine ; elle est très-amère et très-purgative.

La chaux forme la base d'une multitude de sels ou, si vous voulez, de pierres de couleurs et de formes différentes ; elle occupe des espaces vraiment immenses. La *chaux carbonatée*, à elle seule, couvre la huitième partie

du globe de la terre. La *chaux sulfatée* est aussi fort abondante. Ces deux espèces diffèrent beaucoup entre elles ; leurs différences chimiques consistent principalement en ce que la première fait effervescence avec un nouvel acide, et que la chaux sulfatée n'en fait point. Mais une différence qui sera pour vous plus facile à saisir, c'est que la chaux carbonatée, calcinée par le feu, produit la chaux vive qu'on emploie à bâtir, et que la chaux sulfatée calcinée produit le plâtre.

Théophile. Ah ! je ne me doutais pas de trouver l'histoire de la chaux et du plâtre dans la minéralogie !

Caroline. Voilà encore, comme dans la description des insectes, des explications qui rendent intéressantes les choses qui nous paraissaient les plus communes.

Alphonse. Maman, qu'est-ce que veut dire faire effervescence ?

M.me DE JONCHÈRE. L'effervescence est une espèce de bouillonnement que produit un acide en tombant sur une autre substance.

La chaux sulfatée est plus tendre et moins pesante que la chaux carbonatée. Elle est composée, comme son nom l'indique, de chaux et d'acide sulfurique. Celle qu'on appelle *sélénite* est transparente, très-blanche et se présente sous différentes formes, tantôt comme des lentilles, tantôt comme l'alun de plume ou cristallisée en rhomboïde.

Le *gypse* est une espèce de chaux sulfatée qui se trouve en plus grandes masses que la précédente. Il y en a de transparent, jaunâtre, laminaire, c'est-à-dire qui est formé par lames collées l'une sur l'autre. Ces lames se divisent facilement avec un couteau et forment de petites vitres que les enfans mettent, en guise de verre, à des reliquaires,

à des joujoux. C'est à cause de ce premier usage qu'ils lui donnent aussi le nom de pierre à Jésus. Ces vitres sont moins fragiles que le verre. Elles ont un coup-d'œil nacré.

L'*alabastrite* est une variété du gypse, aussi l'appelle-t-on quelquefois gypse compacte ou albâtre gypseux.

CAROLINE. Ah! l'albâtre; rien n'est plus joli.

M.me DE JONCHÈRE. Le nom d'albâtre lui est donné improprement et tend à le faire confondre avec le véritable albâtre, auquel il ne ressemble pas du tout et qui est une variété de la chaux carbonatée. Le véritable albâtre n'est pas blanc, et celui dont je veux parler, l'abâtre gypseux que vous connaissez et que vous trouvez avec raison si agréable, est presque toujours d'une grande blancheur. Il s'emploie pour faire des vases, des pendules et autres meubles

élégans, mais d'une petite dimension, au lieu que le véritable albâtre est quelquefois en blocs assez considérables pour qu'on en fasse des statues colossales. Je vous en parlerai plus en détail dans un autre moment; il faut continuer la description de nos chaux sulfatées. La plus grossière s'appelle tout simplement pierre à plâtre. Elle est compacte, c'est-à-dire qu'elle est composée de petits grains pierreux si bien réunis qu'on ne peut plus les diviser. Vous savez que l'on construit des édifices nommés fours à chaux, fours à plâtre, où l'on place les pierres destinées à fournir l'une ou l'autre de ces matières, suivant leur espèce, et l'on allume du feu dans la partie inférieure du fourneau, en sorte que la flamme, en s'élevant, calcine toutes les pierres. On les retire quand elles sont refroidies, on les broye et on les réduit en poudre. On se sert du plâtre

pour l'intérieur des bâtimens, pour faire des cloisons, des plafonds, des ornemens en bas-reliefs et en stuc. Le stuc est fait avec du plâtre de belle qualité que l'on mêle avec de l'eau gommée. Pour faire des bas-reliefs ou des vases, ou des stâtues de plâtre, on le verse doucement dans des moules auxquels on a mis intérieurement un enduit, afin que le plâtre ne s'y attache pas. Quand il est sec on enlève le moule par morceaux et le plâtre conserve la forme qu'il a prise dans les cavités du moule; enfin on l'emploie pour améliorer les champs trop humides. On trouve les chaux sulfatées dans les terreins secondaires. Elles contiennent rarement des métaux et des corps organisés, et l'on croit que ceux qui contiennent des animaux ou des végétaux fossiles, sont d'une formation moins ancienne que les autres. On voit à Montmartre, près de Paris,

d'immenses carrières de gypse de toute espèce. On n'en trouve presque point en Angleterre, ni en Suède, ni dans l'Inde; on fait cependant un grand usage du stuc dans cette dernière contrée, mais on emploie, au lieu de plâtre, de la chaux de corail blanc que l'on délaie avec du sirop de sucre.

Alphonse. Ah! du sirop; quelle profusion!

M.me de Jonchère. Cette méthode a un grand désavantage; le sirop ne sèche jamais parfaitement, et à la moindre pluie le stuc redevient glutineux.

Je vous ai dit que la chaux carbonatée diffère de la chaux sulfatée, en ce qu'elle fait effervescence avec les acides et se transforme au feu en chaux vive.

Théophile. Maman; pourquoi la chaux vive brûle-t-elle quand on y met de l'eau. Je n'ai jamais pu comprendre comment l'eau, qui éteint les choses les

plus embrâsées, pouvait en échauffer une qui, sans elle, ne brûlerait pas.

M.me DE JONCHÈRE. Ecoute-moi avec une grande attention. Il y a un feu caché, nommé calorique, qui subsiste presque partout dans la nature; il ne se manifeste guère que par le frottement ou par la fermentation. Tu as vu bouillonner nos cuves de vendanges? c'est que la fermentation y avait developpé le calorique caché dans le raisin. Les sauvages allument du feu en frottant deux morceaux de bois secs un peu long-tems l'un contre l'autre; ce même feu circule dans ton corps sans que tu t'en doutes. Quand tu as froid, tu te frottes vivement les mains et tu éprouves un soulagement momentané, sans avoir su jusqu'à présent que c'était l'effet du calorique que tu excitais alors dans cette partie. Eh bien! ce même feu se trouve concentré dans la chaux vive.

L'eau, en la pénétrant tout-à-coup, produit une espèce de choc, le calorique se dégage avec impétuosité ; en sorte que si ce procédé s'opérait dans l'obscurité, on le verrait sortir de la chaux comme une vapeur lumineuse. Lorsque ce feu intérieur est totalement expulsé par l'action du liquide, on dit que la chaux est éteinte, et effectivement on pourrait alors la toucher sans se brûler. Le plâtre et la baryte, lorsqu'on les mêle avec de l'eau ; produisent un effet du même genre, mais la chaleur est moins forte et ne présente aucun danger. Pris intérieurement, la chaux, le plâtre et la baryte seraient des poisons violens.

THÉOPHILE. Oh ! que cela me paraît extraordinaire!

CAROLINE. On a de la peine à le croire.

M.me DE JONCHÈRE. Je reviens à mes sels de chaux naturelle. J'en étais à ceux

qui sont formés de son mélange avec l'acide carbonique, les seuls qu'on puisse transformer en chaux propre à bâtir.

Il y en a de différentes sortes, plus ou moins précieuses; d'abord la pierre *calcaire* grossière ou pierre à chaux commune, la seule que l'on calcine et qu'on emploie aussi comme pierre de taille. Elle est quelquefois si tendre qu'on peut la scier aisément, mais elle se durcit à l'air; elle est blanche, d'un grain assez fin. On en trouve prodigieusement aux environs de Paris; elle est aussi appelée pierre de liais. Vous n'imagineriez pas que cette pierre, si commune, est la sœur des plus beaux marbres que vous ayez jamais vus.

ALPHONSE. Comment donc ?

M.me DE JONCHÈRE. Oui, le marbre est, comme la pierre de taille, une espèce de chaux carbonatée.

CAROLINE. On pourrait faire de la

chaux avec du marbre en le calcinant ?

M.me DE JONCHÈRE. Sans doute.

ALPHONSE. Maman, et vous mettez le marbre et les pierres de taille au rang des sels ? Quel sel, bon dieu ! il ne serait pas facile à fondre.

M.me DE JONCHÈRE. J'en conviens. On y réussit cependant en mêlant avec de l'eau, de l'acide carbonique.

Les marbres les plus précieux composent la *chaux carbonatée saccharoïde*, c'est-à-dire qui a l'apparence du beau sucre. Il y en a de blanc, c'est le marbre de Paros, le marbre Pentélique, le marbre de Carrare. Il y a aussi des marbres blancs, mais veinés de noir et d'un éclat moins pur, qui n'appartiennent pas à cette espèce. Les marbres saccharoïdes s'appellent aussi marbres statuaires, parce que ce sont les seuls que l'on emploie pour faire des statues. Il y en a d'un gris d'ardoise, c'est le marbre bleu tur-

quin; on en trouve rarement qui soient d'une couleur différente.

Les *marbres* moins précieux brillent encore par la variété de leurs veines et de leurs nuances. Ils la doivent à l'émail des cailloux et des coquilles qui se sont mêlés à la chaux pour les former, comme je vous l'ai déjà dit. Il y en a qui conservent encore la figure assez distincte des débris de ces coquillages; on en trouve une espèce assez commune en Bourgogne. Le nom de ces marbres s'écrit lumachelle, mais on prononce lumaquelle. Il y en a d'autres qu'on appelle brèches qui ne sont point veinés, dessinés, mais comme tachetés et composés, du moins en apparence, de petits cristaux de diverses formes, de diverses couleurs, réunis confusément par une pâte, à la manière du granite et du porphyre.

Pour polir le marbre, après l'avoir rendu bien uni, on le frotte avec de

la faïence réduite en poussière, de la limaille de plomb, de la pierre ponce et du tripoli ; ce sont des pierres que l'on broie pour cet usage et que l'on mouille légèrement. Pour le nettoyer, il faut se servir d'acide muriatique étendu d'eau ; à son défaut, l'eau salée pourrait suffire.

L'*albâtre*, proprement dit, dont je vous ai parlé précédemment pour vous recommander de ne pas le confondre avec l'albâtre gypseux, est le produit de la chaux carbonatée dissoute et charriée par les eaux dans de vastes cavernes, où elle se reproduit sous la forme de stalactites.

THÉOPHILE. Que voulez-vous donc dire, ma chère maman ?

M.me DE JONCHÈRE. On rencontre souvent des cavités dans les terreins calcaires. Les sources qui parcourent ces terreins entraînent avec elles de petites

parcelles de chaux carbonatée, l'eau filtre à travers la voûte des cavernes, mais, n'ayant plus de courant, elle s'évapore, et les matières pierreuses qu'elle tenait en dissolution se rejoignent, se dessèchent, et prennent peu à peu la forme de ces glaçons que l'on voit, en hiver, pendre au bord des toits; quelquefois la matière est assez abondante pour que la pointe des stalactites (c'est ainsi qu'on les appelle) parviennent jusqu'au sol de la grotte, et elles forment alors de riches colonnades, une décoration naturelle très-variée et faite pour produire l'enchantement et l'admiration. Nous avons, en Dauphiné, une grotte ainsi décorée que je vous mènerai voir quelque jour.

CAROLINE. Ah! ma tante, que je vous remercie!

M.me DE JONCHÈRE. Celle d'Antiparos, dans l'archipel de la Grèce, est renom-

mée pour sa richesse et sa beauté; quelquefois les eaux transsudent par les parois, par le sol même de la grotte, et alors, au lieu de prendre une forme alongée, les sels pierreux se boursouflent, s'arrondissent; ils ressemblent à un champignon, à un chou-fleur, à une grappe de raisin. On appelle ceux-ci stalagmites, pour les distinguer des stalactites.

En général, l'eau dissout aisément les pierres. On le reconnaît aux petites cavités qu'on voit à la surface des plus durs rochers et qui semblent formées par des gouttes de pluie. Les sources qui charrient ainsi de la chaux carbonatée ne trouvent pas toujours des issues souterraines pour déposer le trésor qu'elles recèlent, et souvent on trouve au fond de leur lit des dépôts de cet albâtre, ou bien quelques corps étrangers sur lesquels ils se sont moulés. Un morceau

de bois, une herbe, une coquille leur servent quelquefois de point d'appui.

M. Gemelli, dont votre père vous raconte les voyages, vit à Tauris des statues, des vases et même des siéges d'albâtre provenant d'un ruisseau qui descendait du sein des montagnes. On avait creusé des fossés que le ruisseau venait remplir et où il déposait le sédiment précieux qu'il entraînait avec lui. Cet albâtre se colorait au soleil d'une teinte de couleur de rose. Il n'est jamais bien blanc, comme je vous l'ai dit. Les anciens estimaient beaucoup celui qui était jaune de miel, et l'on a rapporté d'Egypte une superbe statue de cet albâtre antique. On a imaginé de tirer parti de ces sources pour former, par incrustations, des camées, des bas-reliefs. On y place des moules de soufre dont l'albâtre peut se détacher aisément : en quatre mois les cavités

sont parfaitement remplies et le bas-relief est terminé.

CAROLINE. Oh ! que je voudrais découvrir une de ces fontaines ; que je ferais de jolis tableaux !

M.me DE JONCHÈRE. Mais elles ne charrient pas toutes des particules d'une origine assez pure, assez brillante, pour produire de l'albâtre ; ce n'est que du tuf la plupart du tems. Le tuf est une pierre calcaire si tendre, si poreuse, que l'eau la dissout et l'entraîne aisément. Il en résulte quelquefois des dépôts plus solides que le tuf lui-même, d'une si grande étendue, qu'on peut les exploiter comme des carrières, et en Italie, dans quelques endroits, on s'en sert pour bâtir. Le tuf est ordinairement rempli de vase, de sable, de corps organisés, et souvent ces derniers, en se consumant, laissent dans le tuf des cellules vides.

La *craie* est une pierre calcaire presque friable qui contient une multitude de coquilles et des couches de cailloux; mais comme les espèces analogues de ces coquilles sont absolument perdues, et que les bancs de craie sont toujours inférieurs à la chaux carbonatée commune, on assigne à la craie une formation plus ancienne. Elle est écrivante, c'est-à-dire qu'elle peut servir de crayon, comme son nom vous l'indique. Ceux qu'on taille dans la pierre même sont un peu durs et souvent raboteux, mais on délaie la craie dans de l'eau, on la dégage de tous les corps étrangers, on laisse évaporer l'eau et l'on donne à la craie la forme de crayons ou de petits pains appelés blanc de Troyes, parce qu'on en fait beaucoup à Troyes en Champagne. Le terrein de cette province est en général très-crayeux.

Le *spath d'Islande* est une chaux car-

bonatée transparente qui jouit d'une propriété singulière ; c'est celle de la double réfraction.

CAROLINE. Qu'est-ce que cela veut dire, ma tante ?

M.me DE JONCHÈRE. Cela veut dire qu'en plaçant un objet derrière cette pierre, l'objet nous paraît double ; mais en général il faut, pour opérer ce phénomène, incliner le spath dans un certain sens, afin que les lames qui le composent réfléchissent l'une sur l'autre.

La *chaux fluatée*, ou spath fluor, ne se trouve point en grandes masses, comme les précédentes, mais seulement dans les filons métalliques.

THÉOPHILE. Qu'est-ce que c'est, maman, que des filons ?

M.me DE JONCHÈRE. Les métaux, tels que l'or, l'argent, le cuivre, etc., ne forment point des carrières, des montagnes comme le marbre ou la pierre

de taille. Ils ne se trouvent, dans le sein de la terre, que par filets ou filons qui tracent une route tortueuse, inégale. Ces filons sont toujours accompagnés de beaucoup d'autres substances minérales et quelquefois, entre autres, de spath fluor. Ce sel contient un acide nommé fluorique, combiné avec la chaux. Il est si violent, qu'il dissout le verre, aussi l'emploie-t-on souvent pour le graver. La chaux fluatée est lamelleuse, transparente, mais colorée; ses couleurs sont si brillantes, son cristal est si pur qu'on en fait usage pour imiter les pierres précieuses, et on l'appelle tantôt fausse améthyste, tantôt faux saphir, fausse émeraude, suivant sa ressemblance avec les véritables pierreries. Vous ne seriez sûrement pas en état de les distinguer. Ces fausses pierres ont l'avantage de se trouver en morceaux plus considérables que les autres. Une

de leurs propriétés les plus curieuses est d'être phosphorique, c'est-à-dire de se pénétrer de lumière, en s'échauffant, de manière à briller dans l'obscurité. Il y en a une espèce en Russie qui est d'un violet pâle, tacheté de vert; en la frottant avec la main on lui fait répandre une lueur blanchâtre; en jetant dessus de l'eau bouillante elle répand une lueur verte, et, en l'approchant du feu on lui fait jeter des rayons d'un bleu magnifique, qui s'étendent à quelques pouces autour d'elle.

ALPHONSE. Oh! que je m'amuserais à faire toutes ces expériences!

M.me DE JONCHÈRE. On emploie les beaux morceaux de cette pierre, non-seulement à faire des bijoux, mais des vases d'une richesse et d'une élégance singulières. On en fabrique beaucoup en Angleterre.

Théophile. Maman, c'est encore plus beau que le sel gemme ?

M.me de Jonchère. Oh ! infiniment. La baryte est une terre très-lourde et les sels dont elle forme la base se distinguent à leur pesanteur.

La *baryte sulfatée* est plus dure que le marbre. Elle offre le phénomène de la réfraction double et celui du phosphore ; elle se pénètre, même au feu, d'une si grande portion de lumière que, portée dans un lieu obscur, elle peut y servir de flambeau, comme les escarboucles des contes de fées ; aussi s'en sert-on pour faire du phosphore, c'est-à-dire que l'on pulvérise cette pierre, on la délaie dans de l'eau gommée et l'on peut se servir de cette espèce de pâte pour tracer des lettres et des figures qui brillent dans l'obscurité ; mais ces caractères, qui semblent gravés en traits de feu, ne brûlent point.

ALPHONSE. Comment, maman, ils ne brûlent point ? Vous avez cependant dans un flacon du phosphore qui prend feu quand vous y plongez une allumette.

Mme DE JONCHÈRE. Il est vrai ; mais cet embrâsement n'a lieu qu'à l'aide du frottement de l'allumette, qui produit le degré de chaleur nécessaire pour enflammer le phosphore ; encore faut-il que ce frottement soit excité par un corps aussi combustible que le soufre ; autrement le phosphore exposé à l'air produirait seulement une vive lumière sans chaleur accompagnée d'une fumée légère, et se consumerait ainsi insensiblement. Mais nous parlerons une autre fois plus en détail des phosphores ; finissons la description des sels terreux.

La strontiane est aussi pesante que la baryte. On distingue les sels qu'elle produit, en ce qu'ils ont la propriété de

colorer d'un rouge vif la flamme dont on les approche pour les fondre et les calciner, et que les sels de baryte la colorent en vert. Les sels de strontiane ne présentent rien d'intéressant. En voilà assez, mes enfans, pour composer le carton rose.

CAROLINE. Savez-vous ma tante, qu'il nous manquera bien des minéraux ?

M.me DE JONCHÈRE. Je le crois ; mais si vous êtes économes il ne sera pas difficile d'y suppléer ; vous pourrez, en écrivant à Paris, vous procurer à bon marché des échantillons de chaque espèce, fort petits à la vérité, mais suffisans pour vous donner une idée de tous les objets dont je vous aurai parlé, bien entendu que vous omettrez les pierres précieuses, que vous n'avez sûrement pas la prétention de faire entrer dans votre collection*.

* En s'adressant à M. Lannoy, rue Dau-

ALPHONSE. Ah ! maman, cela fera mon bonheur. Ces petits échantillons, avec tout ce que nous pourrons y ajouter d'ailleurs, finiront par composer un cabinet très-intéressant.

M.me DE JONCHÈRE. Mais, sans doute.

CAROLINE. Ma tante, on pourrait aussi se procurer de petites coquilles ?

M.me DE JONCHÈRE. Mon dieu, oui.

CAROLINE. Ah ! quel plaisir !

ALPHONSE. Allons l'économie est vraiment bonne à quelque chose. Caroline, nous nous cotiserons.

M.me DE JONCHÈRE. Je veux contribuer aussi à cette acquisition, et je crois que mon secours ne vous sera pas inutile. Je suis seulement fâchée que la dépense que je dois faire ce mois-ci pour votre entretien, ne me permette pas d'ajouter

phine, on peut, pour deux ou trois louis, réunir beaucoup de petites pièces et de coquilles assez jolies.

autant que je voudrais à votre petit trésor ; mais Caroline et Alphonse ont si peu ménagé leurs chapeaux cette année, que je suis obligée de les renouveler avant l'époque accoutumée.

CAROLINE. Oh ! mon dieu, ma tante, je porterai mon vieux chapeau tel qu'il est ; cela m'est bien égal.

Mme DE JONCHÈRE. Non ; il ne doit jamais être indifférent d'avoir l'air ridicule et malpropre. La toilette d'une femme raisonnable est pour elle une chose de bienséance. Il n'y a sans doute qu'une vanité bien puérile qui puisse faire désirer d'être mieux mise que ses compagnes, mais c'est un sentiment fort louable que celui qui nous engage à éviter le désordre et la malpropreté ; alors on doit, par quelques soins, conserver la fraîcheur de son costume, car on n'a pas toujours assez de fortune pour fournir à la fois à ses besoins et à ses

plaisirs et, en augmentant ses besoins, on diminue nécessairement la somme que l'on aurait pu employer à des usages plus agréables. Ce que je dis ici pour les femmes peut s'appliquer tout aussi bien aux hommes.

CAROLINE. Oh ! sans doute. Il est bien sûr que si Alphonse avait voulu ménager un peu son chapeau, il aurait pu durer encore quelques mois; mais il n'aurait pas fallu s'en servir continuellement comme d'un piége pour attraper tous les mulots du jardin, ni le lancer après les hirondelles, qui ne s'envolent alors qu'un peu plus vîte.

ALPHONSE. Et si Caroline, chaque fois qu'elle rentre au salon, ne jetait pas le sien au hasard, tantôt sur une table, tantôt sur une chaise, la paille ne se serait pas brisée, les rubans ne se seraient pas salis.

THÉOPHILE. Mon dieu, l'on n'a

pas toujours le tems de la réflexion!

M.me DE JONCHÈRE. A présent, mes enfans, que des goûts raisonnables vous apprennent à sentir l'avantage de l'économie et vous font apprécier des jouissances bien plus vives que celles de changer souvent de chapeaux ou d'habits, j'espère que vous allez devenir extrêmement rangés. Alphonse ne sera plus toujours nue tête, il laissera en paix les hirondelles et s'en rapportera au jardinier pour la destruction des mulots; Caroline posera proprement son chapeau et n'accrochera plus dix fois par jour sa robe aux buissons; et Théophile, instruit par de si beaux exemples, fera de très-bonne heure les plus utiles réflexions.

CAROLINE. Oui, ma tante, je vous le promets. Mais . . . . .

ALPHONSE. Mais si maman avait la bonté de nous ramener à Barcelone; je

suis impatient de vaincre, de terrasser les formidables taureaux.

M.me DE JONCHÈRE. Il faut auparavant faire connaissance avec les autres chevaliers, attirés aussi par l'espoir de se signaler.

Le premier jour des fêtes était ordinairement consacré à un banquet où l'on réunissait les chevaliers qui devaient combattre le lendemain. Toute la cour était rassemblée lorsque don Alberti parut, tenant par la main un second bossu qu'il semblait avoir fait venir tout exprès pour offrir son parfait contraste. Autant le comte de Barcelone était petit, autant celui-ci était gigantesque. Sa bosse était placée sur l'épaule droite, et il avait de plus une chevelure et une barbe rouges, toutes hérissées, qui lui donnaient un air aussi terrible que don Alberti avait l'air chétif. A l'arrivée de ces deux bossus, la petite Léocadie eut bien de la peine à s'empêcher de rire, et les attentions dont son père accablait ce singulier person-

nage lui paraissaient tout aussi risibles que sa figure. Elle ne concevait pas qu'il pût inspirer une autre envie que celle de se moquer de lui, car Léocadie était fort moqueuse ; c'est un défaut très-repréhensible et dont elle fut bien punie. Elle apprit cependant, par la conversation du comte avec le grand bossu, qu'il s'appelait Réginald, surnommé le chevalier du miroir ; qu'il avait servi longtems sous les étendards de Charlemagne, et le bon comte della Rocca ne pouvait parler ni entendre parler de Charlemagne avec sang-froid. Il l'avait connu lors de son excursion à Saragosse ; il était avec lui dans les Pyrénées à la journée de Roncevaux ; il avait assisté aux derniers soupirs de Roland. Le chevalier du miroir était trop jeune encore pour avoir été témoin de tous ces événemens mémorables, mais il écoutait avec intérêt les récits du vieux

Catalan. Celui-ci avait conservé mille ressouvenirs des paladins français, et il accablait Réginald de questions auxquelles ce dernier répondait avec complaisance, avec politesse. Son esprit, ses égards, sa sagesse échappaient à Léocadie qui n'était pas encore en âge de les apprécier, et voyant tant d'honneurs prodigués dans ce jour à don Alberti et à Réginald, elle disait tout bas : que d'encens pour deux magots ! Elle ne se doutait pas que les deux bossus qui la faisaient rire, la feraient pleurer un jour.

Le lendemain toute la cour se plaça autour de l'arène. Le chevalier bossu s'y présenta avec beaucoup d'autres. On lâcha des animaux si furieux que quelques combattans furent grièvement blessés. Réginald attaque le plus terrible, saute sur son dos, croise ses grandes jambes sous le ventre du taureau et lui fait faire ainsi le tour de

l'arène. L'animal, outré de se sentir dompté, pousse des rugissemens affreux. Il veut se rouler sur le sable pour se débarrasser de son fardeau; Réginald alors saute légèrement à terre, le saisit par les cornes et le renverse. Le taureau se relève et se précipite sur Réginald, qui gagne en un clin-d'œil l'extrémité de l'arène et lui jette une lance légère dont il était armé. Il l'atteint dans le flanc; le taureau tombe, expire; Réginald, du revers de son épée, lui enlève une oreille et va la présenter à Léocadie qui devait décerner le prix de la fête. Elle se mordit les lèvres pour ne pas rire de la figure que faisait le grand bossu à ses genoux. Elle lui remit une écharpe couleur de rose, semée d'étoiles d'or, qui était le prix de cette journée. Le soir il y avait un bal. Réginald y parut avec l'écharpe couleur de rose, passée en sautoir sur ses épaules.

et par conséquent sur sa bosse. Pour cette fois, ce ne fut pas seulement Léocadie, mais toute la cour qui pensa prendre un fou rire. Le chevalier n'y faisait pas attention, et arpentait la salle de bal avec le comte, toujours parlant des Saxons et de Charlemagne, en attendant que le fandango commençât. Le comte della Rocca s'aperçut bien des dispositions secrètes de l'assemblée, et dans le fait, il aurait donné bien volontiers une des girouettes de son château pour que son cher paladin n'eût pas imaginé de porter l'écharpe couleur de rose. Ne pouvant y porter remède, il tâchait, de tems en tems, par des regards sévères, de contenir les spectateurs; mais Léocadie, encouragée par le sentiment unanime de l'assemblée, s'avisa de dire à demi-voix : — Comme ces étoiles font un bel effet sur cette *bosse*.... Malheureusement le paladin

était si près qu'il l'entendit, et tourna la tête. Le bon comte della Rocca, hors de lui-même, et voulant donner à toute la cour une leçon de courtoisie dans la personne de sa fille : — Est-ce ainsi, lui dit-il, que vous respectez un héros ? Sa taille est un caprice de la nature ; sa valeur, sa loyauté sont à lui. Quel être assez frivole ou assez cruel peut insulter à son malheur ? Vous mériteriez bien qu'il vous donnât de son gantelet sur le visage. A cette rude réprimande, la pauvre Léocadie n'eut plus aucune envie de rire, de grosses larmes de honte et de repentir roulèrent dans ses yeux.

CAROLINE. Je le crois bien ! Il était un peu brusque, le comte della Rocca.

M.me DE JONCHÈRE. Mais sa fille avait éte bien impertinente.

CAROLINE. Je me flatte que Réginald n'abusa pas de ses avantages ?

M.me DE JONCHÈRE. Réginald s'appro-

cha en souriant. — Seigneur, dit-il, vous avez vu mon écu? Il porte pour devise un miroir avec ces mots: « Voyez-vous tel que vous êtes. » Je ne serais pas ami de la vérité, comme par cette devise je fais profession de l'être, si je savais mauvais gré à ceux qui veulent bien m'éclairer sur mes ridicules. Le joli visage de la signorita n'est pas fait pour un tel châtiment; mais, seigneur comte, si vous voulez bien en effet le livrer à ma vengeance, j'oserai y imprimer un baiser. — A votre volonté, seigneur, répondit le comte, et il lança en même tems à Léocadie un regard qui lui enjoignait d'être docile. La pauvre Léocadie frémit de la tête aux pieds, et, plus effrayée encore de l'idée de cet affreux baiser que de celle du gantelet, elle n'osa cependant faire un pas en arrière. Le grand bossu, pour l'embrasser, fut obligé de mettre un genou en terre,

il l'entoura de ses longs bras, et baissa son visage velu vers le sien. Léocadie, toute tremblante, croyait être entre les griffes d'un monstre sauvage. — Belle damoiselle, lui dit-il, pardonnez-moi d'avoir mis à profit la colère du généreux comte. Vous aviez bien raison de critiquer ma parure, car elle ne peut convenir qu'à un joli corsage comme le vôtre; recevez-la donc de ma main, et à présent que vous voilà ma dame déclarée, épargnez un peu, je vous en conjure, votre pauvre chevalier. Il quitta sa posture après ces paroles, et parut, en se relevant, une fois plus grand encore qu'à l'ordinaire, mais Léocadie le trouva une fois moins laid. L'idée d'être, à douze ans, la dame d'un héros célèbre, le plaisir de porter, aux yeux de toute la cour, cette écharpe que tant de guerriers avaient disputée, rachetèrent la juste mortification que son père lui avait fait éprouver. Le comte

della Rocca paraissait flatté lui-même de la manière dont Réginald avait terminé cette scène. Léocadie s'imagina qu'elle était devenue tout à coup quelque chose de plus qu'un enfant, et elle sut intérieurement très-bon gré à celui qui venait d'opérer cette agréable métamorphose. — Combien j'avais tort en effet, disait-elle aux personnes qui se trouvaient à sa portée, ce chevalier est si bon, si vaillant! Ce n'est pas sa faute s'il n'est pas beau. Je suis bien sûre que ce n'est pas comme mon cousin, pour avoir été maussade, qu'il est devenu bossu, et même pendant qu'il me parlait, j'ai cru entrevoir, à travers les cheveux touffus qui ombragent son visage, j'ai cru entrevoir des yeux bleus... enfin, il ne serait peut-être pas si mal, s'il était coiffé à la mode.

Caroline. Oh! j'en suis sûre; il aurait été très-passable. Si honnête, si

obligeant d'ailleurs, A la place de Léocadie, je l'aurais aimé de tout mon cœur.

M.me DE JONCHÈRE. Le lendemain il était question d'un tournois entre les chevaliers qui avaient terrassé quelque taureau. Le nombre n'était pas grand. Réginald parut au milieu d'eux avec son écu, dont le milieu formait un miroir d'acier poli. Ces mots « Voyez-vous tels que vous êtes » étaient écrits en lettres d'or tout à l'entour. Ses adversaires s'y virent tous gissant sur la poussière. Réginald remporta encore le prix de cette journée; c'était un anneau qu'il reçut de la main du comte de Barcelone. Léocadie regretta de ne pouvoir le lui donner elle-même; il est certain que, malgré sa bosse et sa barbe rouge, elle avait fait des vœux pour lui tout le tems du combat, et qu'elle s'était trouvée plus fière quand elle l'avait entendu proclamer vainqueur. Il lui pré-

senta son énorme main pour la reconduire au Palais. Léocadie y posa la sienne de fort bonne grâce. Seigneur chevalier, lui dit-elle tout bas en marchant, permettez-moi de vous prier de faire mieux arranger vos cheveux et vos moustaches. Réginald sourit. — Je le voudrais pour vous complaire, lui répondit-il, mais je suis retenu par un serment. J'ai fait vœu, il y a cinq ans, de ne couper mes cheveux et ma barbe, que lorsque j'aurais trouvé moyen, dans cet équipage, d'être aimé d'une jolie dame, d'une dame aussi jolie que vous. Ce vœu vous semble téméraire, ajouta-t-il, je le sens bien; aussi je me suis résigné à garder cette barbe longue toute ma vie. Léocadie rougit, soupira, et ne répondit rien. Le soir, Léocadie, qui se couchait encore de bonne heure, se retira avant toute la cour. Le lendemain, elle fut

instruite que Réginald avait pris la veille, assez tard, congé de don Alberti et du comte della Rocca, et qu'il avait quitté Barcelone de grand matin, pour continuer la quête des aventures.

Ce prompt départ affligea Léocadie, elle fut fâchée qu'il n'eût pas attendu le jour pour lui dire adieu. L'estime et la reconnaissance l'emportaient si bien sur la bosse et les cheveux rouges du chevalier, qu'elle ne pouvait plus concevoir qu'ils l'eussent révoltée un moment. Elle ne se pardonnait pas d'avoir pu s'en moquer d'une manière si outrageante, et le remords la corrigea pour jamais du penchant qu'elle avait pour le persiflage. Les années s'écoulèrent. La renommée rapportait souvent quelque nouvel exploit du chevalier du miroir; le comte della Rocca en était ravi; Léocadie, dans ces occasions, allait visiter l'écharpe couleur de rose, qu'elle conser-

vait dans sa cassette : Tout l'univers parle de sa gloire, disait-elle en l'examinant avec complaisance ; moi, je garde un monument de sa bonté, de sa courtoisie. Elle se demandait quelquefois s'il n'avait voulu faire qu'un léger badinage ; s'il la regardait bien comme sa dame, s'il ne reviendrait pas, s'il n'avait pas accompli son vœu, et si, délivré de ses moustaches, il se rappelait encore du tournois de Barcelone. Tout en y réfléchissant, elle grandissait, et en grandissant, elle devenait un chef-d'œuvre de raison, d'esprit et de grâces.

Don Alberti n'avait pas grandi, mais il avait avancé en âge, et le comte lui avait remis le gouvernement de ses états. Alberti l'avait conjuré de ne pas l'abandonner, de rester à Barcelone, et de l'aider de ses sages conseils. Ce n'est pas qu'il se souciât du comte, de ses conseils, ni qu'il crût en avoir besoin ; mais

il s'était aperçu de toutes les perfections de sa cousine, et l'idée qu'elle quitterait sa cour pour aller à Villa-Nueva, lui devenait insupportable. Un jour, il fit appeler le comte. — Mes sujets, lui dit-il d'un air important, me pressent d'assurer le bonheur de l'état par un mariage. Ils désirent me voir renaître dans mes enfans; je ne peux leur refuser cette satisfaction plus long-tems. J'ai réfléchi qu'au lieu de porter mes voeux dans une famille étrangère, il fallait réunir les deux branches qui ont des droits au trône de Barcelone; vos services, d'ailleurs, méritent une récompense; enfin, seigneur, j'ai fait choix de Léocadie. A cette déclaration, le bon comte crut rêver. A peine fut-il capable de balbutier quelques mots de réponse, et se hâta d'aller trouver sa fille, pour lui faire part de l'étrange manie qui venait de prendre à

son cousin pour le mariage. — Epouser ce petit bossu, s'écria-t-elle.... ce n'est pas parce qu'il est bossu, reprit-elle en rougissant, cela me serait bien égal; mais son caractère, son humeur... Mon père, répondez-lui que nous ne pouvons contracter ce mariage, parce que je suis sa cousine. Le comte effectivement proposa cette difficulté à don Alberti, qui la leva, en envoyant à Rome demander des dispenses. Le comte fit prier sous main le saint-père de les refuser, sous prétexte d'une trop proche parenté, mais don Alberti, de son côté, fit si bien valoir sa cause auprès de tous les membres du conseil, que l'on jugea que les intérêts politiques de la Catalogne exigeaient la réunion des deux branches de la famille, et celle de l'héritage du comte della Rocca aux domaines de son suzerain. En conséquence, on lui accorda les dispenses

nécessaires, et don Alberti, muni de cette pièce intéressante, vint faire sa cour à sa cousine.

Léocadie, fort embarrassée, regardait son père. Le comte prit son parti; il déclara poliment à son petit cousin qu'il n'avait jamais eu l'intention de lui accorder sa fille, et qu'il aurait bien voulu que la cour de Rome, en lui refusant les dispenses, comme il l'espérait, lui eût épargné la peine de le lui dire. Don Alberti entra en fureur; il s'écria qu'on ne l'aurait pas joué impunément, que cette affaire allait le rendre la fable de l'Europe entière, que le comte s'était accoutumé à le traiter comme un enfant, et qu'il lui apprendrait qu'il était son maître; il sortit en menaçant, et en effet, un quart-d'heure après, on vint arrêter le comte et sa fille. En vain ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, on les sépara : Léocadie fut conduite

dans une grosse tour qui faisait partie des fortifications de la ville ; elle ignora ce qu'était devenu son père.

ALPHONSE. Oh ! ce méchant petit Alberti !

M.me DE JONCHÈRE. il venait régulièrement tous les jours tourmenter Léocadie ; il lui avait signifié qu'elle ne reverrait le comte, qu'il ne lui rendrait la liberté que lorsqu'elle aurait consenti à l'épouser. Malgré toute l'aversion que son caractère lui inspirait, Léocadie souscrivait à tout en faveur de son père, mais elle observa à don Alberti qu'elle ne pouvait pas se marier sans l'aveu du comte et que lorsqu'il serait venu lui-même à la tour lui ordonner d'épouser don Alberti, elle le suivrait à l'autel. Comme le comte ne venait point, Léocadie imaginait bien qu'il ne voulait pas consentir à son mariage. Elle pleurait de voir prolonger la captivité de son père, elle

pleurait en songeant que cette captivité ne finirait que par son éternel malheur, enfin, elle pleurait toujours.

CAROLINE. Cette pauvre enfant! c'était bien fait à elle de vouloir épouser Alberti pour délivrer son père.

M.me DE JONCHÈRE. Une nuit qu'elle pleurait encore, elle aperçut, à la faible lueur des étoiles, une ombre s'arrêter devant sa fenêtre, et une main vigoureuse se mit à scier les barreaux. Surprise, alarmée, elle se leva doucement, examina cette ombre avec attention, et aperçut une certaine proéminence.... — Oh! s'écria-t-elle, en s'élançant vers la fenêtre, Réginald, serait-ce vous? il la saisit dans ses grands bras en silence, l'attire en dehors de la fenêtre, et descend une échelle de corde qu'il y avait attachée après avoir, grâce à sa taille démesurée, gravi le long des murs en s'accrochant à des ronces, à des pierres

saillantes que lui seul avait pu atteindre. Arrivé au bas de la tour, il charge Léocadie sur ses épaules et l'emporte à grands pas. — Réginald, lui dit-elle, c'est mon père qu'il fallait sauver. — Il est en liberté. — Est-il possible? et c'est vous! ah! quel génie bienfaisant vous a conduit à Barcelone? — Instruit par le bruit public de la détention du comte, j'ai rassemblé mes amis, nous avons enlevé la ville de Palamos où il était prisonnier, et nous avons marché vers Barcelone; mais vous étiez entre les mains d'Alberti un ôtage trop précieux, il fallait le lui ravir avec adresse; je me suis chargé de l'entreprise, vous voyez que j'ai réussi. — Oh! oui, répartit Léocadie, vous devez toujours réussir. Si généreux, si intrépide! Elle n'ajouta rien; elle avait pourtant bien envie de demander au chevalier s'il était marié. S'il faisait jour, *disait-elle* en elle-même, je verrais bien

s'il a encore cette chevelure ébouriffée...
Elle imagina de porter bien doucement le doigt sur son front pour s'en assurer. Elle ne put si bien faire que Réginald ne s'en aperçût. Il éclata de rire. — Aimable enfant, s'écria-t-il, je vous sais gré d'en avoir douté! Léocadie demeura bien confuse qu'il eût deviné sa curiosité. Vous remarquerez qu'il appelait Léocadie aimable enfant; c'est qu'il se rappelait toujours d'elle comme d'une petite fille de douze ans, bien jolie, mais bien légère et bien moqueuse. Le sujet de la guerre entre Alberti et le comte della Rocca aurait dû lui faire songer que Léocadie était alors une demoiselle de seize ans: il n'y réfléchissait pas. Aussi, lorsque les premiers rayons du jour vinrent éclairer leur fuite et qu'il vit qu'elle était celle qu'il emportait entre ses bras, il éprouva un étonnement secret. Son embarras croissait à mesure

que les ténèbres se dissipaient. Il posa enfin Léocadie à terre, et la regardant avec un mélange de surprise et d'admiration. — O Léocadie! lui dit-il, que vous êtes changée! L'infante ne savait si elle devait lui savoir gré du compliment. — Oui, répondit-elle, je suis un peu grandie. — Cela devait être, et je n'y pensais pas. Est-ce là ce joli petit visage que votre père... — Seigneur, interrompit Léocadie, on pourrait nous poursuivre. — Et je l'oubliais! dit Réginald, oh! pardon... En même tems il reprend sa capture et va la déposer enfin aux pieds du comte, dans le camp qu'ils avaient dressé devant Barcelone.

CAROLINE. Ce brave Réginald est venu là bien à propos; mais il est un peu bête de s'imaginer qu'on reste toujours une petite fille.

ALPHONSE. Allons, te voilà bien pi-

guée; laisse-nous donc savoir comment la guerre finira.

M.me DE JONCHÈRE. La guerre fut à l'instant terminée. Le comte della Rocca satisfait d'avoir recouvré sa fille, fit lever dès le lendemain sa bannière et se retira à Villa-Nueya. Il envoya son héraut d'armes à son ancien pupile pour lui proposer de renouer entre eux la bonne intelligence; il offrait de rendre la ville de Palamos, pourvu que don Alberti renonçât à sa cousine. Alberti s'était bien aperçu du mauvais effet que ses différends avec le comte avait produit dans l'esprit de ses sujets; il craignait une révolte, il craignait les progrès rapides d'une armée de héros telle que celle que conduisait le grand bossu; et de vassaux dévoués à leur maître comme l'étaient ceux du comte della Rocca. De plus, il avait une nuit fait un mauvais rêve, il avait vu la guerrière

Hispéria qui, lui lançant des regards terribles, lui avait dit: tremble, misérable avorton; le nom della Rocca te deviendra funeste. Après cet effroyable présage, il ne restait plus à don Alberti d'autre parti à prendre que d'accepter la paix. Le comte alla renouveler son hommage entre ses mains. Alberti lui parla de sa cousine, il demandait à la revoir; le comte fut attendri. — Je ne la ramènerai point à Barcelone, lui répondit-il, mais si vous venez jamais à Villa-Nueva, je vous y recevrai comme mon prince, et Léocadie vous traitera comme son cousin. Cette proposition rendit au pauvre Alberti un peu d'espérance. Il ne tarda point à se rendre chez son tuteur; les honneurs qu'il y reçut le consolèrent, il se flatta que ses soins, ses assiduités lui gagneraient le cœur de Léocadie.

Voilà donc toute la cour de Barce-

lone transportée à Villa-Nueva, à peu de distance de la Vieille-Roche. Le comte en parlait dix fois par jour, la faisait remarquer à tous ses hôtes, racontait en riant toutes les fables que l'on débitait sur son château, et témoignait ses regrets de l'avoir quitté. — A votre place, dit Réginald, je n'en serais pas sorti; mais j'aurais renvoyé tous les poltrons qui se seraient plaint de mal dormir dans ce château. — Vous croyez donc, dit Alberti, que vous pourriez y dormir vous-même. — Tout d'un somme, dit Réginald. — Et les revenans? reprit le petit comte que ce mot seul glaçait d'effroi. — Les revenans? que m'importe! avec une conscience pure et une bonne épée, on ne redoute ni les morts ni les vivans. — Vous ne connaissez pas Hispéria, reprit Alberti, dont les dents se serraient et dont la voix s'affaiblissait à mesure qu'il parlait et

qu'il songeait à l'ombre redoutable. Si vous aviez vu sa lance flamboyante, son regard menaçant; de son vivant même, elle m'aurait fait peur. — Je serais charmé de la voir dit Réginald, et si j'étais à votre place je regarderais comme ma patrone cette noble ennemie des infidèles, et j'irais bien certainement passer la nuit au château della Rocca pour la prier d'accepter mon hommage. — Sainte Vierge! s'écria le comte Alberti, quelle patrone! un revenant! rendre hommage à un fantôme! seigneur Réginald, allez-y donc vous-même. — J'accepte le défi, dit le chevalier, et si le comte della Rocca veut le permettre, je lui donnerai demain matin des nouvelles de son château. — Des nouvelles des spectres et des lutins! Vous ne savez donc pas qu'on n'a pu parvenir à y faire rester seulement un concierge? — *Tant mieux*; vous en serez plus convaincu que je n'y vais pas chercher com-

pagnie. — Et qui nous répondra que vous y aurez été ? — Je rapporterai au comte quelque chose qu'il m'indiquera dans le château à sa volonté. Jusque-là Léocadie n'avait pas pris part à l'entretien, quoiqu'elle fût présente. — Mon dieu, dit-elle à Réginald, auriez-vous réellement la témérité de vouloir aller au château ? — Eh pourquoi pas ? dit le comte, quel malheur voulez-vous donc qu'il lui arrive ? J'ai passé vingt ans de ma vie sur ce rocher; c'étaient mes plus belles années, ajouta-t-il en soupirant. Alberti, au fond de son ame, était enchanté d'avoir poussé le chevalier à former cette gageure. Persuadé qu'on ne pouvait pas revenir vivant d'un lieu fréquenté par les esprits, il voyait accomplir sa vengeance sans s'être nullement compromis.

ALPHONSE. Comment donc, sa vengeance ?

M.me DE JONCHÈRE. sans doute. Al-

berti n'avait point oublié que c'était le chevalier du miroir qui lui avait enlevé le comte, Léocadie, et la ville de Palamos. Sans lui, peut-être aurait-il lassé la constance de son tuteur. Obligé de dissimuler son ressentiment, obligé de souffrir les froideurs de Léocadie pour lui-même et les témoignages de sa bienveillance pour Réginald, jugez combien, avec son petit caractère vain et furibond, il devait en souffrir intérieurement. Mon dieu, se disait-il, si la bonne Hispéria pouvait l'emporter! quel service! L'étonnement fut universel lorsqu'on eut publié que le brave Réginald partait le soir même pour la Rocca. Toutes les vieilles dames, avec lesquelles il était très-attentif et très-poli, promirent de faire des neuvaines pour qu'il en sortît sain et sauf. Tous les petits enfans sautèrent de joie, espérant qu'un si brave chevalier les délivrerait de cette Hispé-

ria qui se trouvait en possession de faire leur supplice. Ses écuyers consternés le conjurèrent de partir plutôt pour la cour de Charlemagne. Le chevalier s'approcha de Léocadie qui ne disait rien, mais qui, pâle et tremblante, jetait tour à tour sur don Alberti et sur son père des regards où se peignait le reproche d'avoir par leurs discours réduit Réginald à cette extrémité. — Madame, lui dit le chevalier, si je n'en reviens pas, souvenez-vous toujours de Réginald dont la dernière pensée sera pour vous. Il monte ensuite à cheval, on le suit des yeux sur la route du rocher. Bientôt la distance et l'obscurité le dérobent à la vue; chacun se retire, Léocadie va cacher ses alarmes, Alberti ses espérances. Dites-moi, mes enfans, auriez-vous fait comme Réginald?

THÉOPHILE. Oh! je vous déclare que non, ma chère maman!

CAROLINE. Je ne vois pas que cette action fût bien utile.

ALPHONSE. J'y aurais bien été, moi!

M.me DE JONCHÈRE. Cette action pouvait n'être pas absolument sans utilité. Réginald avait l'espérance qu'elle dissiperait les folles terreurs dont était pénétrée toute la Catalogne; cependant sa démarche était imprudente, et je vous avoue que je n'aurais pas été seule au château della Rocca.

ALPHONSE. Quoi! vous, maman. . .

M.me DE JONCHÈRE. M.me Deshoulières, qui vivait du tems de Louis XIV, et qui s'est rendue célèbre par de jolis vers, apprit, dans un voyage qu'elle fit dans le midi de la France, qu'il y avait un petit château aux environs de son auberge, que personne n'habitait plus parce qu'il y revenait des esprits; ce récit n'excita que sa curiosité. Elle voulut passer la nuit dans ce réduit abandonné; elle

y coucha sans lumière, elle y entendit du bruit et s'y empara d'un monstre qu'elle retint auprès d'elle jusqu'au point du jour. Elle reconnut alors que c'était un gros chien, dont le vacarme et les promenades nocturnes avaient accrédité ces fables ridicules; je n'y aurais pas plus qu'elle ajouté foi, mais j'aurais voulu être bien accompagnée dans cette veillée héroïque, car, au lieu d'un chien, elle pouvait trouver un animal plus féroce ou quelque brigand intéressé à semer l'épouvante pour s'approprier cette demeure. Il y a souvent plus d'enthousiasme ou de vanité que de vrai courage à rejeter les précautions que dicte la prévoyance; cependant, quand on peut raisonnablement y parvenir, il est bien fait de démontrer l'extravagance de tous ces bruits populaires. Par exemple, ici, dans le vieux château, quand je suis arrivée, on me révéla que les revenans s'étaient mon-

trés plus d'une fois dans une certaine chambre qu'on m'indiqua ; on m'engagea bien sérieusement à m'établir à l'autre extrémité du bâtiment.

THÉOPHILE. Ah ! sans doute, maman ; où est cette chambre, s'il vous plaît ?

M.me DE JONCHÈRE. C'est celle où nous sommes, mon enfant, et que j'habite depuis six années ; je n'avais aucune crainte raisonnable à former, et je crus devoir la choisir par le motif même qu'on alléguait pour m'en détourner.

THÉOPHILE. En vérité ?

M. DE JONCHÈRE. Oui, mon fils, et ma profonde sécurité a si bien fait tomber en discrédit toutes ces fables, que l'on en parle plus dans le village, et que Mariette elle-même en a perdu, je crois, le souvenir. Vous vous attendez *sans doute* que l'entreprise de Réginald *obtiendra* le même succès, qu'il revien-

dra à Villa-Nueva sans avoir rien vu, que son exemple affermira tous les sages et rassurera tous les faibles; mais pas du tout, car il faut bien un peu de merveilleux dans un conte, en conséquence vous allez voir paraître le revenant.

Théophile fit un mouvement sur sa chaise, il observa qu'il était tard, et offrit de sonner pour avoir de la lumière. M.me de Jonchère répondit qu'elle n'en avait pas besoin pour finir le conte et que l'on y voyait encore.

Réginald gagna donc le rocher, continua-t-elle; il faisait déjà presque nuit quand il acheva de monter les degrés; mais il s'était muni d'un briquet et d'un flambeau. Il l'alluma et entra dans le château dont le comte lui avait remis les clés, il traversa les vestibules et parvint au grand salon; c'était-là que les premiers comtes della Rocca rassemblaient leur famille et leurs vassaux. On

y voyait l'immense cheminée où le châtaigner tout entier brûlait dans les soirées d'hiver; en face de la cheminée était un canapé très-large et très solide dont les pieds, le dossier massifs de noyer noir et poli, soutenaient des coussins d'une belle tapisserie de laine, bien rouge, bien verte et bien épaisse, qu'avait tissue la main même de la noble Hispéria. Cette main qui maniait la lance, comme celle de Pallas, ne dédaignait pas de conduire l'aiguille et le fuseau. Réginald fit choix de ce riche reposoir pour y passer la nuit; il plaça son flambeau dans la cheminée, mais un coup de vent l'éteignit.

Il fait bien noir ici, dit Théophile.

M.me DE JONCHÈRE. Depuis quelque tems déjà le tonnerre grondait dans le lointain. Il devint plus fort, bientôt il retentit avec un bruit effroyable; des éclairs multipliés brillaient à travers les vitraux, et à la lueur de ces éclairs Réginald s'ap-

perçut qu'il n'était plus seul dans le grand salon.

THÉOPHILE. Oh! mon dieu!

M.me DE JONCHÈRE. Une des quatre portes du salon s'était ouverte par l'effet d'un coup de tonnerre; une procession de revenans, vêtus de linceuils blancs et traînans, défilait devant le canapé de Réginald en lui faisant chacun une profonde révérence; ils se retirèrent en silence et Réginald vit les verroux de la seconde porte glisser sur eux-mêmes. Elle s'ouvrit, et une seconde procession entra à pas lents, fit le tour de la salle et disparut; il en fut autant des deux autres portes, et Réginald regardait tous ces fantômes sans rien dire; enfin, à la queue de la dernière procession, arriva le chancelier chargé de fers, faisant des grimaces épouvantables et jetant des cris perçans. Lorsqu'il passa devant le chevalier, celui-ci se rappelant les paroles

de la comtesse qui lui avaient été rapportées, s'écria : malheur aux poltrons! A l'instant toute la vision disparut, le tonnerre cessa, le flambeau du chevalier fut rallumé, il ne vit plus devant lui qu'une femme d'une figure majestueuse, qui lui dit : honneur aux braves! honneur à toi, bon Réginald! va, tous les revenans du monde ne sont à craindre que pour les faibles et les méchans. Je suis contente de toi, je veux t'en donner la preuve et que tu te souviennes à jamais d'Hispéria. En même tems elle saisit à deux mains la bosse de Réginald, l'enlève, et la place, en guise d'ornement, sur le manteau de la grande cheminée.

CAROLINE. Ah! ma tante!

THÉOPHILE. Mais on ne peut pas enlever une bosse.

M.me DE JONCHÈRE. Non, sans doute puisqu'elle est formée de chair et d'os, mais il faut pardonner cette petite ir-

régularité dans un conte. Réginald, malgré toute l'habileté du revenant, ressentit une douleur très-vive dans tout son corps, mais il s'aperçut aussitôt que sa taille venait de prendre les proportions les plus parfaites. Il se jeta aux pieds de la comtesse pour lui rendre grâce de ce prodige. — Allons, Réginald, lui dit-elle, dormez bien, et demain vous irez apprendre au reste du monde que les bons chevaliers ne doivent jamais avoir peur des fantômes. Elle disparut, et notre héros passa effectivement le reste de la nuit de la manière la plus tranquille. Aux premiers rayons du jour, il alla chercher dans une pièce voisine un vieux bouclier que le comte della Rocca y avait laissé, et qu'il avait chargé le chevalier de lui rapporter comme une preuve qu'il avait été visiter le château; il retourna ensuite à toute bride à Villa-Nueva.



Léocadie n'était pas encore levée lorsqu'il y arriva ; elle avait passé une mauvaise nuit. On avait entendu de Villa-Nueva le tonnerre qui grondait sur la montagne ; ce bruit sinistre portait, au cœur de don Alberti, l'espoir de la vengeance ; il remplissait d'effroi celui de Léocadie : elle croyait Réginald aux prises avec les lutins. Tout-à-coup ses femmes entrent dans sa chambre, en criant : ah ! madame, levez-vous ! venez voir votre chevalier, il n'a plus sa bosse ; il est fait à peindre. Léocadie ne peut y rien comprendre. Elle est bientôt habillée ; elle passe dans la galerie, et c'est Réginald qu'elle voit entouré de toute la cour, admirant le prodige qui s'est opéré en lui. Il s'approche, il lui fait un récit modeste de tout ce qui s'est passé. Vous imaginez bien qu'elle en fut *enchantée*, mais jugez si don Alberti *pouvait* se consoler d'avoir contribué à la

gloire et au bonheur du paladin. Réginald n'avait plus la bosse qui établissait seule quelque comparaison entre Alberti et lui. L'aspect de cette bosse l'avait quelquefois consolé des succès de Réginald; hélas! il avait encore la sienne. Ah! qu'il aurait couru bien vite au château s'il avait pu se flatter d'une semblable métamorphose! mais les quatre processions dont Réginald avait fait la description fidèle, lui en imposaient trop pour qu'il s'exposât à les voir défiler devant lui. Cette seule idée l'épouvantait si fort, qu'il ne pouvait plus rester sans lumière ni coucher tout seul dans sa chambre, ce qui le couvrit de ridicule aux yeux de toute la cour.

La seule consolation qui restait encore à don Alberti, c'est que le *chevalier* du miroir n'avait point révélé sa *naissance*. Il disait qu'il avait servi long-*tems* dans les armées de Charlema-



gne, mais on ignorait quel y avait été son rang; ses écuyers gardaient, à cet égard, le plus profond secret. Don Alberti en tirait la conséquence que son rang et son origine étaient fort obscurs. Don Alberti n'imaginait pas que l'on pût posséd r quelque avantage et ne pas le publier; aussi, dès ce moment, prit-il à tâche de ramener toujours la conversation sur le chapitre de la naissance et de lancer des mots qu'il croyait très-piquans, qu'il prenait pour des allusions à la situation de Réginald. Celui-ci ne paraissait pas du tout les entendre, mais il soutenait toujours que les titres les plus précieux et les plus rares sont le courage, les talens et la vertu. Un jour que cette discussion se renouvelait encore, on vit arriver un jeune homme de la figure la plus intéressante, suivi d'un nombreux cortège. Il se jeta dans les bras de Réginald.

— Mon frère, lui dit-il, le grand Charlemagne m'envoie pour vous ordonner de retourner dans vos états. La Germanie, toujours agitée par les révoltes des Saxons, demande la présence d'un prince aussi vaillant, aussi sage que vous l'êtes, et qui, appartenant à l'empereur d'aussi près, donne l'exemple de la fidélité et du zèle. — Appartenant à l'empereur d'aussi près! s'écrie le comte della Rocca. Ah! chevalier, posséderions-nous, sans le savoir, un parent de Charlemagne? — Il est vrai, dit Réginald, je suis le roi des Suèves en Germanie, et la reine Hildegarde était sœur de mon père.

THÉOPHILE. Qu'est-ce que c'était que la reine Hildegarde?

M.me DE JONCHÈRE. C'était la femme de Charlemagne. — Grand dieu! s'écria le comte, le neveu de Charlemagne! le cousin de Louis d'Aquitaine! et vous nous l'aviez caché? Il faut vous dire que



ce Louis, fils de l'empereur et depuis surnommé le Débonnaire, avait été fait roi d'Aquitaine par son père, et que son voisinage de la Catalogne et de l'Arragon avait plus d'une fois inquiété les Maures et même les Chrétiens leurs tributaires. C'était une chose bien facile pour Louis que de passer les Pyrénées, de s'emparer de Barcelone et de donner ce riche comté à son cousin Réginald, s'il lui en prenait la fantaisie. Aussi don Alberti éprouva-t-il une émotion très-pénible en songeant à tout ce qu'il avait fait pour offenser Réginald. Il s'estimait heureux qu'il n'eût pas l'air de s'en être aperçu. Sa confusion était si grande et le triomphe du roi des Suèves était si complet, que celui-ci n'eût pas la barbarie de rien faire ni de rien dire pour aggraver la position d'Alberti. Le comte della Rocca le sollicita de leur accorder encore quelq

jours et de donner au prince Abel le tems de se reposer en Espagne. Réginald y consentit. Le pauvre petit Alberti résolut de mettre ce délai à profit pour regagner les bonnes grâces de Réginald. Il l'accabla de prévenance et de marques de distinction ; Réginald remarqua cette différence et le méprisa plus encore qu'auparavant.

Durant cet espace de tems il passa par la tête de Réginald un projet qu'il se hâta de communiquer au comte della Rocca. — J'aime tendrement Léocadie, lui dit-il, et je ne connais point de jeune personne dont le caractère me paraisse plus attachant et plus estimable. Avec ma désagréable figure je n'ai point le projet de me marier, je craindrais de faire peur à ma femme. Mon frère Abel sera donc mon héritier ; accordez-lui la main de Léocadie. Le comte embrassa Réginald avec transport.



— Quoi ! s'écria-t-il, ma fille deviendrait la nièce de Charlemagne ? Que votre majesté aille elle-même lui faire cette proposition, et dites-lui qu'elle fera mon bonheur en l'acceptant. Le roi consentit à voir Léocadie. Il lui fit demander une audience particulière, avec l'agrément de son père ; il la trouva bien agitée, bien émue, car Léocadie ne devinait pas bien ce qu'il pouvait avoir à lui dire. Etait-ce un éternel adieu ? Etait-ce quelque demande qu'il voulait lui faire ? . . . . Léocadie ne s'appesantissait point sur le sujet de cette demande, mais assurément ce n'était point en faveur du prince Abel qu'elle s'imaginait qu'il voulût lui rien demander. Aussi quand il lui eut fait entendre qu'il espérait ne plus se séparer d'elle et qu'il avait l'aveu du comte, Léocadie rougit, baissa les yeux, mais elle sourit. Réginald vit bien qu'elle n

ferait aucune difficulté pour devenir la nièce de Charlemagne. Alors il prononça le nom de sœur, il parla du prince Abel; il la vit rougir encore davantage, mais c'était de surprise et de colère, pour cette fois. Elle releva les yeux, ces yeux ordinairement si doux, et Réginald vit l'indignation s'y peindre — Ainsi donc, lui dit-elle, voilà ce que vous avez à me dire, et ma réponse est un éternel adieu. Mais il faut qu'il soit plus solennel encore, il faut anéantir tout ce qui pourrait réveiller en moi un souvenir qui m'avait été trop cher.... Elle ouvrit une petite cassette placée auprès d'elle en tira l'écharpe couleur de rose et la jetant aux pieds de Réginald : — Reprenez-la, lui dit-elle, j'oublierai que vous m'aviez nommée votre dame... et jamais vous ne m'appellerez votre sœur ! — Léocadie, s'écria Réginald éperdu, que signifient ces paroles et

quel outrage vous ai-je fait ? Je ne pouvais exister sans vous ; j'ai voulu vous fixer près de moi, vous donner mes états, mes trésors ; je vous aurais donné ma vie . . . — Donnez-moi tout, reprit-elle alors d'un ton plus bas, tout, excepté votre frère . . . . . . et prenant les ciseaux d'or de son clavier elle s'approcha doucement du roi. Il tomba à ses genoux. Est-il possible ? répéta-t-il plusieurs fois . . . . Voyant qu'elle voulait en effet couper les boucles de cheveux rouges qui ombrageaient ces yeux bleus, que Léocadie, depuis tant d'années, avait grande envie de voir à découvert. Epargnez-vous ce soin, lui dit il, et voyez-moi, en effet, tel que je suis. Aussitôt il fait tomber une chevelure et une barbe postiches qui entouraient sa tête : une forêt de longs cheveux *blonds*, tels que les portaient les anciens Francs, dont la mode régnait en-

core dans la Germanie, se répandit sur ses épaules, et ses yeux bleus se fixèrent sans obstacle sur ceux de Léocadie, pour jouir de toute sa surprise. — Pourquoi ce déguisement ? lui dit-elle. Pourquoi l'avoir gardé si long-tems ? — Je vous l'ai dit, un serment m'enchaînait. A l'âge de dix-huit ans je m'étais empressé de faire un choix. Mon tuteur avait une fille nommé Judith. Elle était belle. Je n'étais pas assez raisonnable encore pour que cet avantage ne m'éblouît pas. Mon tuteur espéra que si j'épousais sa fille, il continuerait à gouverner encore après ma majorité; il n'épargna donc aucun artifice pour m'en inspirer le desir. Il réussit; mon mariage fut arrêté. Judith était avec moi froide et sévère, mais son père m'assurait qu'elle était sensible, qu'elle m'aimerait tendrement lorsque son devoir lui permettrait de se livrer à son penchant en ma fa-

veur. Je le croyais et j'admirais en elle jusqu'à sa fierté. Je donnai des fêtes pour mes fiançailles, et dans le nombre de ces fetes il y eut un bal masqué. J'imaginai de me déguiser alors avec cette même barbe, cette même chevelure. Vous vous souvenez que j'étais bien grand, bien bossu et que ma tournure était propre à faire rire les petites filles. — Ne me rappelez point une scene dont je me repens encore, répondit Léocadie ; ne me reprochez point un défaut dont vous m'avez corrigée pour jamais. — Enfin, dans cet équipage, je m'approchai de Judith. — Me reconnaissez-vous ? lui dis-je. — Oui, me répondit-elle, je vous reconnais et vous aime autant de cette manière que de toute autre. Ces paroles, en apparence si obligeantes, me frappèrent. Judith ne m'avait jamais dit qu'elle m'aimât, elle ne m'avait pas même assuré qu'elle

pourrait m'aimer un jour, et maintenant elle me jurait, sans que je l'en priasse, que sous le déguisement le plus hideux, je lui plaisais encore. Je résolus d'éclaircir mes doutes. Je remarquai que l'intime amie de Judith portait une grande robe couleur de rose avec un énorme capuchon. Je la fis appeler dans mon appartement. Je l'obligeai à me céder son ajustement; je m'enveloppai dans cette robe; et, me pliant jusque sur mes talons pour diminuer ma hauteur, je revins trouver Judith. — Tu as fait, lui dis-je, une déclaration bien touchante au roi. Je viens de le voir; il en est transporté. — Oui, répondit Judith avec un sourire amer, je lui ai dit que je l'aimais autant dans son nouveau costume que dans tout autre; j'aurais dû lui dire que je l'aimais aussi peu. Tu sais bien que je ne l'aimerai de ma vie et qu'il faut toute l'autorité

de mon père, tout le désir d'être reiné pour me résoudre à épouser ce grand bossu ; il n'a pas même le bon sens de se rendre justice, il ne se verra jamais tel qu'il est. A ces mots, qui ne me laissaient plus de doute sur le sens de cette énigme, je laissai tomber doucement mon capuchon ; je ne pouvais parler, ce fut toute ma réponse. Judith s'évanouit. Je me retirai dans mon appartement. Le lendemain je convoquai l'assemblée du peuple ; je demandai que l'on nommât un conseil de régence jusqu'à ma majorité, parce que ne voulant plus épouser la fille de mon tuteur, et projetant de longs voyages, je ne pouvais laisser mes états entre ses mains avec sécurité. Le conseil fut nommé. Alors je repris la barbe et la chevelure rouges, auxquelles je devais une leçon si nécessaire à mon amour-propre. Jusque-là, à la vérité, je m'étais fait

illusion sur ma bosse ; je passai alors d'une extrémité à l'autre ; je voulus aggraver encore ma laideur, et je fis le serment de ne me marier jamais que je n'eusse trouvé une femme assez raisonnable, assez juste, assez sensible pour m'aimer en dépit de ma difformité. Je partis pour me rendre au camp de Charlemagne, je le servis contre les Saxons jusqu'à l'époque de ma majorité. Alors je retournai chez les Suèves. Je continuai le conseil de régence dans ses fonctions, et, déguisant mon rang aussi-bien que ma figure, je me mis à parcourir le monde en chevalier errant. C'est alors que je vins pour la première fois en Catalogne. Vous me raillates impitoyablement, mais du moins vous ne me trompiez, vous ne me flattiez pas, et je prévis que lorsque la raison et la réflexion auraient réprimé en vous cette humeur moqueuse, il vous ren-

serait seulement une aimable franchise que je regardais comme la première des vertus. Je revins, il y a six mois, pour secourir le comte, pour vous délivrer, et je retrouvai en effet en vous la plus aimable de toutes les femmes. Je me croyais toujours trop hideux pour vouloir être votre mari, mais dès ce moment je me flattai d'être un jour votre frère ; c'était beaucoup encore pour mon bonheur. Lorsqu'Hispéria eut daigné me débarrasser de ma bosse, j'aurais pu espérer davantage . . . . j'étais retenu par mon serment. Enfin, vous l'avouerai je . . . . . . Je lirai dans son cœur, me dis-je alors. En lui offrant mon frère, je saurai démêler si les soins, les services, l'amitié du fidèle Réginald ne lui inspirent aucun regret. Si la jolie figure d'Abel l'emporte auprès de Léocadie sur notre ancienne intimité, je remplirai mon destin, je la rendrai heu-

reuse, je ferai tout pour elle et me consolerai, s'il est possible, en la chérissant comme ma sœur. — Seigneur, dit Léocadie en affectant de la gravité, je m'étonne que le chevalier du miroir, que cet admirateur de la candeur et de la vérité se soit permis une épreuve où je ne reconnais par sa franchise, J'ai envie de me rétracter, j'ai envie de refuser au beau Réginald ce que j'aurais accordé de bon cœur au grand vilain bossu . . . Réginald saisit sa main . . . En cet instant le comte della Rocca, inquiet de voir se prolonger la conférence entre sa fille et le roi des Suèves, et craignant qu'elle ne refusât de devenir la nièce de Charlemagne, entra dans le cabinet et resta stupéfait en voyant un inconnu assis familièrement auprès de Léocadie. Bientôt l'habillement du roi et ces cheveux confus qui étaient encore gissans sur le parquet, lui donnèrent quelque

soupçon de la vérité. Réginald lui apprit en peu de mots ce qui s'était passé et le conjura de confirmer son bonheur; ce que le comte fit en embrassant sa fille et son gendre futur de manière à risquer de les étouffer.

CAROLINE. Ah! ma tante, je n'ai pas voulu vous interrompre, mais je vais bien vous surprendre, je suis presque fâchée de ce dénouement.

ALPHONSE. Comment donc?

CAROLINE. Oui; j'aurais voulu que Réginald restât bien laid et bien bossu, pour que Léocadie eût tout le mérite et tout le plaisir de lui donner la préférence.

ALPHONSE. Oh! elle l'a bien eue, puisque ce sentiment était dans son cœur. Moi, je trouve que le changement de figure ne gâte rien.

THÉOPHILE. Maman, qu'est-ce que c'était qu'un clavier.

Mme DE JONCHÈRE. Autrefois les femmes portaient une chaîne d'or ou d'argent pendue à leur ceinture, à laquelle étaient attachés leurs ciseaux, leur couteau, leur étui, leurs clés, et enfin tous les bijoux à leur usage.

CAROLINE. Ma tante, que dit don Alberti du mariage de sa cousine?

Mme DE JONCHÈRE. Il l'apprit avec des transports de rage. Il en éprouvait plus encore de ce qu'elle s'était donnée à Réginald que si elle en eût épousé un autre. Il n'osait s'opposer ouvertement à ce mariage, quoiqu'il en eût le droit comme seigneur suzerain du comte della Rocca, mais il redoutait la vengeance de Réginald, de Louis et même de Charlemagne. Sa tête se perdit. Il ne prit conseil que de son désespoir et il eut recours à un expédient auquel on n'aurait jamais imaginé qu'il eût pu songer; il résolut d'aller implorer l'assistance

des revenans de la montagne. Convaincu qu'une action si courageuse lui concilierait la bienveillance de la comtesse, il espérait qu'elle le délivrerait, à son tour, de sa bosse; qu'elle le rendrait si aimable et si puissant, qu'il plairait à sa cousine et repousserait victorieusement le roi des Suèves. Il partit avec ses écuyers qu'il ne put jamais déterminer à le suivre plus loin que le pied du rocher. Ils l'attendirent au bas des degrés qu'il monta seul avec assez de résolution. Parvenu au grand salon, il s'y mit en prières. La nuit approchait, et, avec les ombres, les terreurs de don Alberti revinrent peu à peu. Lé tonnerre gronda, la lumière s'éteignit. Alberti, tout tremblant et ne pouvant plus concevoir lui-même comment il avait été assez téméraire, assez extravagant pour s'exposer à de pareils dangers, au lieu de se coucher sur le majestueux canapé, alla se

tapir dans un coin de la grande cheminée. Là, se rapetissant encore, il n'y avait véritablement que des esprits qui pussent le découvrir dans cette retraite. Cependant la première porte s'ouvrit et don Alberti n'en vit pas davantage, car il tomba évanoui au premier bruit des verroux. En reprenant ses sens, il se trouva couché sur le canapé. La comtesse était devant lui. Il se précipita à ses genoux. — Protectrice de mes ancêtres, s'écria-t-il, prenez pitié de moi! — N'en ai-je pas eu pitié, lui répondit-elle; je t'ai fait grâce de la procession. Sois tranquille, je te promets qu'aucun fantôme ne viendra troubler ton repos. Cependant, Alberti, tu connais ma devise: Malheur aux poltrons! Il ne serait pas juste que je te traitasse de la meme manière que j'ai traité le brave Réginald. Je l'ai débarrassé d'une bosse; je dois, au contraire, t'en donner une autre.



Elle dit, et prenant sur la cheminée l'ancienne bosse de Réginald, elle la plaça sur l'épaule droite d'Alberti, où elle fit le même effet qu'une montagne.

Caroline. Ah! ma tante, cette Hispéria est un peu sévère.

Théophile. Les petits enfans n'avaient pas si grand tort d'en avoir peur.

Alphonse. Non, non, c'est bien fait. Malheur aux poltrons !

M.me de Jonchère. Hispéria, après cette exécution, disparut et laissa le malheureux Alberti déplorer son sort, accuser son inconséquence, et n'oser encore maudire la comtesse, car il avait peur que, pour le punir, elle n'envoyât quelque revenant le lutiner le reste de la nuit. Au point du jour il résolut de quitter ce funeste repaire, quoiqu'il lui en coutât de reparaître avec cette *horrible bosse*. — Quel triomphe pour mes *ennemis !* se disait-il, car il jugeait de

tous les cœurs par le sien, et n'imaginait pas qu'il trouvât personne pour le plaindre. Il projeta de ne point reparaître à Villa-Nueva, de retourner à l'instant à Barcelone pour échapper du moins aux regards de Réginald et de Léocadie ; mais l'infortuné pouvait se traîner à peine avec cette lourde bosse qu'il emportait malgré lui. Il perdit l'équilibre en descendant les degrés; il roula, en bondissant, jusqu'au bas du rocher. Ses gens le ramassèrent et le portèrent, tout meurtri, tout sanglant, à Villa-Nueva. Il avait besoin des plus prompts secours. Le comte, saisi de compassion, le veilla jour et nuit. Léocadie elle-même vint panser ses blessures, et Réginald, touché d'une pitié sincère, lui promit de retourner au château pour implorer en sa faveur la clémence de la comtesse. Il y passa toute une nuit, en effet, mais il ne vit rien, n'entendit



rien : la comtesse et tous les revenans refusèrent de lui apparaître. Cette générosité surprit don Alberti et changea tout-à-fait son cœur. — J'ai mérité mon sort, dit-il au roi des Suèves, en lui serrant la main; j'avais été l'invoquer contre vous; la fureur et la jalousie l'avaient emporté même sur mes frayeurs. Je suis justement puni et je me soumets à la pénitence qui m'est imposée. Je conserverai votre bosse, Réginald; mais ce n'est pas assez encore, je dois expier, par des sacrifices volontaires, tous les torts que je me suis donnés. Je n'ai pas su mériter l'estime, la confiance de mes sujets; je n'ai pas su me rendre digne de régner, et l'état où je suis augmente encore mon incapacité. J'y renonce, Réginald. Mes états formeront la dot de Léocadie; un cloître cachera ma honte, ma difformité; et, si je parviens à m'y faire aimer, je ne serai pas

encore bien à plaindre. Sa cousine pleurait en l'écoutant. Elle voulut rejeter ses bienfaits. Il persista dans ses résolutions, et, dès qu'il fut guéri, il signa sa renonciation au comté de Barcelone et demanda en échange, au comte, la terre de Villa-Nueva, pour y faire bâtir un monastère. Il exécuta ses desseins. Le monastère se peupla, s'embellit et forma, pour don Alberti, une retraite agréable où il sut se concilier l'affection des saints personnages qu'il y rassembla. Sa santé se raffermit par l'effet d'une humeur plus douce et plus égale. Il en vint, malgré sa petite taille, à porter ses deux bosses très-lestement. La seule vengeance qu'il se permit quand il fut moine, ce fut d'exorciser chaque jour, de toutes ses forces, les revenans de la montagne, ce qui faisait grand plaisir aux Catalans qui prétendaient que l'on en voyait beaucoup moins depuis que

don Alberti était devenu plus sage. Réginald et Léocadie venaient le voir fréquemment et s'en retournaient chaque fois plus édifiés de sa conduite. Enfin, lorsqu'il termina sa carrière, il voulut être enterré sur la montagne, espérant que ses cendres en imposeraient aux revenans, et il conjura Léocadie de choisir un jour la même sépulture. Vous l'avez vue, continua dona Carmélia (car vous n'avez sûrement pas oublié, mes enfans, que c'était dona Carmélia qui racontait cette étrange histoire à Guitarina sa fille), vous l'avez vue partageant le monument de ses deux bossus ; mais cet événement n'arriva que dans une vieillesse avancée et lorsque Réginald et Léocadie eurent fait long-tems le bonheur de la Catalogne. Réginald l'affranchit du joug des infidèles, et reconnut Louis, roi d'Aquitaine, pour son seigneur suzerain. Le prince Abel gou-

verna la Germanie pour le compte de son frère, et le comte della Rocca jouit long-tems du plaisir de voir, dans sa propre fille, une nièce de Charlemagne.

Je n'ai pas besoin, ajouta dona Carmélia, de vous dire que je n'accorde point une foi aveugle à ce récit populaire. Le prodige qui fit disparaître la bosse de Réginald fut uniquement son mérite qui réussit à faire oublier sa laideur, et la raison suffit aussi, sans doute, pour faire sentir à don Alberti tous ses torts et l'exciter au repentir.

Mais, ma mère, dis-je à dona Carmélia quand elle eut terminé cette histoire, je ne vois pas ce que notre séjour dans ce château a de commun avec les aventures de Léocadie. — C'est du mariage de cette princesse avec Reginald que votre père est descendu. Vous êtes bien réellement, ma fille, l'infante de Barcelone, mais vos états ont passé sous

une autorité étrangère. Il y a dix ans que le roi d'Arragon revendiqua l'hommage du comte de Barcelone comme ayant hérité de tous les droits que les Maures de Saragosse avaient eus sur la Catalogne. Votre père a résisté. Le roi d'Arragon a envoyé contre lui don Rodrigue de Bivar. . . . . . . Qui pouvait se défendre contre le Cid. Votre père fut tué dans un combat, Barcelone fut prise d'assaut. Suivi du seul Pédro qui vous portait entre ses bras, je sortis de la ville et je n'imaginai pas de plus sûr asile que le château della Rocca que tous les êtres vivans fuyaient, redoutaient encore, malgré les exorcismes et le tombeau d'Alberti; j'eus même quelque peine à persuader Pédro de la folie de croire aux revenans, et vous voyez qu'à la première circonstance ses idées superstitieuses se sont réveillées. Depuis dix ans je vis dans cette profonde re-

traite, heureuse de vous y voir en sûreté ; mais il faut s'éloigner. . . . . — Et pourquoi ? m'écriai-je, pourquoi cette demeure a-t-elle perdu pour vous ses charmes ? — Depuis la mort de don Alberti, répondit ma mère, on a pris l'habitude d'apporter ici la tête du taureau terrassé dans les fêtes de Barcelone. C'est un espèce de pélerinage institué par Léocadie, et c'est le squelette de la tête du dernier taureau que vous avez vue déposée sur son monument qui vous a si fort effrayée. Dans quelques jours s'accomplit la vingtième année. Le peuple va se rendre en foule à ce rocher ; c'est la seule époque de la vie où il croye pouvoir en approcher avec sécurité, et il en profite pour satisfaire son avide curiosité. Nous serions découvertes, il faut donc fuir. Allons chercher au-delà des Pyrénées le repos que nous trouvions en ces lieux. Ma fille, ce

repos est devenu un besoin pour moi. La Catalogne vit en paix, nos sujets ont changé de maîtres, mais ils sont heureux. Dis-moi veux-tu être encore l'infante de Barcelone? Veux-tu aller à la cour de Philippe réclamer son appui et revenir toi-même, à main armée, ravager le territoire de tes sujets? — Non, lui dis-je, que la Catalogne demeure en paix, que les cendres d'Alberti et de Léocadie reposent dans le silence; ne faisons pas renaître la désolation et le carnage. Murs gothiques, doux ombrages, et vous sublimes revenans della Rocca, recevez les adieux de l'infante de Barcelone. Ma mère, votre amitié, mon innocence et ma guitare, voilà mes seuls trésors désormais. Dona Carmélia m'embrassa. Notre départ fut résolu pour le jour *d'après.* Je descendis enfin ces degrés *que je n'avais* jamais franchis. Je jetai

mes derniers regards sur ces beaux orangers, si chers à mon aïeul, et nous gagnâmes enfin le village où j'aurais trouvé le parfait bonheur dans ma douce obscurité, si le ciel, en me donnant votre amitié, avait daigné me conserver ma mère.

Tous les habitans du château d'Artigues entourèrent Guitarina et s'efforcèrent d'arrêter les pleurs que ce souvenir faisait couler. Zerbain réussit à rappeler sur ses lèvres un tendre sourire. — Le bon seigneur, lui dit-elle, parla de vous à ma mère et ma mère approuva ses vues. Je m'y soumis sans effort. Mais l'histoire de Réginald avait fait sur mon imagination une impression romanesque, ridicule, je l'avoue; enfin je résolus, ainsi que lui, de me faire aimer par le seul attrait des talens et de la vertu. Je voulais que vous me crussiez affreuse, que vous me crussiez néanmoins nécessaire à votre bonheur, et cette épreuve vient

de m'assurer la félicité la plus durable et la plus pure.

Je ne vous parle pas, mes enfans, continua M.me de Jonchère, des protestations d'attachement et d'estime que Zerbain fit à Guitarina, ni des felicitations que leurs bons amis leur adressèrent. Les bans furent publiés. Le vieux Pédro ne put les entendre sans soupirer: Guitarina était toujours à ses yeux l'infante de Barcelone et Zerbain n'était qu'un troubadour. — Ah! s'écriait-il de tems à autre, que vont dire les revenans? Le jour des noces il n'était pas tranquille; il craignait fort que la fière comtesse n'accourût des grottes della Rocca pour emporter les deux époux; il ne fut même pas trop rassuré le lendemain; quoiqu'il revît sa jeune maîtresse et qu'elle lui répétât, à plusieurs reprises, qu'elle n'avait point eu *peur des* revenans. Il fallut quelques

semaines au bon Catalan pour se guérir de sa terreur. Zerbain et Gnitarina s'établirent au château d'Artigues. Pédro lui-même y apporta sa mandoline, et, pour charmer le rhumatisme et les ennuis de M.me Pépita, il lui chantait, pendant des soirées entières, la balade du roi Pélage. Guitarina regretta toujours sa mère, mais son mari, ses enfans, ses amis lui firent supporter plus courageusement sa perte. Le bon seigneur, entouré des deux petites familles naissantes, avait l'air d'un vénérable patriarche. Petits et grands, tous l'appelaient mon père, et il les appelait tous ses enfans. Ainsi la vertu, les talens, la simplicité, l'indulgence, firent passer de longs et d'heureux jours aux habitans d'Artigues; toujours heureux, mes enfans, à ma manière, à la manière du vieux château.

Ils se jetèrent entre les bras de M.me de

Jonchère. — Allons, maman, dit Alphonse, vous nous avez fait un peu attendre le dénouement, mais je vous le pardonne. — Moi, ma tante, je vous remercie, dit Caroline. — Quel bonheur qu'il n'y ait pas réellement de revenans, ajouta Théophile; et le même soir, comme il se couchait, la porte de sa chambre, qui se trouvait mal fermée, s'ouvrit toute seule; il fit un bond sur son lit. — Mon dieu, mon frère, dit-il, si c'était la procession?... — Eh bien! répondit Alphonse, malheur aux poltrons! Ce mot rendit à Théophile toute son énergie: il se leva et alla lui-même fermer la porte; puis, d'un pas grave, d'une mine fière, il vint se remettre au lit. — Bon soir, seigneur Réginald, lui dit son frère. Les jours suivans, quand Théophile témoignait quelque terreur, par un excès d'enfantillage, — Ah! la *bosse! la bosse!* s'écriait Alphonse;

don Alberti, vous allez tomber. Caroline, aussi sensible que Léocadie, venait au secours de Théophile et lui rappelait tout bas que des craintes puériles, telles que celles qu'inspirent les ténèbres, le silence, le tonnerre et les revenans, après avoir excité le ridicule, finissent par nous livrer au mépris.

CHAPITRE XI.

Une armée de Prenestins qui s'avança aux portes de Rome interrompit les querelles qui commençaient à renaître entre le peuple et le sénat. On nomma Quintus Cincinnatus dictateur. Il était si pauvre qu'on le trouva labourant lui-même son champ lorsqu'on alla lui annoncer son élection. En vingt jours il repoussa les ennemis, leur prit neuf villes, fit la paix, abdiqua la dictature et retourna à sa charrue.

Une guerre qui s'alluma entre les Volsques et les Romains faisait régner intérieurement la tranquillité chez ces derniers, quand la vanité d'une femme remit le trouble dans la république. Une sœur de l'ambassadeur Fabius avait épousé *un plébéïen* nommé Licinius. L'aînée,

femme d'un consul, ayant montré quelque mépris pour la cadette, celle-ci s'en plaignit à son père dont elle était adorée. Pour la satisfaire, il fit revivre l'ancienne proposition d'admettre les plébéïens au consulat. Licinius et Sextius son ami allèrent plus loin encore, en demandant qu'à l'avenir on fût obligé de prendre un des consuls parmi les plébéïens Ils demandèrent aussi qu'à l'avenir personne ne pût posséder plus de cinq cents arpens de terre; que ceux qui en possédaient davantage fussent obligés de les abandonner pour qu'on les partageât aux pauvres. Ces deux lois excitèrent l'enthousiasme de la multitude. Licinius et Sextius étant tribuns, le sénat ne vit d'autres ressources que de gagner leurs trois collègues, pour empêcher que les lois ne fussent mises aux voix dans l'assemblée du peuple. Pour s'en venger, les deux tribuns mirent constamment opposition à tous les décrets du

sénat et à toutes les élections; en sorte que pendant cinq ans il n'y eut ni consuls ni tribuns militaires dans la république. Le peuple, instigué par Licinius et Sextius, refusa même d'en nommer jusqu'à ce qu'une nouvelle guerre avec les habitans de Vélitre l'y eût contraint. Enfin, après huit années de persévérance, sans égard pour Camille qui était alors dictateur, ils assemblèrent le peuple et mirent leurs lois aux suffrages. Camille interposa son autorité et vint à bout de disperser le peuple. Lassé de ces discussions, il abdiqua. On lui rendit peu après la dictature pour marcher contre les Gaulois, qui venaient dans l'espoir de venger Brennus. Il les vainquit et revint à Rome qu'il retrouva dans la rumeur. Voyant enfin qu'il était impossible de résister aux désirs de la multitude, touché *peut-être aussi* de la pauvreté du peuple, *il engagea le sénat* à consentir à l'abandon

des terres et au partage du consulat. En même tems, pour dédommager les patriciens, il proposa d'établir une nouvelle magistrature dont on commençait à sentir le besoin, et il exigea que cette magistrature fût réservée exclusivement aux patriciens *. On accorda à ce magistrat, nommé préteur, la robe bordée de pourpre, la chaise curule et six licteurs. Il fut chargé du soin de rendre la justice dont les consuls ne pouvaient que difficilement s'occuper, et, en leur absence de la ville ou du camp, il devait commander à leur place. Après avoir ainsi satisfait les deux partis et rétabli la paix dans le sein de la république, Camille fit élever un temple à la Concorde. Il était alors âgé de quatre-vingts ans et dictateur pour la cinquième fois. Il mourut deux ans après d'une

* Consuls plébéiens et préteurs, 363 av. J.C., 389 an de Rome.

peste qui ravagea le territoire de Rome. Furius son fils, fut le premier préteur, Sextius fut le premier consul plébéïen, et Licinius fut le second, au grand contentement de sa femme.

Un gouffre énorme s'étant ouvert quelque tems après au milieu de la place publique, on raconte que toute la terre et les pierres qu'on y apporta, ne purent réussir à le combler. Les devins ayant été consultés déclarèrent qu'il fallait y jeter ce que la ville avait de plus précieux; alors un jeune patricien, appelé Curtius, parut monté sur un cheval de bataille. Il dit au peuple que ce qu'il avait de plus précieux c'était ses guerriers, ses défenseurs; en même tems il se précipita dans le gouffre qui se referma sur lui. Ce récit n'est qu'une fable.

M.me DE JONCHÈRE. A PRÉSENT, mon fils, raconte à ton frère les aventures des Grecs à leur retour.

ALPHONSE. Il n'y eut qu'un petit nombre d'entre eux qui atteignirent les rivages de leur patrie. Ce ne fut du moins qu'après avoir essuyé mille persécutions de la part des dieux vengeurs des Troyens; la plupart, en revenant dans leur pays, y trouvèrent une fin bien funeste. Tel fut Agamemnon, à qui Cassandre, sa captive, prédit inutilement que, s'il retournait à Argos, il y serait assassiné. En effet, Clytemnestre, irritée par la perte d'Iphigénie, s'était liée avec Egysthe, fils de Thyeste, qui avait animé encore son ressentiment contre Agamemnon. Egysthe, excité lui-même par un secret désir de ven-

geance, et par l'espoir de recouvrer ses états, avait juré la perte de tous les descendans d'Atrée. Electre, sœur cadette d'Iphigénie, ayant témoigné quelque mécontentement de voir Egysthe commander à la cour plus que sa mère elle-même, eut beaucoup à souffrir de l'inimitié du tyran; et, redoutant ses embûches pour son frère, le jeune Oreste, elle l'avait envoyé secrètement à Strophius, roi de Phocide, qui le fit élever avec son fils Pylade. Ces deux jeunes princes s'unirent de la plus étroite amitié. A l'arrivée d'Agamemnon, Clytemnestre feignit une joie qu'elle était bien loin de ressentir. Au milieu d'un repas, elle se jeta sur lui avec Egysthe, et le poignarda. Cassandre éprouva le même sort. Ensuite Clytemnestre épousa Egysthe. Oreste, devenu grand, vint en secret *à Argos*, pour conférer avec sa sœur *Electre*, *sur* les moyens de recouvrer

son héritage. Electre l'engagea à punir Egysthe; et, en effet, un jour que ce prince offrait un sacrifice, Oreste se précipita dans le temple pour le poignarder. Clytemnestre se jeta au milieu d'eux, et reçut une partie des coups destinés à Egysthe. Elle en mourut.

Théophile. Ah! mon Dieu! il tua donc sa mère?

Alphonse. Aussi, depuis ce moment, les furies s'emparèrent d'Oreste. Il tombait fréquemment dans des accès de délire, durant lesquels il croyait voir le spectre ensanglanté de Clytemnestre, et les dieux infernaux qui lui reprochaient son parricide. Cependant il était monté sur le trône, et, long-tems après, il se trouva à l'assemblée des Grecs, qui le députèrent à Pyrrhus, pour lui redemander Astyanax, fils d'Hector, qui lui était échu en partage, avec sa mère Andromaque. L'existence de ce prince causait

de l'ombrage aux Grecs, qui redoutaient qu'il voulût un jour venger sa famille, et relever les murs de Troie. Hermione, fille de Ménélas, était alors à la cour de Pyrrhus, où elle était venue pour l'épouser, mais Pyrrhus lui préférait Andromaque, et la sollicitait en secret d'accepter sa main, tandis que, sous différens prétextes, il différait son mariage avec Hermione. Oreste arriva donc chargé de cette ambassade, mais il ne désirait pas réussir. Touché de pitié d'abord pour cet enfant, qu'on ne demandait que pour l'immoler, et désirant épouser lui-même Hermione, il n'aurait pas été fâché que Pyrrhus la refusât pour Andromaque. Pyrrhus prévint cette dernière de la délibération des Grecs, et promit de défendre son fils, si elle consentait à lui donner sa main. *L'intérêt* de cet enfant l'emporta sur *la fidélité* qu'elle avait jurée à l'ombre

d'Hector, et sur l'éloignement que lui inspirait son vainqueur. Hermione, furieuse, exigea d'Oreste qu'il assassinât Pyrrhus, et lui promit sa main pour récompense. Oreste rejeta d'abord cette proposition avec horreur ; mais sa passion pour Hermione l'emporta enfin sur l'idée d'un si grand crime. Il poignarda Pyrrhus dans le temple même où il célébrait son mariage avec Andromaque ; mais à peine fut-il mort, qu'Hermione, oubliant son injure et sa colère, se livra au désespoir, chassa Oreste de sa présence, et alla se percer le cœur sur le corps de Pyrrhus. Andromaque se réfugia avec son fils auprès d'Hélénus. Astyanax mourut, jeune encore, sans avoir réalisé aucune des craintes que les Grecs avaient formées. D'autres auteurs disent qu'il fut enlevé à sa mère, et précipité du haut d'une tour.

THÉOPHILE. Et Oreste? Il est bien

coupable, mais cependant il est si malheureux que j'en ai pitié.

Alphonse. Il n'était pas au terme de ses malheurs. Après la perte d'Hermione, il voulut s'arracher la vie. Son ami Pylade le sauva plusieurs fois de sa propre fureur. Il lui conseilla de consulter l'oracle sur les moyens d'expier son crime involontaire, et d'appaiser les furies. L'oracle répondit qu'il fallait qu'Oreste allât en Tauride se faire purifier par la grande prêtresse de Diane.

Théophile. Mais c'était sa sœur ! Je me souviens qu'Iphigénie y avait été transportée par la déesse, au moment où elle allait être immolée en Aulide.

Alphonse. Précisément ; mais, par malheur, Oreste fit naufrage sur les côtes de la Tauride, et gagna la terre avec Pylade. Une loi de ce pays barbare ordonnait de *sacrifier à* Diane tous les étrangers *qui y faisaient* naufrage. Depuis

tant d'années que la princesse y résidait, elle n'avait pas été dans la nécessité d'en immoler aucun; mais le roi Thoas lui commanda alors de sacrifier ces deux étrangers. Leurs noms étaient ignorés, et il était impossible que le frère et la sœur pussent se reconnaître. La seule humanité lui fit opposer à Thoas toute la résistance dont elle était capable; mais tout ce qu'elle put obtenir de lui, c'est que l'un des deux serait épargné et regagnerait son vaisseau, échoué à quelque distance. Ce fut alors entre les deux amis un combat de tendresse et de générosité, ils voulaient mourir l'un pour l'autre. Pylade feignit enfin de se rendre aux instances d'Oreste, et retourna vers le vaisseau. Oreste croyait trouver, dans la mort qu'on lui préparait, l'expli-*cation* de l'oracle : son supplice devait, *pensait-il*, expier ses crimes. Déjà il *était* au pied de l'autel, en présence de

Thoas, du peuple et de la prêtresse désespérée, lorsqu'il s'écria : — « Ainsi jadis Iphigénie, ma sœur, fut sacrifiée en Aulide ! » A ces mots, la princesse reconnut son frère, se précipita dans ses bras, et jura qu'elle ne se résoudrait jamais à le frapper. Thoas, furieux, ordonnait déjà à ses gardes d'immoler le frère et la sœur, lorsque Pylade, à la tête des Argiens, auxquels il avait fait connaître les dangers du roi, entra tout à coup dans le temple, tua le barbare Thoas, dispersa les gardes, et Diane, paraissant au milieu des nuages, ordonna au peuple de respecter ces deux étrangers. Elle déclara à Oreste que les dieux, touchés de son repentir, étaient enfin appaisés ; qu'il pouvait retourner paisiblement à Argos avec Iphigénie, et emporter sa statue, que ces peuples sauvages n'étaient pas dignes de posséder. Oreste revint donc dans le Pélo-

ponnèse, où il passa des jours moins malheureux.

THÉOPHILE. Qu'était devenu Idoménée, roi de Crète et fils de Minos?

ALPHONSE. Les dieux ennemis des Grecs avaient élevé d'horribles tempêtes à leur retour, pour disperser et fracasser leurs vaisseaux. Idoménée, saisi de terreur, fit vœu de leur immoler le premier objet vivant qui s'offrirait à ses yeux en abordant dans ses états. Alors, ils le laissèrent arriver paisiblement en Crète, et son fils Iphidamante, pressé de le revoir, accourut le premier au-devant de lui. A cette vue, le malheureux père regretta vivement ses vœux indiscrets.

THÉOPHILE. Mais quelle extravagance et quelle horrible barbarie tout à la fois! *s'exposer à sacrifier un homme quel qu'il pût être!*

ALPHONSE. C'était l'effet du fanatisme

dans ce tems-là. Enfin, Idoménée, après avoir hésité long-tems, plongea son épée dans le cœur d'Iphidamante. Les autres dieux, indignés, envoyèrent la peste désoler les Crétois, et ceux-ci, ayant consulté l'oracle, l'oracle déclara qu'ils devaient chasser Idoménée. Ce prince, suivi de quelques amis qui plaignaient sa misère, vint fonder, sur la côte orientale de l'Italie, la petite ville de Salente.

THÉOPHILE. Et Diomède.

ALPHONSE. Vénus le laissa parvenir dans ses états, mais elle égara l'esprit de sa femme; ne pouvant soutenir ce spectacle, Diomède se retira en Italie. Démophon fut jeté sur les côtes de la Thrace, où il épousa Phylis, fille d'un roi de ce pays. Teucer, en arrivant à Salamine, fut banni par le vieux Télamon, pour *n'avoir pas vengé* sur Ulysse la mort de *son frère* Ajax. Nestor erra long-tems

sur les mers, demeura quelque tems en Italie, et regagna enfin la ville de Pylos. Calchas mourut à Colophon, dans l'Asie mineure, de dépit d'avoir rencontré un devin plus habile que lui-même. Ajax, fils d'Oïlée, était un impie qui s'était moqué du Palladium; Minerve, qui favorisait, autant qu'il lui était possible, le retour des Grecs, l'abandonna à la vengeance des autres divinités; son navire fut poussé contre des rochers et se fracassa. Ajax s'élança sur le rocher, en s'écriant: J'en réchapperai malgré les dieux! Neptune frappa le roc de son trident, il s'entr'ouvrit, et Ajax fut submergé.

THÉOPHILE. Tu ne me parles pas de Ménélas?

ALPHONSE. Tu sais qu'il avait pardonné à Hélène. Il la ramena à Sparte, où il conclut le mariage de sa fille avec *Pyrrhus*. Il mourut peu après la perte de cette princesse, et Hélène ne se croyant

pas en sûreté dans la Grèce, où elle était souverainement méprisée, et où chaque famille l'accusait de tous les maux qu'elle avait soufferts, imagina de se retirer en Crète, auprès de Polyxo, sa parente ; mais celle-ci, dont le mari avait été tué à la guerre de Troie ; lui reprocha sa mauvaise conduite, et la fit mourir.

Enfin, Ulysse fut de tous les Grecs le plus persécuté dans son voyage ; comme il doublait le cap Ténare, pour regagner Ithaque, il fut écarté de la Grèce par une tempête, qui le jeta sur les côtes de la Lucanie, dans l'île d'Ea, où Circé faisait son séjour. Elle présentait à tous ceux qui abordaient dans cette île, un breuvage empoisonné, qui les transformait en bêtes de diverses espèces, et elle en remplissait une vaste ménagerie. Ulysse voyant ses compagnons prendre *diverses formes* après avoir bu dans la *coupe qui leur* était offerte par Circé,

refusa obstinément de boire et de manger jusqu'à ce que Mercure lui eût apporté en secret une plante dont la vertu devait le préserver de tous les enchantemens. Il reçut alors la coupe de Circé sans changer de figure ; mais privé de tout son équipage, il fut obligé de demeurer auprès d'elle. Circé s'attacha à lui et lui proposa de l'épouser. Il y consentit, à condition qu'elle rendrait à ses sujets leur première forme. Ulysse se déroba avec eux de l'île d'Ea. Un second naufrage le jeta dans l'île d'Ogygie où résidait la nymphe Calypso. Elle aima aussi Ulysse et lui donna tous les secours dont lui et ses compagnons pouvaient avoir besoin, à condition qu'il accepterait sa main. Elle employa tous les moyens pour le fixer et lui faire perdre le souvenir d'Ithaque ; elle lui offrit même d'obtenir pour lui l'immortalité que son père Apollon lui avait donnée à elle-même.

et par cette raison elle est souvent appelée la déesse et non la nymphe Calypso; mais l'image de Pénélope et de Télémaque l'emporta sur cette brillante promesse, et après sept années écoulées dans les délices, Ulysse et ses compagnons s'arrachèrent de l'île de Calypso. Elle eut de son union avec lui un fils nommé Auson qui alla dans la suite s'établir en Italie, d'où vient que cette contrée est appelée quelquefois Ausonie par les poètes.

Il fallait pour regagner la côte occidentale de la Grèce, près de laquelle Ithaque est située, doubler le promontoire de Lucanie où les Syrènes étaient établies.

THÉOPHILE. Qu'est-ce que c'était donc que les syrènes ?

ALPHONSE. Des monstres moitié *femmes et moitié* oiseaux, ayant de, ...

tures. Ulysse lui répondit qu'il s'appelait Personne, et commença à lui faire les récits les plus étranges. Polyphême, endormi par le vin et par les récits d'Ulysse, finit par ronfler d'une si terrible manière qu'il faisait retentir la caverne. Ulysse fit durcir dans la cendre chaude la pointe d'un piquet et l'enfonça de toute sa force dans l'œil que le cyclope avait au milieu du front. Il se réveilla en poussant des hurlemens affeux. Ulysse alla se cacher derrière le bétail. Les compagnons de Polyphême accoururent à ses cris et lui demandèrent qui l'avait réduit en cet état. Il répondit que c'était Personne, qu'il fallait chercher et punir Personne. — Eh bien ! répondirent les cyclopes, puisque personne ne vous a fait de mal et qu'il ne faut ni chercher *ni punir* personne, à qui donc en vou-*lez-vous ?* Polyphême crut que l'on vou-*lait le railler*, et il tomba dans un tel

accès de rage que les cyclopes, convaincus qu'il avait perdu la raison, l'abandonnèrent. Alors Ulysse rassembla ses compagnons et les instruisit de ce qu'ils avaient à faire. Il leur donna l'exemple en se cramponant sous le ventre d'un gros mouton et le poussant vers la porte de la caverne. Polyphème étendit ses grands bras pour savoir qui s'avançait vers la porte, espérant que c'était Ulysse et se flattant de se venger, mais ayant senti la toison du mouton, il le laissa passer pour aller aux champs. Les compagnons d'Ulysse imitèrent cette ruse; tous sortirent de ce repaire, ensuite ils vendirent les moutons, achetèrent un vaisseau et se rembarquèrent.

THÉOPHILE. Et que devint Ulysse après avoir quitté la Sicile?

ALPHONSE. Il se rendit aux îles Eoliennes, pour conjurer Eole de finir ses

malheurs, en lui accordant enfin des vents favorables ; le dieu, par estime pour sa constance et par amitié pour Minerve dont il était protégé, lui donna en secret des outres où les vents étaient renfermés, afin qu'en ouvrant les outres l'une après l'autre, il pût avoir le vent qui lui conviendrait. Ulysse commença fort heureusement son voyage, n'ayant fait sortir des outres qu'un vent frais et modéré ; mais ses campagnons, qu'il n'avait pas mis dans la confidence, le voyant visiter souvent ces outres et les soigner avec tant d'inquiétude, crurent qu'elles contenaient des boissons délicieuses qu'il ne voulait pas partager avec eux ; ils profitèrent de son sommeil pour percer les outres. Les vents s'en échappèrent en tumulte, la tempête s'éleva, et jeta le vaisseau sur la côte d'Afrique. Les habitans de ce canton s'appelaient Lotophages, parce qu'ils se nourrissaient

d'un fruit nommé lotos ; il était si délicieux qu'on perdait en le mangeant le souvenir de tous les plaisirs passés. Ulysse, prévenu par Minerve, ne voulut jamais en goûter, et fit tous ses efforts pour empêcher également que ses compagnons n'en mengeassent ; mais, poussés par la faim et la gourmandise, ils s'obstinèrent à manger du lotos ; et quand Ulysse voulut ensuite les faire remonter sur leur navire, ils répondirent qu'ils préféraient le lotos à leurs familles et à leur patrie. Il eut besoin de toute son éloquence pour les dissuader de demeurer sur ce rivage ; enfin il quitta l'Afrique, et il approchait d'Ithaque lorsque les dieux ennemis excitèrent un nouvel orage ; son vaisseau se brisa . . .

Théophile. Encore ! mais c'est trop fort.

Alphonse. Ce qu'il y eut de plus triste, *c'est que* cette fois, tous ses compa-

gnons furent engloutis. Lui seul, protégé par Minerve, se saisit d'un morceau de bois, flottant, et arriva ainsi dans l'île de Corcyre, chez les Phéaciens. Il aperçut à quelque distance la princesse Nausicaé qui lavait ses robes à un ruisseau, au milieu de ses femmes. Ulysse avec ses cheveux, sa barbe et ses vêtemens trempés par les vagues, l'aborda et implora sa pitié dans les termes les plus touchans; elle le conduisit à la cour d'Alcinoüs, son père. On n'y voyait aucune magnificence; tout, chez Alcinoüs, était élégant, mais utile; ses jardins étaient de rians vergers tapissés de gazon, entrecoupés de petits ruisseaux et de massifs de fleurs. Alcinoüs était déjà célèbre par ses vertus, son humanité; il en donna de nouveaux témoignages par la manière dont il accueillit Ulysse. Il l'engagea à se remettre pendant quelque tems de ses fatigues.

et lui donna un petit vaisseau pour le transporter à Ithaque.

Théophile. Il y arriva donc à la fin.

Alphonse. Oui, les dieux le laissèrent aborder dans cette île après plus de vingt années d'absence, mais ils croyaient l'exposer alors à des peines plus cuisantes, à des dangers plus cruels encore que losqu'il errait sur les mers, car les plus grands désordres régnaient dans ses états.

Théophile. Comment donc ?

Alphonse. La reine Pénélope était si sage que tous les princes de la Grèce auraient voulu l'avoir pour femme, et comme depuis long-tems on n'entendait plus parler d'Ulysse, on voulait lui persuader qu'il était mort, et qu'elle devait choisir un autre mari ; mais Pénélope, fidèle à la mémoire d'Ulysse, ou se flattant de le revoir un jour, refusa tous les partis qui lui furent offerts. Ses prétendans irrités de ses refus, se rendirent

à Ithaque, s'y établirent malgré la reine, et voulurent l'obliger à faire un choix parmi eux. Ils protestèrent qu'ils ne s'éloigneraient pas auparavant. En attendant ils passaient les jours et les nuits dans la débauche, dans les querelles, maltraitant tous ceux qui voulaient s'opposer à leurs excès. Malgré cette importunité, Pénélope ne pouvait se résoudre à manquer de foi à Ulysse, et reculait sous divers prétextes le moment de se déclarer. Une fois elle imagina de leur dire qu'elle s'occuperait de ce choix lorsqu'elle aurait achevé de broder un linceul qu'elle destinait à Laërte, père d'Ulysse, qui vivait encore: elle y travaillait devant eux, mais, pendant la nuit, elle se relevait en secret pour défaire tout ce qu'elle avait fait durant le jour, en sorte que l'ouvrage n'avançait pas. Une esclave perfide l'épia, la surprit dans son occupation nocturne, et

alla la dénoncer aux prétendans qui entrèrent en fureur et l'obligèrent à terminer son ouvrage. Alors elle déclara qu'elle épouserait celui qui pourrait tendre l'arc d'Ulysse. C'était un arc d'airain, d'une construction particulière, et qui ne pouvait être tendu qu'en s'y prenant d'une certaine manière, connue seulement d'Ulysse. Ils se préparèrent en pompe à cette épreuve, et ce fut sur ces entrefaites qu'Ulysse arriva enfin à Ithaque. Les dieux ennemis présumaient sans doute qu'un des prétendans pourrait tendre l'arc, épouser Pénélope à ses yeux, et l'assassiner pour l'empêcher de la réclamer et de la défendre. Ulysse se rendit d'abord chez le vieux Eumée, gardien de l'une de ses métairies, où son chien accablé de vieillesse, fut le premier qui reconnut son maître et vint expirer à ses pieds. Eumée instruisit

Ulysse de tout ce qui se passait à la cour. C'était pour s'en informer et pour prendre des mesures dictées par la prudence, qu'Ulysse s'était rendu chez ce serviteur fidèle avant d'aller directement à la ville. Il se déguisa en mendiant et se mêla parmi la foule qui entourait la place où les prétendans étaient assemblés. Ils firent en vain les derniers efforts, ils ne purent réussir à tendre l'arc d'airain. Ulysse demanda la permission d'en faire l'essai à son tour. Sa demande excita des huées générales, et, comme on n'imaginait pas qu'il pût y parvenir, on lui remit l'arc par dérision, mais il le tendit sans peine. Les prétendans, furieux, voulaient se jeter sur lui; Télémaque lui-même, outré que ce mendiant eût la présomption de songer à épouser sa mère, voulait le chasser avec ignominie; mais Ulysse se fit connaître, combattit avec son fils tous ces

téméraires, et rendit le repos et le bonheur à Pénélope.

Ulysse, quelque tems après, ayant consulté l'oracle, apprit qu'il devait périr de la main de son fils; il cacha soigneusement à Télémaque une prédiction qui aurait déchiré son cœur. Ce jeune prince avait été élevé par Minerve elle-même sous la figure de Mentor, son gouverneur, et il joignait à l'héroïsme, au génie de son père, beaucoup de vertus et de candeur. Pénétré de tristesse, Ulysse remit à Télémaque le gouvernement de l'état et se retira à la campagne. Télégone, son fils et celui de Circé, étant devenu grand, fut envoyé à Ithaque par sa mère. Il débarqua près de la retraite champêtre d'Ulysse. Celui-ci, voyant un cortége nombreux, crut que c'était des ennemis qui venaient attaquer Ithaque. Il arma ses cultivateurs, ses bergers, et marcha contre

Télégone ; tous deux se battirent sans se connaître, et Télégone tua son père. Lorsqu'il eut découvert son crime, il fut saisi d'horreur, sortit précipitamment d'Ithaque et se retira en Italie où il fonda la ville de Tusculum. Quelques poètes ont mis Ulysse au rang des demi-dieux, comme Hercule et Thésée, et le représentent avec son chien fidèle à ses pieds. Homère a composé, sur la guerre de Troie et le retour d'Ulysse dans sa patrie, des poèmes dont le premier s'appelle Iliade, parce que la citadelle de Troie se nommait Ilion ; et le second Odyssée, parce que les Grecs prononçaient Odysse au lieu d'Ulysse.

Mon papa, dit Alphonse, nous avons laissé M. Gemelli sur les bords du golfe Persique. — Oui, mon ami, mais avant de nous en éloigner avec lui, il faut vous dire un mot de la pêche des perles.

Alphonse. Ah! il est vrai, l'on pêche des perles sur ces côtes.

M. de Jonchère. Les huîtres perlières ne sont pas attachées aux rochers, à fleur d'eau, comme les huîtres communes, mais sur des bancs, des lits de rochers à une assez grande profondeur au-dessous des flots. Des plongeurs se mettent dans des barques, ayant une pierre attachée aux pieds et une corde autour du corps; ils se jettent à l'eau, et le poids de la pierre les fait aller rapidement jusqu'au *fond*; ils remplissent d'huîtres un sac qu'ils portent avec eux; et qui, étant

garni de cercles de fer, ne peut se fermer malgré le poids de l'eau. Lorsqu'ils commencent à perdre haleine, ils secouent la corde qui tient à la barque et l'on se hâte de les retirer. On vide le sac et ils recommencent après quelques minutes de repos. On n'ouvre pas les huîtres avec un couteau parce que l'on risquerait d'endommager les perles, mais on les expose à l'air. Au bout de quelques jours, elles s'ouvrent d'elles-mêmes, on jette bien vite l'animal qui commence déjà à se corrompre, on recueille les perles et on les classe suivant leur grosseur, on s'occupe ensuite de les vendre. Les propriétaires et les amateurs se rassemblent. Ils s'asseyent en rond sur un tapis. Le propriétaire va donner sa main couverte d'un mouchoir à toutes les personnes de l'assemblée. La quantité de doigts avec laquelle on touche cette main, signifie le prix plus ou moins considérable

que l'on consent à donner de la portion de perles exposée en vente; c'est une espèce de langage mystérieux.

Alphonse. Et pourquoi tient-il sa main cachée sous un mouchoir?

M. de Jonchère. Afin que personne ne puisse savoir à combien s'est monté le marché qu'ils ont conclu, et que cela ne puisse faire autorité pour ou contre les marchés suivans. Quant à la première tournée, le marchand n'a pu convenir d'un prix raisonnable avec personne, il s'assied à son tour. On cause pendant quelques minutes, mais d'objets absolument étrangers à l'affaire qui intéresse le plus tous les assistans. Pendant cette conversation oiseuse, chacun fait son calcul intérieurement et se décide de part ou d'autre à quelque sacrifice. Quand le marchand croit avoir pris et donné assez de *tems* pour faire de bonnes *réflexions*, il recommence sa tournée. S'il

n'est pas encore satisfait, il se rassied, et la conversation recommence sur la pluie et le beau tems; quelquefois il passe ainsi toute la journée. Enfin, quand il est content des conditions, il fait un signe de la main, remporte sa marchandise, et l'acquéreur peut l'aller chercher chez lui. C'est ainsi que tous les Indiens font leurs marchés entre eux pour toute espèce de marchandises.

CAROLINE. Cette méthode est bien discrète, mais bien lente et bien ennuyeuse.

M. DE JONCHÈRE. Le roi de Perse retire de la pêche des perles près de quatre millions par an.

M. Gemelli raconte qu'il vit à Bender-Congo un calender qui demandait l'aumône, et qui, pour attirer les fidèles et les convaincre de sa sainteté, mettait des charbons ardens dans sa bouche sans *se brûler*; ceci prouve que le secret, *employé* actuellement pour cette même

expérience par quelques faiseurs de tours, était déjà connu dans cette autre partie du monde. Il y vit une pagode indienne élevée par la permission du gouvernement, à quelque distance de la ville, pour l'usage des banians ; c'est-à-dire des négocians indous établis à Bender-Congo. Cette pagode n'avait de remarquable que l'arbre qui l'ombrageait, et que M. Gemelli voyait alors pour la première fois. Les Européens l'appellent le multipliant, parce qu'il se multiplie en effet d'une manière presque merveilleuse. Avec une seule bouture de cet arbre on peut espérer d'avoir un jour une forêt immense.

Alphonse. Comment donc cela, mon cher papa ?

M. de Jonchère. Il sort de chaque branche, non-seulement des rameaux qui se déploient dans les airs comme tous *les autres arbres*, mais quelques autres

rameaux qui s'allongent avec constance vers la terre, y pénètrent, et y prennent racine; en sorte qu'en coupant la branche qui tient au tronc principal, vous vous trouvez avoir un jeune arbre séparé du reste : celui-ci en produira d'autres de la même manière, et, de proche en proche, vous voyez bien que la forêt va se former. Lorsqu'on ne sépare point les nouvelles tiges de la première, le multipliant compose alors à lui seul un bosquet, un labyrinthe, rempli d'arcades, de berceaux, d'entrelacemens, qui, quoiqu'un peu confus, présentent une grâce, une variété que l'art peut-être ne saurait atteindre. Ce n'est point d'après M. Gemelli que je viens de vous décrire le multipliant, c'est d'après ce que j'ai vu moi-même. J'en avais apporté des graines en Europe, ainsi que *de beaucoup* d'autres plantes; le tems *qui s'est* écoulé entre mon départ des

Indes et mon arrivée en France, les a malheureusement altérées.

ALPHONSE. Mon papa, vous n'avez donc pas été plus heureux, à cet égard, que M. le Vaillant ?

M. DE JONCHÈRE. Non, mon enfant; mais ma collection était sans doute infiniment moins curieuse, et ne mérite pas les mêmes regrets.

Les religieux avec lesquels M. Gemelli était venu d'Ispahan, et le père Francisco lui-même, ne purent s'accorder avec lui sur la manière de se rendre à la côte de l'Inde. Les Portugais avaient autrefois dominé dans Mascate, ville considérable de l'Arabie; ils en avaient été chassés : un descendant de Mahomet y régnait alors sous le titre d'iman. Pour se rendre directement à Daman, le lieu de leur destination, il fallait passer à peu de distance du port, et les *bons religieux* craignaient de tomber

entre les mains de l'iman; ils préférèrent se rendre d'abord à Surate et et de là par terre à Daman. M. Gemelli, instruit qu'une escadre française croisait devant Surate, ne voulut pas s'exposer à être pris et conduit dans les établissemens français qui présentaient peu d'objets de curiosité à cette époque. D'ailleurs ce changement de route eût interrompu ses liaisons avec la nation portugaise, et entièrement dérangé ses projets. Il se sépara donc de son nouvel ami, quoique avec peine. Les religieux partirent les premiers, M. Gemelli s'embarqua ensuite. La navigation fut orageuse, les pilotes étaient fort ignorans, encore plus poltrons : M. Gemelli fut lui-même obligé de commander quelquefois la manœuvre. Ils connaissaient si peu les cartes marines et la côte de l'Inde qu'ils relâchèrent deux fois en divers endroits de ce rivage, croyant

toujours arriver à Daman; enfin, ils entrèrent dans le port. Les religieux avaient eu le tems d'y arriver avant M. Gemelli; ils le reçurent avec des démonstrations d'amitié auxquelles il fut justement sensible, et il logea dans le couvent qu'ils habitaient eux-mêmes.

La ville de Daman était régulièrement bâtie, avec des toits à l'italienne, et M. Gemelli assure qu'on y employait des carreaux de nacre de perles au lieu de vitres aux fenêtres : elle était bien fortifiée. Aurengzeb, qui régnait dans l'Indostan à l'époque où M. Gemelli le parcourut, avait essayé depuis peu de s'emparer de cette ville; il l'avait assiégée avec quatre-vingt mille hommes et deux cents éléphans, mais l'avantage des armes à feu et la tactique européenne l'avait emporté sur le nombre des combattans.

THÉOPHILE. Qu'est-ce que la tactique, mon papa ?

M. DE JONCHÈRE. C'est la manière de faire manœuvrer les troupes. Les Portugais s'étaient avisés aussi d'un singulier stratagême pour faire reculer les Mogols lorsqu'ils se disposaient à l'assaut. Ils profitaient d'un vent favorable, et faisaient enlever de grands cerfs-volans auxquels étaient attachés de petits cochons de lait qui allaient tomber au milieu des ennemis; ils y mettaient tout en désordre et en rumeur : chacun, par l'effet du préjugé conçu dès l'enfance contre cet animal, se sauvait en poussant des hurlemens.

CAROLINE. Ah ! quelle singulière idée !

M. DE JONCHÈRE. M. Gemelli résolut d'aller voir la ville de Surate avant de quitter tout-à-fait Daman ; il s'embarqua sur un convoi destiné pour cette

ville. Elle n'est point au pouvoir des Européens, chaque nation y possède seulement un comptoir ; c'est un nabab qui la gouverne. On y fait un commerce considérable, on y fabrique des couvertures et des bonnets piqués, très-élégamment brodés en or et en soie. Le dessin en est presque toujours le même : le milieu de la couverture représente un paon qui fait la roue. Il vit à Surate un fripon d'indien qui faisait usage d'un singulier moyen pour se procurer de l'argent ; il allait de maison en maison, tenant une poule d'une main et un couteau de l'autre, menaçant d'égorger la poule si on ne lui faisait pas l'aumône ; et chaque chef de famille redoutant que l'ame de quelqu'un de ses ancêtres ne se trouvât dans le corps de cette poule, ne pouvait résister à cet argument, et finissait par lui donner la petite somme qu'il demandait. A son retour à Daman, M. Ge-

melli partit avec le père Franscisco et le père Constantin, un de ses confrères, pour Baçaïm, autre colonie portugaise; ils y mouillèrent le lendemain et logèrent dans un autre couvent d'augustins. Le faubourg de Baçaïm, nommé Callabo, contenait de jolies maisons de plaisance et des jardins dont l'ombrage et la fraîcheur sont d'un prix inestimable dans ce climat. Il ne tint qu'à M. Gemelli de se fixer dans cette colonie de la manière la plus avantageuse. On y manquait d'un jurisconsulte éclairé; les bons religieux, chez lesquels il logeait, l'engagèrent à y demeurer, à y exercer ses talens et promirent de lui procurer la main d'une jeune et riche héritière, à condition qu'il serait toujours l'avocat du couvent. Mais M. Gemelli avait une extrême aversion pour le climat et le genre de vie de ces contrées, et il rejeta toutes les propo-

sitions qui lui furent faites à cet égard.

Il voulut aller visiter les antiquités de l'île de Salcette, située dans le voisinage. Ces monumens, dont les naturels du pays ne se rappellent point l'origine, sont attribués sans fondement, à ce qu'il me semble, à Alexandre le Grand lors de son expédition dans les Indes. M. Gemelli partit, muni d'une lettre pour une moine augustin qui était aumônier d'un couvent de religieuses au village de Dains, dans l'île de Salcette. Ses confrères lui recommandaient de procurer au voyageur, leur intime ami, tous les secours dont il aurait besoin dans cette petite excursion. Le père Edouard parut peu touché des expressions de cette lettre ; il offrit pour tout rafraîchissement à M. Gemelli, des confitures si anciennes et tellement remplies de fourmis qu'il ne put en avaler une seule cuillerée. Il lui adressait

à peine la parole, affectait la plus profonde ignorance sur les monumens situés dans son voisinage et ne fit pas la moindre démarche pour lui procurer les renseignemens qu'il était hors d'état de lui donner lui-même, ni pour lui faire avoir un guide, une mule ou un palanquin. M. Gemelli, obligé de se passer de souper et même de déjeûner parce que le pain se faisait si tard à Dains qu'il n'était pas cuit encore quand il se leva, trouva un homme dans le village qui consentit à lui louer un cheval et à l'accompagner; mais il ne connaissait pas bien la route des monumens. M. Gemelli voulait prendre d'autres informations, le père Edouard l'en empêcha; il l'assura qu'il trouverait sur sa route un village magnifique où l'on serait bien mieux instruit de tout ce qu'il demandait qu'à Dains, et qu'il *y trouverait* amplement de quoi déjeûner

parce qu'on y était aussi bien mieux pourvu. M. Gemelli en fut étonné, puisque Dains passait pour le chef-lieu de l'île de Salcette, cependant il se laissa persuader et partit. Il trouva le superbe village composé de quatre cabanes, habitées par des Indiens si misérables qu'à peine purent-il lui fournir un peu de riz.

ALHONSE. Ah! ce pauvre M. Gemelli!

M. DE JONCHÈRE. Malheureusement pour lui le riz ne lui plaisait guère; il n'avait pas le bon esprit de savoir s'accommoder de tout en voyage. Du moins ces pauvres gens purent-ils lui enseigner la route des monumens qu'ils nommaient les grandes pagodes. Elles étaient situées sur les confins d'un bois épais et taillées dans un roc immense. On y voyait d'abord de larges portiques, des salles entourées de petits cabinets;

c'étaient autant d'excavations régulières remplies d'idoles, de colonnes, d'autels, d'obélisques découpés eux-mêmes dans le roc ; en sorte qu'ils y tenaient au moins par leur base et que la totalité de l'ouvrage ne composait qu'un seul morceau. On voyait à l'entrée, des statues de femmes accroupies et tenant à la main des fleurs, des fruits ou quelqu'autre présent; ce qui semble attribuer à ces monumens une origine asiatique et non macédonienne, cette attitude étant celle que les Indiens prennent pour aborder les grands, et les images étaient placées, sans doute, à la porte de la pagode, pour rappeler aux prosélytes le respect et la générosité qu'ils devaient professer à son égard. On voyait aussi beaucoup d'appartemens et de citernes pratiqués autour de la pagode, ce qui semble également prouver que ces lieux étaient autrefois habités, qu'ils étaient

consacrés à quelque divinité célèbre dont les prêtres étaient en grand nombre. M. Gemelli était combattu par la curiosité qui le portait à examiner plus attentivement ces antiquités, et l'appétit qui le pressait de retourner à Dains. Malgré toute sa diligence il y arriva trop tard, le père Edouard avait dîné. Il le pria instamment de lui faire donner de quoi satisfaire son appétit à son tour; mais le moine, saisi tout-à-coup d'une curiosité sans seconde pour ces merveilles, près desquelles il habitait depuis plusieurs années sans avoir jamais eu l'idée d'aller les visiter, l'accablait de questions intarrissables, auxquelles la patience et la faim de M. Gemelli ne purent tenir bien longtems. Voyant clairement que le père Edouard n'était pas disposé à se charger de le rassasier, il alla faire un tour dans le village. Il trouva toutes les pro-

visions consommées. De désespoir il vint se jeter sur un lit, après avoir conjuré le père Edouard de le réveiller pour souper. Le soir, assez tard, le moine entra effectivement dans sa chambre, mais ce fut en apparence sans intention, car il fit une exclamation, parut fort étonné de le trouver là et lui dit qu'il le croyait repartit pour Baçaïm. — Juste ciel ! s'écria M. Gemelli, auriez-vous déjà soupé ? — Non, répondit le père, mais, ne comptant pas sur vous, le repas sera bien modique. M. Gemelli courut se mettre à table : il n'y trouva effectivement qu'un plat de poissons frits dont le père lui servit les plus petits, se réservant les plus beaux et les meilleurs avec une malhonnèteté révoltante.

ALPHONSE. Ah ! qu'il devait être en colère ! je crois le voir. Eh bien ! que fit-il ensuite, mon papa ?

M. DE JONCHÈRE Eh bien ! il alla se recoucher, mon enfant, et s'éloigna au point du jour d'un si mauvais gîte. il alla rendre compte aux pères augustins des civilités qu'il avait reçues de leur confrère. Quoique blessés de la conduite de l'aumônier, ils ne purent s'empêcher de se divertir de la fureur de M. Gemelli et lui firent servir un grand déjeûner pour l'apaiser ; mais ils ne purent diminuer l'amertume de ce souvenir, et on la retrouve toute entière dans son récit.

La souveraineté de l'île de Salcette n'appartient plus aux Portugais ; ils la cédèrent aux Anglais à l'époque où leur princesse, Catherine de Bragance, épousa Charles II roi d'Angleterre, c'est-à-dire en 1662. Les Anglais ont dépouillé les jésuites de leurs propriétés dans cette île dont ils s'étaient fait concéder successivement presque tout

le territoire, et ils ont bâti dans un îlot voisin, la ville de Bombay qui est devenue florissante.

Des nouvelles qui arrivèrent de Goa affligèrent et consternèrent M. Gemelli. Il avait l'espérance d'y rejoindre don Machado de Britto, grand-amiral des Indes; il l'avait connu particulièrement à Madrid dans ses précédens voyages, et sa protection aurait pu lui être fort utile dans celui-ci. Malheureusement don Machado avait une passion dominante pour la médisance et le persifflage; cette passion lui avait attiré l'aversion de presque toutes les personnes de la ville, particulièrement de la famille de Mello, la plus puissante de Goa. Quelques autres avertirent généreusement l'amiral que son humeur satyrique obscurcissait toutes ses bonnes qualités, qu'il excitait ainsi l'improbation des gens honnêtes et pouvait allumer

la vengeance des méchans. Machado, dont les saillies avaient peut-être été encouragées dès l'enfance par des amis imprudens, était devenu incorrigible. Il continua à provoquer, par des railleries piquantes, le ressentiment de ses ennemis. Un soir qu'il se rendait au port pour regagner son vaisseau, on tira sur son palaquin un coup de fusil dont il fut légèrement atteint. Il mit pied à terre, et, bravant ses assassins par sa contenance, il se mit à prendre pesamment du tabac en répétant, à plusieurs reprises, à qui en veut-on ici? — A toi, s'écria enfin don Tristan de Mello, et il fondit sur lui avec la crosse de son fusil. Machado tira son épée qui était tranchante, et il fendit le visage de Tristan. Il tomba étendu à ses pieds; Machado le saisit par les cheveux et allait lui passer son épée au travers du corps, lorsque Mello, d'une voix plain-

tive, le supplia de lui accorder la vie. Machado, par un singulier assemblage, avait l'esprit le plus méchant et le plus excellent cœur ; il fit grâce à son assassin, et il retournait à sa voiture lorsque le reste des complices accourut et l'assaillit ; il fut criblé de coups de fusil et de sagaie. Un dominicain qui passait, vint au bruit, le bénit et reçut son dernier soupir. Cependant les porteurs du palanquin avaient été sur le port chercher du secours à l'amiral. Ses matelots arrivèrent, et, le voyant mort, se jetèrent sur Tristan que l'on emportait et que l'on eut bien de la peine à arracher vivant d'entre leurs mains. On emprisonna tous ceux qui avaient eu part à cet horrible attentat, mais on les relâcha successivement sous divers prétextes. Les torts de Machado, malheureusement trop avérés, inspiraient *pour ses* assassins une indulgence que

je suis cependant bien éloigné de partager ; mais que cette catastrophe est propre à faire naître de réflexions ! Don Machado réunissait mille qualités brillantes ; il avait remporté sur les Arabes des victoires mémorables. Un jour, avec trois vaisseaux, il avait mis en fuite quatorze navires de cette nation, et son nom seul inspirait la terreur aux Mogols ou aux Maures, comme les Portugais les appellent par l'habitude de donner ce titre, dans leur patrie, aux Mahométans. Il était adoré de ses matelots, de ses soldats ; sa générosité envers Tristan prouve assez la magnanimité de son caractère. . . . . Un seul défaut, un défaut qu'il croyait bien léger, peut-être, ou qu'il avait même la faiblesse de considérer comme une preuve d'esprit ou de finesse, lui donna toutes les apparences de la malignité la plus noire, lui fit perdre le fruit de

toutes ses belles actions, priva sa patrie d'un héros et fit rester son trépas sans vengeance.

ALPHONSE. Oh! que cet exemple est terrible!

M. DE JONCHÈRE. Lui qui pouvait pardonner leur crime à ses assassins; comment ne leur avait-il pas pardonné leurs ridicules.

CAROLINE. Oh! quand je serai prête à me moquer de quelqu'un, je me souviendrai de don Machado.

THÉOPHILE. Et de Léocadie.

ALPHONSE. Cet événement empêcha-t-il M. Gemelli d'aller à Goa?

M. DE JONCHÈRE. Non; il s'embarqua sur une flotte assez considérable qu'il avait attendue pour se rendre dans cette ville; il aurait craint, sur un bâtiment isolé, d'être pris par les pirates. Ces pirates, qu'il redoutait, étaient *sans doute* des Marattes, nation qui

continue d'infester encore les côtes de l'Indostan. On avait raconté à M. Gemelli qu'ils poussaient la défiance et la cupidité jusqu'à purger, de force ou de gré, tous ceux qui tombaient entre leurs mains, dans la crainte qu'ils n'eussent avalé des diamans ou des lingots. M. Gemelli, doué d'une santé parfaite, n'avait pris de médecine de sa vie. L'idée de ce purgatif, qui aurait été vraisemblablement un peu copieux et administré à contre-tems, lui inspirait une si grande épouvante qu'il ne trouvait pas qu'il y eût trop de tous les canons de l'escadre portugaise pour le rassurer contre les médicamens des pirates.

CAROLINE. Ah ! mon oncle, je le lui pardonne bien ; c'eût été bien dur d'être obligé de prendre médecine tandis qu'il se portait à merveille. Mais qu'il était heureux, ce M. Gemelli ! n'avoir jamais pris de médecine !

M. DE JONCHÈRE. Les moines de Baçaïm lui donnèrent des lettres pour les théatins de Goa où il devait être mieux logé que chez les augustins de la même ville. Pour le père Francisco, il se rendit dans le couvent de ces derniers où aboutissait sa mission.

Goa est la capitale de tous les établissemens portugais dans les Indes, mais elle a considérablement diminué d'importance depuis environ deux siècles que les possessions et le commerce des Portugais sont eux-mêmes tombés en décadence. La population, lors du voyage de M. Gemelli, était déjà réduite à vingt mille Portugais. La plupart avaient le teint extrêmement rembruni, parce qu'à l'époque de la conquête, Alphonse d'Albuquerque, dont vous avez déjà entendu parler, avait permis aux colons d'épouser les filles de race bramine qui *voudraient bien* se convertir. La ville

à de beaux édifices, tels que le palais du vice-roi, celui de l'archevêque, la cathédrale et plusieurs couvens. Les environs sont embellis par des maisons de campagne et des jardins qui occupent toute la petite île sur laquelle est située la ville de Goa. Cette situation, sans la priver de tous les avantages qu'elle peut retirer du voisinage de la côte, lui donne plus de facilité pour se fortifier et se défendre.

Après quelques jours passés dans la capitale, M. Gemelli résolut de pénétrer dans l'intérieur des terres et d'aller se présenter au grand mogol. Il ne résidait pas alors à Delhy. Depuis quatre ans il s'était établi dans le midi du Visapour, sur les bords de la rivière de Kirschné, où il avait bâti un camp semblable à une petite ville dans la plaine de Galgala. Le prétexte apparent de cette résidence et de cette vie militaire

était la guerre qu'il faisait à Sévagi, descendant d'un illustre raja. Réduit à servir d'abord comme simple capitaine dans les troupes du roi de Visapour, Sévagi avait fait soulever quelques bataillons, s'était emparé de quelques places et avait insensiblement accru sa puissance aux dépens de tous les princes d'alentour; il avait souvent inquiété les Portugais eux-mêmes. Ils avaient soutenu le jeune Akebar, fils d'Aurengzeb, qui s'était révolté contre son père. J'imagine que vous ne confondez-pas cet Akebar avec celui dont votre mère vous a raconté l'histoire, et qui vivait bien avant lui? Celui-ci, réduit à fuir, s'était réfugié à la cour d'Ispahan, où M. Gemelli l'avait vu lors du couronnement d'Houssein auquel ce prince avait assisté. Aurengzeb avait ensuite marché contre les Portugais et contre *Sévagi qui* avaient donné du secours à

son fils; mais il semblait traîner à dessein la guerre en longueur, et l'on présumait que cette armée nombreuse qu'il tenait depuis quatre ans en permanence à Galgala, avait moins pour objet de triompher du raja que de prévenir les révoltes de ses autres enfans.

ALPHONSE. Eh quoi! parce qu'il avait un mauvais fils, il suspectait tous les autres?

M. DE JONCHÈRE. La défiance d'Aurengzeb avait sa source dans son propre exemple, dans son propre cœur. Fils criminel, il ne pouvait être heureux père; il n'osait attendre de ses enfans un respect, une obéissance qu'il avait perdu le droit de leur prescrire. Aurengzeb, au sein des richesses et de la gloire, passait les derniers jours de sa vie dans le soupçon et le remords.....
Il l'avait bien mérité.

CAROLINE. Ah! mon oncle, racontez-

nous donc son histoire, je vous en prie?

M. DE JONCHÈRE. Je le veux bien; ce sera une espèce de suite à celle d'Akebar-le-Grand, son aïeul, que vous connaissez déjà.

Akebar était mort en 1608. Néangir son fils lui avait succédé et avait épousé Nourjahad, veuve d'un officier de son armée, plus connue dans l'Inde sous le nom de Begum. Ce nom, qui signifie princesse, lui avait été donné par excellence, parce qu'elle régnait plus encore que le sultan; il lui laissa même l'autorité sans partage durant six mois. Ce fut, de sa part, une espèce de galanterie; elle fait assez connaître qu'il ne considérait, dans l'autorité suprême, que les honneurs qu'elle procure et non les devoirs qu'elle impose, car alors il n'aurait pas exposé le bonheur de son peuple et la sûreté de ses états aux caprices d'une jeune femme. Néangir avait

perdu son fils aîné, destinait son héritage à son petit-fils; mais, à l'époque de sa mort, Schah Jehan, son second fils, se fit couronner au préjudice de cet enfant. Il gouverna quarante ans avec gloire, et surtout avec une humanité qui rappelait les beaux jours d'Akebar où, d'accord avec Abufazel et Candé, il méritait le titre si touchant de bienfaiteur de son peuple. Schah Jehan avait quatre fils, Dara, Soujah, Aurengzeb et Bakché. Il démêla bientôt leur ambition secrète. Espérant la satisfaire, il leur accorda de vastes gouvernemens. Dara eut la soubabie de Caboul et de Moultan, Soujah celle du Bengale, Aurengzeb celle du Décan, et Bakché celle de Gusarate. Les trois derniers partirent sans délai pour aller jouir de toute leur grandeur. Schah Jehan retint Dara après leur depart. — C'est à toi, comme l'aîné, lui dit-il, que je

destine ma couronne, c'est à toi de la défendre et de consoler ma viellesse. Souvent même il voulait que Dara commandât à sa place; ce prince s'y refusait avec respect, et, réuni à sa sœur Begum Saheb, célèbre par ses talens et sa piété filiale, il faisait tout le bonheur de son père.

ALPHONSE. Ah! que j'aime ce bon Dara!

CAROLINE. Et tu ne dis rien de Begum Saheb, cette sage princesse?

M. DE JONCHÈRE. Cependant les trois princes exerçaient dans leurs soubabies une autorité souveraine; ils retenaient la portion des revenus qu'ils auraient dû payer au sultan, ils entretenaient sur pied des armées formidables. Ces dispositions hostiles inspirèrent une singulière pensée à Schah Jehan; il voulut faire l'expérience des excès auxquels ses trois fils pourraient se porter après sa

mort. Il résolut de faire courir le bruit de sa perte, persuadé que, si ses enfans osaient entreprendre quelque chose contre ses dernières volontés, il lui suffirait de reparaître pour les confondre. En effet, on publia la mort de Schah Jehan. Aussitôt Aurengzeb écrivit à son frère Bakché qu'il ne le croyait pas disposé à fléchir sous le joug de Dara; que ce prince, secrètement attaché à la religion des Indous, n'était point digne de régner sur les Mogols; que Soujah devait être exclu par le même motif; que pour lui, désabusé des grandeurs humaines, il n'aspirait qu'à se faire santon, après qu'il aurait vu son frère bien aimé recueillir l'héritage de leur père. Cette lettre hypocrite n'aurait peut-être pas persuadé Bakché, si son frère n'y avait joint un don de cent mille roupies pour l'aider à lever de nouvelles troupes et à s'emparer du

trésor de Schah Jehan, renfermé dans la citadelle de Surate. Tandis que Bakché marchait vers Surate, Soujah s'avançait vers Agra, mais il fut repoussé par le fils de Dara. Aurengzeb, redoutant l'influence et la valeur d'un général célèbre, qui faisait alors le siége d'une petite ville appartenant à un prince indien, lui fit dire de venir conférer avec lui sur la mort du sultan. Le général répondit que Schah Jehan vivait encore, et que toutes leurs démarches étaient autant de dangereuses extravagances. Cependant il se laissa séduire; il se rendit au camp d'Aurengzeb. Celui-ci se jeta d'abord à son col, l'appela son père; puis il lui dit que son premier soin devait être de le mettre à l'abri du ressentiment de Dara; que sa femme et ses enfans étant demeurés à Agra, Dara pourrait exercer sur eux; sa vengeance, s'ils ne cachaient leur

bonne intelligence, et que, pour son propre avantage, il allait le faire conduire en prison. Le général, un peu surpris, fut obligé de céder à cette marque de bienveillance, et même de lui en faire des remercîmens. Son armée demeura au pouvoir d'Aurengzeb, qui se joignit à Bakché; et, après s'être emparés du trésor, ils marchèrent vers Agra. Vous savez que, depuis le règne d'Akebar, cette ville était devenue le lieu de la résidence du grand mogol.

Dara vint au-devant de ses frères, leur livra deux batailles, et les perdit. Réduit au désespoir, il n'osait plus reparaître devant son père. Le vieillard le rassura; il croyait tout rétablir en un instant. Il divulgua le mystère de sa prétendue mort, et envoya l'ordre à ses fils de mettre bas les armes, et de venir lui rendre hommage. Ils s'approchèrent effectivement de la ville; mais

sous prétexte qu'ils ne pouvaient être sûrs que Schah Jehan vivait encore, tant qu'ils ne l'avaient pas vu eux-mêmes; ils refusèrent de licencier leur armée, et retardèrent, par différens motifs, l'entrevue qui leur avait été assignée. Enfin un jour, au lieu d'aller rendre visite à son père, Aurengzeb envoya son fils Mohamed investir la citadelle où le sultan était renfermé avec sa fille. Les omrahs, c'est-à-dire les grands de l'empire, s'enfuirent épouvantés, et se rassemblèrent autour de Dara, qui se trouvait alors à Delhy. Aurengzeb jugea nécessaire de marcher contre Dara. Les amis particuliers de Bakché, qui commençaient à suspecter la bonne foi d'Aurengzeb, conseillèrent à leur prince de le laisser aller à Delhy, et de profiter de cette circonstance pour se séparer de lui, mais Bakché se serait reproché *ce témoignage* de défiance. Aurengzeb

souhaitait qu'ils marchassent de concert contre Dara ; il y consentit. Dans une halte, Aurengzeb enivra lui-même son frère, l'excitant continuellement à boire, et l'appelant à chaque minute son sultan et son seigneur. Quand il vit Bakché assoupi, il lui enleva subtilement son cimeterre et son poignard, puis appelant les chefs de l'armée : « Que penserait-on de vous et de moi, leur dit-il, si nous restions soumis plus long-tems à un homme avili par le dernier des vices ? Qu'on l'emporte, ajouta-t-il, et qu'on l'enferme. Les amis de Bakché voulurent faire quelque résistance ; Aurengzeb, par son éloquence, ses largesses et ses menaces, réussit à tout apaiser ; et son frère fut conduit dans une petite île au milieu d'un fleuve, près de Delhy.

CAROLINE. Oh ! le méchant homme !

ALPHONSE. Et Dara ne parvint pas à délivrer son père ?

M. DE JONCHÈRE. Hélas! non. Dara, trahi par une partie des omrahs, fut réduit à fuir. Il voulut se réfugier dans la ville d'Amadabad, on lui en ferma les portes, comme autrefois Damas avait fermé les siennes au malheureux Mervan. Ne sachant plus où chercher un asile, il se souvint d'un homme de race patane, auquel il avait sauvé deux fois la vie par ses sollicitations auprès de son père; il voulut l'aller joindre. Sa femme, sa fille, et son fils cadet, compagnons de son infortune, voulurent le détourner de ce projet; ils comptaient peu sur la gratitude d'un homme qui avait mérité deux fois la mort; c'était avoir mal placé ses bienfaits, et de plus sa confiance. Le Patane les reçut avec honneur, mais la nuit suivante, il les fit charger de fers, et les conduisit lui-même à Aurengzeb. Dara eut la tête *tranchée;* le jeune prince fut renfermé

avec son oncle; les princesses allèrent partager la captivité de Schah Jehan et de sa fille.

CAROLINE. Oh! quelle indignité, mon oncle! et ce traître n'a pas été puni par la Providence ?

M. DE JONCHÈRE. Il le fut, mon enfant, par celui même auquel il avait vendu son bienfaiteur. Tu sais que presque toujours, tôt ou tard, le crime comme la vertu reçoit sa récompense. Le Patane fut assassiné par les ordres d'Aurengzeb, en retournant à sa demeure.

Il restait de la famille de Dara, son fils aîné Soliman, le même qui avait repoussé Soujah. Il était alors dans les montagnes de Cachemire; il y fut poursuivi, atteint et renfermé avec son frère et son oncle. C'était sans doute par un raffinement de barbarie, qu'Aurengzeb condamnait ainsi ses compétiteurs à languir ensemble; mais peut-être, dans

leur commun malheur, les liens du sang et ceux de l'habitude triomphèrent-ils de leur ancienne inimitié ; peut-être les deux jeunes princes ne voyaient-ils plus dans Bakché qu'un oncle et qu'un ami, lorsqu'il leur fut enlevé et mis à mort. Il ne restait plus à Aurengzeb à triompher que de Soujah. Fortifié dans le Bengale, il s'y défendait avec courage ; mais vaincu par son frère, qui vint l'attaquer en personne, il se réfugia chez le roi d'Arakan. Celui-ci épousa l'une de ses filles, et promit de l'aider à passer en Arabie, où Soujah croyait trouver des vengeurs ; mais il ne demeura point en bonne intelligence avec son gendre. Le roi prétendit qu'il conspirait contre sa personne, il le fit arrêter et mettre à mort, avec tous ses enfans ; il sacrifia même à sa haine la princesse qu'il avait épousée. A cette même époque, l'âge et les chagrins terminèrent la vie de Schah Jehan. L'odieux

Aurengzeb débarrassé, à force de crimes et d'artifices, de tous ses concurrens, monta triomphant sur un trône souillé du sang de ses deux frères, et prit le titre fastueux d'Alemghir, c'est-à-dire conquérant du monde. Mais bientôt des soucis rongeurs vinrent troubler ses succès, et lui rendre, à son tour, une portion des maux dont il avait accablé son père. Mohamed, son fils aîné, lui devint suspect; il lui avait appris lui-même à mépriser les droits, la vieillesse de Schah Jehan; il en craignit les suites, et le fit empoisonner.

Alphonse. Ah! mon dieu! son propre fils!

M. de Jonchère. Les trois autres furent enfermés et relâchés à plusieurs reprises. Enfin, Akebar, comme je vous l'ai dit, s'était expatrié et fixé à la cour du roi de Perse. Soit repentir, soit hypocrisie, le féroce Alemghir voua ses

jours à la pénitence, et résolut d'accomplir son ancien projet, sans renoncer à la couronne. Il pratiquait toutes les austérités que peut prescrire la religion musulmane ; il ne mangeait plus ni chair ni poisson, jeûnait souvent, lisait l'alcoran tous les jours, répétait sans cesse que les revenus de l'état n'étaient pas les siens, qu'il avait fait vœu de pauvreté, et ne vivait que du travail de ses mains. En effet, il s'occupait quelquefois à fabriquer des bonnets piqués, dans le genre de ceux de Surate, mais il se donnait le privilége de choisir ses acquéreurs, et il les choisissait bien ; il n'envoyait ses bonnets qu'aux soubabs, aux nababs, qui ne les payaient jamais moins que quelques milliers de roupies, qui aidaient à la subsistance du vieux santon. Les prêtres admiraient son humilité, et le mettaient hautement au rang des saints.

CAROLINE. Ah ! quel saint ! Je ne conçois plus maintenant comment M. Gemelli avait envie de voir un si méchant homme.

M. DE JONCHÈRE. M. Gemelli ne voulait négliger aucune occasion de s'instruire. Il y avait peu de voyageurs qui eussent vu la cour du grand mogol. On chercha à l'en détourner, parce que la campagne, jusqu'à Galgala, était tour à tour occcupée par les troupes du sultan ou celles de Sévagi. Il partit néanmoins avec un Indien qui, sachant bien le portugais, devait lui servir d'interprète. Il traversa des villes bien situées, de nombreux villages, des bois délicieux et des champs fertiles, quoique si souvent ravagés; enfin il arriva au camp de Galgala, qui avait une lieue de tour. Il contenait des logemens pour soixante mille cavaliers, cent mille hommes d'infanterie, des marchands et des artisans

de toute espèce. On y trouvait un bazard, un besestin. Les tentes du grand mogol et de ses femmes formaient un quartier séparé ; le camp était entouré de retranchemens presque insurmontables. Il y avait, dans l'armée, quelques officiers d'origine européenne, entre autres le capitaine Borgia, né à Delhy, de parens vénitiens, et qui reçut M. Gemelli comme son compatriote. Notre voyageur voulait voir Alemghir ; il lui fit demander une audience, et l'obtint. Il fut conduit au quartier du sultan. Il le trouva assis dans un coin de sa tente; il se prosterna devant lui, suivant l'usage, et satisfit, par le moyen de son interprète, à toutes les questions que ce prince lui adressa sur son nom, sa naissance, et sur ses projets. Aurengzeb espérait qu'il n'avait quitté sa patrie que pour s'attacher à son service ; M. Gemelli s'en défendit, sur ce que ses

devoirs le rappelaient dans sa famille. On le fit passer ensuite dans une autre tente, destinée aux audiences publiques. Elle était divisée en trois parties de différentes hauteurs, comme chez le roi de Perse; la seconde estrade était fermée par une balustrade d'argent, la dernière contenait le trône. Aurengzeb y parvint en s'appuyant sur son bâton, à cause de sa vieillesse. Il portait une simple cabaye de mousseline blanche, croisée de gauche à droite, ce que les Musulmans observent pour se distinguer des Indous qui la croisent, plus naturellement, de droite à gauche; sa toque n'était ornée que d'une seule émeraude; sa barbe blanche contrastait avec son teint bazané; il écrivait lui-même, et sans lunettes, toutes ses réponses aux requêtes qu'on lui présentait, et l'on dit à M. Gemelli qu'il était fier de pouvoir écrire ainsi à quatre-vingts ans;

il ne voulait jamais, par cette raison, se servir de secrétaire. Cet âge de quatre-vingts ans n'est pas très-commun dans les Indes où la chaleur brûlante du climat, et trop souvent la débauche, abrègent la vie des hommes. Ses deux fils et ses petits-fils, alors hors du cachot où ils avaient, à diverses reprises, passé la moitié de leur vie, étaient assis au pied du trône dans une parure si éclatante qu'elle faisait ressortir, à dessein sans doute, la simplicité du pénitent. Derrière Aurengzeb se tenaient, debout, des soldats portant leurs enseignes; c'étaient des soleils, des mains, des globes d'or, des colliers d'éléphans, consistant en une chaîne au milieu de laquelle pend une grosse boule de cuivre ou d'argent, et des queues de cheval de toutes les couleurs.

Caroline. Mon oncle, comment *Aurengzeb* a-t-il terminé sa carrière ?

M. DE JONCHÈRE. Il est mort naturellement, en 1707, au camp de Galgala. Ses enfans et petits-enfans se sont disputés long-tems la couronne. Durant çes débats la puissance des soubabs et des nababs s'est accrue, ainsi que celle des Marattes et d'autres princes Indiens, et à présent le descendant d'Aurengzeb, qui porte encore le titre de grand mogol, est bien éloigné de pouvoir prétendre à celui d'alemghir.

M. Gemelli, à son retour, s'égara durant la nuit à la suite d'une caravane ; il s'en trouva séparé dans l'obscurité. Il resta trois jours sans manger, et arriva enfin, demi-mort de faim, d'inquiétude et de fatigue, dans une bourgade dépendante des Portugais. C'était bien pis encore que lors de son excursion aux monumens de l'île de Salcette. On ne pouvait pas s'en divertir pour cette fois, mais les soins de ses bons

amis de Goa l'aidèrent à sortir de l'état déplorable où cette aventure l'avait réduit, et lorsque sa santé fut rétablie il s'occupa de son départ pour la Chine.

ALPHONSE. Pour la Chine! Quoi! il a été à la Chine?

CAROLINE. Et il y a pénétré?

M. DE JONCHÈRE. Oui, mes enfans; mais il me semble que notre promenade est finie: nous approchons du Château.

CAROLINE Oh! mon oncle, déjà de si bonne heure! Encore une petite course, je vous en prie.

ALPHONSE. Oui, parcourons seulement la Chine, s'il vous plaît, avant le dîner.

THÉOPHILE. Je ne sais pas pourquoi tout ce qui parle de ce pays m'inspire une grande curiosité.

M. DE JONCHÈRE. Eh bien! parlons-en, j'y consens. M. Gemelli arrêta son passage sur un vaisseau qui se rendait

à Macao. Il acheta un esclave pour remplacer Malachie qui ne partageait pas votre penchant ni celui de son maître pour cette région de l'Asie et qui refusa de l'y suivre. Il partit avec huit jésuites, les seuls Européens qui eussent le privilége de pénétrer dans l'intérieur de la Chine, muni de lettres de recommandations les plus pressantes pour les religieux de Macao et pour le général des jésuites portugais à Pékin. Il fit ses derniers adieux au père Francisco dont il lui coûtait beaucoup de se séparer; il traversa l'archipel des Indes, passa devant Bornéo, la plus grande de toutes les îles du monde et entra dans le golfe d'Haynan. La navigation y était embellie par l'aspect de plusieurs petites îles; elles offraient, durant le jour, une vue riante, et la nuit, toutes les barques qui les environnaient étant éclairées, semblaient couronner chaque rivage par un

cordon de feu. Vous savez qu'il y a beaucoup de Chinois qui passent leur vie sur l'eau et n'ont pas d'autre domicile que ces maisons flottantes. Ils arrivèrent enfin à Macao. Les jésuites y furent accueillis par leurs confrères, et M. Gemelli par des augustins auxquels le père Franscisco l'avait adressé.

Le projet et l'espérance que M. Gemelli avait formés de se rendre à Pékin, parurent si extraordinaires aux Portugais qu'ils se persuadèrent qu'il avait une commission particulière du pape pour venir inspecter les missions, les monastères et les progrès de la religion à la Chine. Les différens ordres religieux étaient alors en proie à des discussions qui leur paraissaient bien dignes de fixer l'attention du pontife, et convaincus que M. Gemelli était un prêtre déguisé chargé d'en prendre secrètement connaissance, *ils cherchèrent* tous à l'éclairer sur cette

affaire. Ils prenaient encore pour un artifice l'ennui que leurs récits paraissaient lui causer. Il finit par calculer cependant que cette opinion qui s'était accréditée, lui deviendrait fort utile; que chaque religieux se ferait un devoir de favoriser ses projets, et ce n'était réellement qu'avec leur protection qu'il pouvait espérer de parcourir la Chine. Il en éprouva bientôt les heureux effets; on obtint de l'opou un passeport pour lui jusqu'à Canton, avec les recommandations nécessaires pour en obtenir à Canton un autre jusqu'à Pékin.

CAROLINE. Qu'est-ce que c'est donc que l'opou, mon oncle ?

M. DE JONCHÈRE. Vous savez que l'île de Macao a été cédée aux Portugais par les Chinois ; mais ils composent encore la majeure partie de la population. Ils y suivent librement leur religion, leurs usages. Ils ont un mandarin pour leur

rendre la justice, et c'est ce magistrat qu'on appelle l'opou.

M. Gemelli obtint effectivement la permission de s'embarquer sur une espèce de paquebot que le mandarin, gouverneur de Canton, fait partir tous les trois jours pour la capitale. M. Gemelli, afin d'exciter moins la curiosité, la défiance, endossa le costume chinois; il prit à ses gages deux valets de cette nation et commença son voyage. Il naviguait sur un beau canal par le moyen des rames et de quelques mariniers qui tiraient la barque avec des cordes; il traversait tantôt des campagnes parfaitement cultivées, tantôt des montagnes si escarpées qu'elles semblaient avoir été coupées par enchantement pour donner passage au canal. Il vit les premières pagodes chinoises sur la croupe de ces montagnes où elles présentaient un aspect pittoresque et d'autant plus agréable

à sès yeux, qu'il n'était point familiarisé encore avec ce genre d'architecture, ni avec les arbres et les plantes qui les environnaient. Chaque fois que l'on passait devant ces pagodes, les mariniers allumaient des cierges et brûlaient du papier de diverses couleurs. Il arriva à Nanymfou où il fut obligé de débarquer. La navigation s'y trouve interrompue jusqu'à Nanganfou, où M. Gemelli se rendit en une journée en chaise à porteurs. Il logea, dans ces deux villes, dans des couvens de missionnaires qui, toujours prévenus de sa dignité prétendue, le reçurent et le recommandèrent aussi bien qu'il leur fut possible. À Nanganfou commence un grand canal de plus de cent lieues de longueur qui conduit jusqu'aux environs de Pékin. Il passa par Nankin ; cette ville, autrefois la capitale, est demeurée la seconde de l'empire. L'évêque de Nankin (qui n'est

point reconnu par le gouvernement comme vous l'imaginez bien, mais seulement par les Chinois convertis) voulut déterminer M. Gemelli d'aller plus loin. Il lui confia que les jésuites, établis à Pékin, étaient excessivement jaloux de tous les étrangers, et qu'ils pourraient lui susciter quelque disgrâce; mais notre voyageur, rassuré par les lettres qu'il portait au genéral portugais de la part du vice-roi de Goa, persista dans ses desseins, et se rembarqua avec un mandarin, converti à la religion chrétienne. Il se lia dès ce moment avec lui, mais ce n'était pas une petite affaire qu'une liaison d'amitié avèc un chinois! M. Gemelli fut cent fois au moment de perdre patience et d'y renoncer. Il ne pouvait l'accoutumer à lui dire bonjour et bonsoir et à manger avec lui, sans suivre de point en point un protocole de cérémonies qui met-

tait à l'épreuve toute la vertu de notre voyageur. Un autre article qui ne l'y mettait pas moins, c'était la cuisine des Chinois ; nous savons déjà que M. Gemelli avait le défaut d'être un peu difficile ; il ne pouvait supporter le riz, les herbes, les viandes froides, les boissons chaudes, et la plupart des assaisonnemens chinois. En approchant de Pékin, la culture du riz était abandonnée, le climat devenait trop froid, le peuple y suppléait par des fèves bouillies ou des morceaux de pâte hachée ; vous jugez si notre voyageur s'accommodait volontiers de ces supplémens ?

En arrivant à Pékin il se rendit chez le père Grimaldi, le chef des jésuites portugais, décoré à la cour du titre de président des Mathématiques. Le père Grimaldi le reçut avec une extrême bienveillance, et le logea dans son couvent ; il ne revenait point de sa surprise en

apprenant avec quelle facilité M. Gemelli était parvenu jusqu'à Pékin. Le père Grimaldi lui déclara qu'il fallait qu'il le présentât lui-même à l'empereur, qu'autrement il deviendrait suspect, et M. Gemelli d'ailleurs souhaitait infiniment de voir l'empereur. Il s'offrait une occasion bien favorable pour l'aborder, c'était la cérémonie du calendrier.

Caroline. Mon dieu, les Chinois sont bien prodigues de titres et de cérémonies! la cérémonie du calendrier, le président des mathématiques.

M. de Jonchère. Le père Grimaldi composait tous les ans un calendrier en chinois. L'année 1696 approchait, et il était question de porter ce travail à l'empereur. M. Gemelli se mit à la suite des jésuites portugais, et ils s'acheminèrent vers le palais impérial; ils entrèrent d'abord dans la première enceinte où *les jésuites* français avaient leur domi-

cile; ils montèrent un escalier de vingt marches en marbre blanc pour parvenir dans une vaste salle, soutenue par des piliers de bois peint de toutes sortes de couleurs, et les murailles étaient revêtues de carreaux de porcelaine. De cette salle on passait dans une seconde cour; ils traversèrent ainsi successivement plusieurs cours et plusieurs salles, jusqu'à ce qu'enfin un officier de l'empereur vint au-devant du père Grimaldi, qui lui remit le calendrier enveloppé dans un morceau d'étoffe de soie. Une heure après on vint leur dire d'avancer; ils traversèrent une file d'appartemens de la plus grande élégance. Le trône de l'empereur était au milieu d'une cour, entouré de cinq balustrades, élevé sur cinq estrades, et surmonté d'un toît couvert de tuiles dorées. L'empereur était assis sur ce trône, les jambes croisées, ayant près de lui une foule de

gardes, mais qui n'étaient point armés. M. Gemelli se conformait pour le cérémonial à tout ce qu'il voyait faire aux jésuites. Dès qu'ils furent arrivés à l'entrée de la cour, ils se mirent à courir jusqu'à la première estrade, où ils demeurèrent immobiles et les bras pendans; ensuite ils portèrent leurs mains sur leurs têtes, plièrent les genoux et baissèrent trois fois le visage jusqu'à terre; ils se relevèrent ensuite et répétèrent encore cet humble salut. On leur permit enfin d'avancer jusqu'à la dernière balustrade où ils se placèrent à genoux. Le père Grimaldi fit mention de notre voyageur, auquel l'empereur demanda des nouvelles de l'Europe et s'informa s'il savait la médecine et les mathématiques, les deux sciences les plus considérées à la Chine. M. Gemelli eut grand soin de soutenir qu'il ne savait *rien*, *parce* que le père Grimaldi l'avait

prévenu que si l'on découvrait en lui quelque connaissance on le retiendrait à Pékin. L'empereur ensuite leur fit signe de se retirer, et ils obéirent après avoir fait encore bien des révérences; je n'ai pas besoin de vous dire que M. Gemelli n'entendait pas le chinois et que le père Grimaldi lui avait servi d'interprète.

M. Gemelli ayant envie de visiter la grande muraille, les jésuites lui conseillèrent de ne pas approcher de l'endroit qui était gardé par des soldats, parce qu'ils pourraient le maltraiter. Ils lui enseignèrent un côté désert et lui donnèrent un de leurs domestiques pour l'accompagner. Je ne vous en ferai pas la description, puisque vous la connaissez déjà.

A son retour, il apprit que le président des mathématiques devait aller remonter l'horloge de la maison de plaisance de l'empereur qu'on appelait le printems éternel. Ce prince partait le

lendemain pour y passer six mois. Elle était située à trois lieues de Pékin, composée de beaucoup de petits bâtimens dispersés dans un jardin à la chinoise orné de gazons, d'arbustes, de fontaines, et d'une multitude de fleurs. Les Chinois aiment tellement les fleurs qu'ils en plantent entre les pavés de leurs cours, en sorte que chaque pavé forme un compartiment entouré d'une espèce de guirlande. M. Gemelli le vit partir au milieu de deux mille hommes et de vingt calèches bien fermées, où étaient ses femmes et ses jeunes enfans, et au bruit des trompettes et du tamtam. Ce dernier instrument ne ressemble pas tout à fait au tamtam des Africains; il est en cuivre, et produit un retentissement si bruyant et si prolongé qu'il serait permis de le trouver insupportable. La saison était singulièrement choisie pour aller à la campagne; il gelait au séjour

de l'éternel printems aussi bien qu'à la ville, et le froid devint si cuisant pour M. Gemelli, après avoir essuyé si récemment les chaleurs de l'Indostan, qu'il résolut de retourner dans le midi. Il obtint un passeport pour son retour à Canton, et ne fut pas plus inquiété dans ce second voyage qu'il l'avait été dans le premier. Il y trouva les religieux très-alarmés sur son compte; ils lui témoignèrent autant de joie que d'étonnement du succès de son entreprise, parce que la défiance des chefs d'une part, et de l'autre la rapacité des subalternes, auraient pu lui faire essuyer une foule de difficultés.

ALPHONSE. Mon papa, que vit-il de curieux encore dans ce voyage?

M. DE JONCHÈRE. Il observa les mœurs des Chinois. Il a décrit les cérémonies du mariage, des funérailles, des festins, dont votre mère vous a déjà rendu compte;

mais il vit célébrer à Canton la fête de la nouvelle année dont elle ne vous a pas parlé. Elle se célèbre le 3 février; c'est pour eux le premier jour de l'an. Les gens riches, vers cette époque, tapissent de papier neuf leurs appartemens. La veille au soir, les enfans vont se mettre à genoux devant leurs parens, et les serviteurs devant leurs maîtres; ils les saluent en élevant leurs mains au-dessus de leur tête. On va tous ensemble brûler du papier doré devant les images des ancêtres. Ceux qui suivent le culte de Fô ou de quelque autre idole vont en brûler dans les pagodes. La nuit se passe en festins et en divertissemens. Au point du jour, le peuple se rend à la porte orientale de la ville, où l'on voit une vache colossale de porcelaine grossière qu'il s'exerce à briser à coup de bâtons. Il sort de ses flancs une multitude de *petits veaux* de même porcelaine, dont

on se dispute la possession. Les pauvres vont ensuite en faire hommage aux grands seigneurs qui ne peuvent se dispenser de leur donner quelques pièces de monnaie; peu de jours après on célèbre une autre fête, bien plus curieuse et plus brillante, c'est la fête des lanternes.

THÉOPHILE. Oh ! la fête des lanternes!

M. DE JONCHÈRE. Oui, toute la ville est illuminée. Le peuple court dans les rues, une lanterne à la main, en poussant des cris confus. Ces lanternes sont faites de papier de couleur, avec des figures bizarres qui forment à l'entour des transparens. A la suite de ces courses extravagantes, on tire des feux d'artifices. Aux portes des grands seigneurs on suspend des lanternes magnifiques, qui coûtent des sommes considérables; elles ont quelquefois jusqu'à cent vingts pieds de circonférence. On place dans la partie inférieure une grande quantité

de lampions, dont la fumée suffit pour faire mouvoir de petites figures noires qui s'aperçoivent à travers le papier transparent de la lanterne ; en sorte que l'on croit voir des chevaux, des charriots qui courent, des armées qui marchent, des danseurs, des comédiens qui s'agitent, en un mot c'est ce qu'on appèle des ombres chinoises, mais bien plus curieuses que celles qui sont représentées par les joueurs de marionnettes, parce qu'ici c'est la fumée et non pas un fil qui met toutes ces petites figures en mouvement. Les illuminations chinoises représentent non-seulement des châteaux, des portiques, mais des animaux, des arbres, des étoiles, et elles sont souvent composées de lampions de couleur. M. Gemelli admira une de ces dernières décorations qui représentait un berceau de vigne : les grappes de raisin étaient rouges et le feuillage était vert.

Alphonse. Ah! mon dieu! que cela devrait être joli! M. Gemelli est trop heureux; j'aurais bien voulu être à sa place, et je crois, oui en vérité, je crois que j'aurais à ce prix consenti à faire encore plus mauvaise chère que celle dont il se plaignait.

Caroline. Mon oncle, que fit-il ensuite ?

M. de Jonchère. Mon enfant, il retourna à Macao, et partit de là pour les Philippines où nous ne le suivrons pas aujourd'hui. Pour charmer les ennuis de la traversée il emporta une très-grande quantité de confitures de la Chine, mais, délicat comme l'était M. Gemelli, il eut cependant quelque peine à s'accoutumer au goût de vernis qu'ont effectivement toutes ces confitures.

Alphonse. Comment, mon papa, elles sentent le vernis ?

M. de Jonchère. Oui; cela tient sans

doute à quelque gomme que l'on fait fondre dans le sirop pour le rendre plus onctueux. Ces confitures, composées des fruits du pays, sont d'ailleurs très-bonnes; je crois que votre mère vous les a déjà vantées.

ALPHONSE. Ne m'en parlez donc pas! depuis ce tems je meurs d'envie d'en goûter.

M. DE JONCHÈRE. Et les petits chinois, auxquels on parlerait de nos pommes, de nos groseilles, de nos abricots, ne manqueraient pas de dire, ah! que les enfans du Vieux Château sont heureux! ah! que nous voudrions avoir leur beau verger et leurs bonnes confitures! Il en résulte que vous pouvez tous vous trouver à merveille, en restant chacun à votre place.

De retour auprès de leur mère, les enfans récitèrent leurs leçons de la manière suivante.

CHAPITRE XII.

Il y eut dans la suite une guerre avec les Latins. Ceux-ci avaient imaginé de demander aux Romains de les incorporer à eux, en sorte qu'il y eût à l'avenir un sénat moitié latin, moitié romain. Sur le refus de cette proposition ils avaient pris les armes. Les consuls Manlius Torquatus et Décius qui commandaient les troupes, rêvèrent, ou plutôt prétendirent avoir rêvé tous deux dans la même nuit que le parti dont le chef aurait péri obtiendrait la victoire. Ils regardèrent ce songe comme un oracle; ils con-

vinrent en conséquence que l'un des deux se dévouerait à la mort, et que ce serait celui du côté duquel les troupes commenceraient à faiblir. Pour empêcher que le chef des ennemis ne profitât de cet oracle en venant se faire tuer héroïquement, ils défendirent à tous les Romains de se battre, soit en escarmouche, soit en combat singulier, jusqu'au jour de la bataille générale. Le fils de Manlius fut défié par un ennemi; il n'eut pas la force de résister à des paroles insultantes, il désobéit à la loi et rentra au camp chargé des dépouilles du vaincu. Son père lui fit aussitôt trancher la tête, afin de maintenir par un grand exemple la discipline de son armée, dont il rejeta toutes les sollicitations en faveur de son malheureux fils. Ce trait n'excita pas le même enthousiasme que celui de Brutus; il y avait une grande différence dans la faute des deux jeunes gens et

surtout dans le caractère de leurs pères: Manlius était naturellement dur et farouche. Enfin, les deux armées en étant venues aux mains aux environs du mont Vésuve qui, dans ce tems-là n'était pas connu pour un volcan, Décius s'aperçut que l'aile gauche qu'il commandait était mise en déroute: il fit dire à Manlius qu'il lui donnait la victoire, et se jetant comme un furieux au milieu des ennemis, il y fut perçé de coups *. Les Romains, par superstition, reprirent courage, combattirent avec confiance et gagnèrent conséquemment la bataille. Ceci arriva un an avant la mort de Philippe, roi de Macédoine et père d'Alexandre le Grand.

On fit ensuite la guerre aux Samnites. Pontius, leur général, ayant été cam-

* Dévouement de Décius, 337 ans av. J.-C. 415 an de Rome.

per secrètement sur des montagnes voisines d'un village nommé Caudium, situé dans la Campanie, envoya des bergers raconter aux Romains qu'il assiégeait la ville de Lucerie, leur alliée. Ceux-ci, pour arriver plus promptement à son secours, s'enfoncèrent dans les gorges de ces montagnes dont ils trouvèrent l'issue fermée par des palissades et des légions samnites; ils voulurent retourner sur leurs pas et trouvèrent le chemin barré de même derrière eux. En même tems, les ennemis roulaient sur eux, du haut des montagnes, des quartiers de rocs qui les écrasaient sans qu'ils pussent les éviter, ni gravir pour aller chasser les Samnites. Dans cette affreuse situation ils demandèrent à capituler. Pontius exigea qu'ils passassent sous le joug, cérémonie réputée déshonorante, qui consistait à passer sous deux poteaux plantés en terre et rejoints par

le haut. A cette déclaration, les Romains se livrèrent à des transports de rage, plusieurs préféraient périr dans les défilés *; il fallut, pour les sauver de leur désespoir et les déterminer à s'y soumettre, que les consuls passassent les premiers sous le joug. Les Campaniens, instruits de leur désastre, envoyèrent vers eux pour les consoler et les engager à entrer dans Capoue, mais ils ne purent s'y résoudre et passèrent la nuit dans les champs. Lorsqu'on apprit cet événement à Rome on y ferma les boutiques, on prit le deuil, et le sénat se montra fort irrité contre l'armée; cependant, quand on la vit s'avancer dans le plus morne silence, quand on vit chaque soldat s'aller cacher précipitamment dans sa maison, on n'éprou-

* Fourches Gaudines, 319 av. J.-C., 433 de Rome.

va plus que de la pitié. Les consuls, par suite de la capitulation, avaient fait avec Pontius un traité de paix que le sénat n'approuva pas et qu'il crut avoir le droit d'annuler. Alors Posthumius, un des malheureux consuls qui, par humanité, avaient fait ce traité honteux, fut le premier à proposer au sénat de les livrer à Pontius pour satisfaire sa vengeance; on les lui livra en effet, mais Pontius ne leur fit aucun mal et les renvoya à Rome, en observant que, si le sénat ne ratifiait pas le traité, il devait légitimement renvoyer toute l'armée dans les défilés des montagnes. La guerre recommença avec fureur. Les Samnites furent défaits et sept mille d'entre eux, ayant Pontius à leur tête, passèrent sous le joug à leur tour, ce qui causa aux Romains une joie inexprimable. Ils firent une paix qui ne fut *pas de longue* durée, et les Gaulois se

joignirent aux Samnites. Il y eut une grande bataille où commandait le consul Décius, fils de celui qui avait péri volontairement en combattant contre les Latins. Celui-ci, voyant ses troupes prêtes à faiblir, et se rappelant l'effet qu'avait produit l'héroïsme de son père, s'écria qu'il se dévouait à son tour pour donner la victoire aux Romains ; il se jeta parmi les ennemis et s'y fit tuer. Les Romains restèrent maîtres du champ de bataille et firent une paix avantageuse. Ce fut environ vingt-huit ans après la mort d'Alexandre le Grand. Le lieu où les Romains avaient passé sous le joug fut appelé les fourches Gaudines.

Fin du quinzième volume.

TABLE

DU TOME QUINZIÈME.

Evreux, de l'Imprimerie d'ANCELLE fils.





